

L'HISTOIRE NOTABLE

DE LA FLORIDE

SITUEE ES INDES OCCIDENTALES.



Paris. Imp. de Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.

L'HISTOIRE NOTABLE

DE LA FLORIDE

SITUEE ES INDES OCCIDENTALES

Contenant les trois voyages
faits en icelle par certains Capitaines et Pilotes françois,
descrits par le capitaine LAUDONNIÈRE,
qui y a commandé l'espace d'un an trois moys:
à laquelle a esté adjousté un quatriesme voyage
fait par le capitaine Gourgues.

Mise en lumiere par M. Basanier, *Gentil-homme françois Mathematicien.*



A PARIS
Chez P. JANNET, Libraire.

1853



AVERTISSEMENT.

En donnant une nouvelle édition de l'ouvrage du capitaine Laudonnière, nous avons pour but de faire connaître un livre qui mérite certainement d'être tiré de l'oubli, et de combler en même temps une lacune qui existe dans la plupart des collections relatives à l'Amérique.

Les tentatives faites, de 1562 à 1567, pour établir la domination de la France dans la Floride, constituent une époque parfaitement tranchée de l'histoire de ce pays. L'auteur l'a si bien senti, qu'il ne parle presque point des navigateurs qui l'avaient visité antérieurement. Il entre de plain pied dans son sujet. Il trouve là un pays vierge, une population complétement préservée jusque alors de toute influence européenne. Il décrit le pays, les mœurs des habitants, les événements, souvent tragiques, qui

s'y accomplissent, avec une sincérité, une bonhomie admirables, et dans un style que pouvaient lui envier bien des écrivains contemporains.

On ne sait guère de l'auteur du livre que ce qu'il nous apprend lui-même. Après son retour en France, mal accueilli par la cour, il se retira dans sa famille, où il mourut dans l'obscurité.

Un autre personnage qui joue un rôle important dans ce livre, le capitaine Jean Ribaut, eut une fin des plus tragiques. Vers la fin de son récit, Laudonnière laisse le capitaine Ribaut poursuivant, avec ses navires et ses soldats, les Espagnols qui venaient d'aborder à la Floride. Une tempête le tient éloigné pendant cinq jours, au bout desquels ses navires viennent se briser à quelque distance du fort. Lui et ses hommes se rendent aux Espagnols, qui, malgré la foi jurée, les font mourir ignominieusement; la tête de Jean Ribaut, coupée en quatre, fut plantée aux quatre coins du fort, et sa barbe envoyée à Séville comme un trophée.

Quant à l'éditeur, M. Basanier, nous ne savons de lui que bien peu de chose. La même année qu'il publiait l'ouvrage de Laudonnière, il faisait paraître une traduction de l'Histoire de la découverte du Nouveau Mexico par Antoine

de Espejo (1). *M. Fétis, dans sa* Biographie des Musiciens, *parle d'un Martin Basanier que nous croyons être le même que celui-ci.*

L'Histoire notable de la Floride *n'a été imprimée qu'une fois* (2). *Elle est très rare. Elle a été insérée en latin, et par extrait, dans la collection de Bry. Urbain Chauveton a donné, à la suite de sa traduction française de l'Histoire du Nouveau Monde de Benzoni, un* Brief discours et histoire d'un voyage de quelques François en la Floride..... et du massacre exécuté sur eux par les Espagnols. *Ce n'est qu'une reproduction à peu près littérale de la relation du troisième voyage faite par M. Le Challeux* (1), *à laquelle Chauveton a ajouté quelques détails empruntés en partie à André Thevet, et qui prouvent que celui-ci avait eu communication du manuscrit de Laudonnière. Deux autres pièces relatives à ce*

(1) Histoire des terres nouvellement descouvertes, ausquelles a esté ja trouvé quinze belles provinces remplies de villes et villages, ausquelles provinces il se trouve grandes commoditez et abondance de diverses espèces métalliques : lesquelles terres ont esté descouvertes par Antonio de Espejo, et nommées le Nouveau Mexico. Traduit de l'espagnol en langue françoise par M. Basanier, gentilhomme françois A Paris, chez la vefve de Nicolas Roffet, 1586, in-8. 48 p.

(2) A Paris, chez Guillaume Auvray. 1586, in-8, de 8 et 124 feuillets.

voyage ont été reproduites par M. Ternaux-Compans dans sa collection de Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, 2e série, Recueil de pièces sur la Floride. *Le même volume contient la relation du massacre des Français, écrite par Lopez de Mendoza, chapelain de l'expédition espagnole.*

La quatrième partie de notre volume raconte l'expédition de Dominique de Gourgues. L'action de ce gentilhomme, qui, simple particulier, risque sa fortune et sa vie pour aller, au fond d'un monde inconnu, venger un affront fait à sa patrie, est au-dessus de tout éloge. Nos lecteurs verront quelle fut sa récompense. Il existe à la Bibliothèque impériale un manuscrit de cette relation, qui a été publié dans la Revue rétrospective, *seconde série, T. II, pages* 321-358, *et dans le volume de la collection de M. Ternaux dont nous venons de parler. Cette version, écrite antérieurement à celle que nous publions, contient quelques détails qui manquent dans celle-ci, avec laquelle elle est d'ailleurs complétement d'accord sur tous les faits importants.*

(1) Il parut en 1566 deux éditions de la relation de Le Challeux. Voy. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. III, p. 73.



A ILLUSTRE ET VERTUEUX SEIGNEUR WALTER RALEGH, *Chevalier Anglois, Seneschal des Duchez de Cornuall' et d'Exon, Gouverneur et Capitaine des Chasteaux et Seigneuries d'icelles pour la Serenissime majesté de la Royne d'Angleterre, Grand Maistre et Surintendant des mines d'estain par les provinces de Cornuall' et d'Exon.*

ONSEIGNEUR,

L'histoire estant comme un miroir, par le moyen duquel nous formons nos actions au moulle des vertus de ceux qui nous y sont representez : et lisant les gestes des hommes, n'est autre chose que de hanter et frequenter avec eux, pour proffiter en leur compaignie et continuelle conversation, si bien que les historiens sont merveilleusement bien venuz et receuz chez ceux qui font profession de la vertu. C'est pourquoy ayant ouy si haut et jusques icy entonner les belles et louables vertus qui vous assistent, et la naturelle inclination qu'avez euë et continuez avoir à l'art de la

navigation, que je puis dire à bon droict exceller les autres, tant pour le bien et proffit qui en revient au public, que pour la grande communication qu'il reçoit de ces belles sciences mathématiques, recognues entre toutes les humaines participer de divinité, et retenues au premier degré de certitude ; par lesquelles aussi nous parvenons à la cognoissance des plus beaux et plus profonds secrets de la nature des choses ; j'ai pensé faire un deu et tres-bon office à la mémoire du capitaine Laudonnière, et à vous, Monseigneur, service agréable, si, vous presentant l'histoire de ses navigations, je le faisois, comme nouveau domestique de vostre maison, revivre en ce monde inferieur, et converser familierement avec vous, lequel vous recevrez, s'il vous plaist, comme un pilotte que je vous ameine, duquel je m'asseure que la frequentation vous donnera non seulement plaisir et contentement, mais vous rendra d'autant plus ardent et affectionné à continuer les beaux et genereux exercices qui desjà vous ont acquis un triomphe d'honneur et gloire incomparable, en ce mesmement que n'y avez espargné ny vos grands biens ny vostre personne mesme, ny autre chose qui puisse dependre de l'homme qui fait profession d'honneur et de vertu, ayant en ce suivy le vray sentier tramé par nos encestres, quand ils ont desiré proffiter à leurs republiques, immortaliser leurs noms, et enfin parvenir à la gloire de Dieu, qui sont trois poincts principaux ausquels l'homme d'honneur et de vertu doit infailliblement aspirer ; en quoy, par une ferme et louable constance, perseverez journellement avec

augmentation d'honneur et proffit à vostre nation. Tesmoins en sont de fresche et recente memoire les deux voyages faits depuis deux ans en ça par vos vaisseaux vers les parties occidentalles, où vous et aucuns de vos amis n'avez moins employé de soixante mil' escus, tellement que, selon le rapport de personnes signallez et dignes de foy, y avez de rechef descouvert quelques isles et terre continente entre la Floride et le cap Breton, nommée à présent (à l'honneur de vostre tres-vertueuse et serenissisme Royne) Virginea, où le seigneur Greenvill' a establi vostre colonie, exercice certainement beaucoup louable et non moins profitable à une republique. Par ainsi (Monseigneur) ayant tousjours esté curieux recueillir les histoires des navigations modernes, le plus fidelement et sincerement qu'il m'a esté possible, et icelles faire recognoistre par ceux mesmes qui y avoient commandé, ou à faute d'eux, à ceux qui y avoient assisté, et après, les vérifier és poincts dependans des Mathematiques, par lesquelles elles se peuvent et doivent certainement confirmer, en fin cette histoire passée par la mesme pierre de touche, et conferée avec la semblable qui est entre mes mains, toutesfois descrite par un autre grand pilote françois, en laquelle il a diligemment observé les latitudes des lieux et profondité des havres et rivieres le long de la coste (l'édition de laquelle je difere à autre occasion), et estant la presente aussi bien et deuement descrite qu'il s'en puisse et doive desirer de la bouche d'un capitaine de marine, duquel il ne faut esperer une langue si diserte ou telle profondité de doctrine qui

seroit requise en la description de l'histoire de navigation, estant neantmoins supprimée et esteinte ja par l'espace de vingt ans ou environ, je l'ay tirée, avec la diligence de Monsieur Hakluit, homme certainement bien versé en l'histoire geographique et ayant bonne part en la diversité des langues et sciences, comme du tombeau, où elle avoit ja si longtemps inutille reposé, pour la mettre où il m'asemblé, par la frequente lecture d'icelle, qu'elle se demandoit, ainsi qu'il appert par les trois navigations y contenues, et principalement par la seconde, où l'on cognoist nos François avoir autant reçu d'humanité et courtoisie des vostres, que d'affliction d'autres, et specialement d'un general Anglois nommé le Seigneur Hawkins, qui lors vint surgir en la coste de la dite Floride, et terrir au fleuve de May, où estoit notre fort et colonie, duquel les humanitez et courtoisies dont il usa envers nos François ne le peuvent certainement declarer autre qu'homme d'honneur et de vertu. C'est pourquoy (Monseigneur) après avoir ainsi fidellement recueilly la dite histoire, sans y avoir diminué, adjousté ou innové en quelque sorte que ce soit (suyvant le devoir du vrai hystoriographe) et mesmement laissé le mesme françois avec sa nuë nayfveté, sans le farder ou desguiser en aucune sorte, sinon apostiler en marge (1), et mettre en la fin un

(1) Les apostilles mises en marge par Basanier n'étant que des indications sans importance, nous avons cru pouvoir les supprimer. Toutes celles qui présentaient quelque intérêt ont été refondues dans la table des matières. (*Note de l'éditeur.*)

ordre succint des choses plus notables, je l'ay bien voulu mettre ainsi candidement en lumière, en faveur de vous, pour la vous dedier comme à celuy qui est tres-digne d'icelle, voir de plus grand chose, ensemble le vœu que je fais vous faire tres-humble service, que recevrez s'il vous plaist d'aussi bonne volonté que je prie Dieu,

Monseigneur, vous donner par sa saincte grace tres-longue et tres-heureuse vie. De Paris, ce premier jour de Mars 1586.

Votre tres-humble serviteur,

M. BASANIER.





De viri illustris Walteri Raleghi nova apud Indos occidentales colonia.

Dixêre Hebræi vates, dixêre Sibyllæ,
Antiqui ignotas gentes per tempora secli,
Notas extremi sub temporis orbe futuras.
Qualem magnanimi classis Britanna *Gaboti*
Major Jasonia, meliori et vellere digna,
Florentem reperit te Florida sorte secunda,
Qualem posterius constat reperisse *Ribaltum*.
Et quæ reginæ nunc læta sub *Elisabetæ*
Auspiciis, *Waltere Ralegh*, tibi terra reperta
Nomine *Virginia* est, Regina a Virgine dicta.
Reginæ decus æternum, æternum decus Anglis,
Ante omnesque tibi, *Waltere Ralegh*, quia nullis
Sumptibus, et nulli parcens invicte labori,
Terrarum auxisti spatiis majoribus orbem.

J. Auratus Poeta et
Interpres regius.

Ad egregii viri Walteri Raleghi indicam novam Coloniam.

Tempore diluvii terras divina columba
Detexit nobis ramo viridantis olivæ.
Altera et illa Columba *Columbus*, et ipse *Raleghus*
Tertia, *Virginiæ* cui virgo terra reperta est.

M. Basanerius.

Anagrammatisme.

Walter Ralegh.

La vertu l'ha a gré.

En *Walter* cognoissant *la vertu* s'estre enclose,
J'ay combiné *Ralegh*, pour y voir quelle chose
Pourroit à si beau nom convenir à mon gré;
J'ay trouvé que c'estoit : *la vertu l'ha à gré.*

M. Basanier.

In laudem eorum qui novas orbis partes detexerunt.

Sinarum tractus gens Lusitana subegit,
Et Mexicanos fortis Iberus agros :
Olim magnaminis concessit Florida Gallis,
Virginia et sceptro nuper Elisa tuo.
Lusitana suum celebrat gens inclita Gamam ;
Terrâque Cortesium jactat Ibera suum.
Dat Laudonnerio palmam fortique Ribalto
Gallia , nos primas clare Raleghe tibi.

Richardus Hakluit Anglus.



EXTRAICT DU PRIVILEGE.

Il est permis à Guillaume Auvray Marchand Libraire, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer un livre intitulé : *Les trois voyages des François en la Floride, descrits par le Capitaine Laudonnière.* Et est deffendu à tous autres Libraires et Imprimeurs d'imprimer, vendre et distribuer ledit livre durant le temps et terme de dix ans, sans le consentement dudit Auvray, et ce sur peine de confiscation desdits livres et d'amende arbitraire, comme plus à plain est contenu és lettres de ce données à Paris le quatriesme jour de janvier 1586.

Signé : de l'Estoille.





PREFACE

En laquelle est contenue la maniere et façon de vivre des Indiens qui habitent aux environs de la riviere de May en Floride.

Il y a deux choses, lesquelles selon mon opinion ont esté les principales causes par lesquelles les hommes, tant anciens que modernes, se sont mis à voyager és pays loingtains. La premiere a esté le desir que naturellement nous avons de chercher les commoditez de bien vivre, plantureusement et à l'aise, soit que l'on abandonnast du tout son pays naturel, pour habiter en un meilleur, soit que seulement on y entreprist des voyages pour y rechercher et en rapporter ce qui est en plus grande estime et plus requis en notre pays. L'autre cause à esté la multitude des peuples trop feconds en lignées, lesquels, ne se pouvans plus tenir en leurs terres naturelles, se sont desbordez dedans les prochaines, et le plus souvent passans plus outre, ils ont esté jusques aux plus loingtaines regions. En cette manière, le septentrion, père fecond de tant et tant de peuples

a souventesfois envoyé çà et là ses peuples les plus courageux, et par ce moyen peuplé une infinité de pays; tellement que la plus part des nations de l'Europe tient leur origine de ces parties. Au contraire, les regions plus meridionales, pour être trop steriles, à cause des chaleurs insuportables qui y dominent, n'ont besoin de telles descharges et ont esté plus souvent contraintes de recevoir les autres peuples, plus souvent par la force d'armes que par amitié. Toute l'Aphrique, l'Espagne et l'Italie le peuvent encore tesmoigner, lesquelles ne furent jamais si abondantes en peuple que force leur fut d'en envoyer habiter ailleurs, ainsi qu'a fait la Scythie, la Norvege, la Gothie et la Gaule, la posterité desquelles demeure encore non seulement en Italie, Espagne et Aphrique, mais aussi en la belle Asie. Je trouve toutesfois que les Romains, outrepassans ou plustost adjoustans à ces deux premieres causes susdictes, comme estans curieux le possible de planter non seulement leurs enseignes et trophées, mais aussi leurs loix, coustumes et religion és provinces que par force d'armes ils avoient conquestées, ont souventesfois, par le decret de leur souverain Senat, envoyé des peuples qu'ils nommoient colonies, pensans par ce moyen immortalizer leur nom, jusques à desgarnir leur propre pays de forces qui l'entretenoient en son entier, chose qui les a beaucoup plus retardez qu'avancez en la possession de la monarchie universelle, à laquelle leur dessein aspiroit. Car il est advenu que leurs colonies çà et là miserablement saccagées par les peuples estrangers, ont du

tout ruiné leur empire. Les lisières du Rhin en rougissent encores ; celles du Danube n'en sont moins sanglantes, et nostre Gaule est demourée grasse par leur sang qu'ils ont espandu. Ce sont les effects et salaires de tous ceux, lesquels poussez de ceste ambition romaine et tyrannique, s'essayront de gaigner les peuples estrangers, effects, dy-je, contraires au proffit que recevront ceux, lesquels sont seulement affectionnez au bien public, c'est-à-dire à la police universelle de tous les hommes, et taschent de les unir les uns avecques les autres, tant par commerces et conversations foraines que par vertus militaires, lorsque les estrangers ne veulent entendre à leur tant salutaire devoir. Pour ceste cause, les princes ont faict partir de leurs terres quelques hommes de bonne entreprise pour s'habituer en pays estranges, y faire leur proffit, civilizer le pays, et si possible estoit reduire les habitans à la vraye cognoissance de nostre Dieu, fin d'autant plus louable qu'elle est esloignée de toute domination tyrannique et cruelle, et ainsi ils ont toujours prosperé en leurs entreprises, et petit à petit gaigné le cœur de ceux qu'ils avoient surmontez ou pratiquez par quelque moyen. De là nous pouvons retirer qu'il est quelquefois bon, voire expedient, d'envoyer des hommes descouvrir l'aisance et la commodité des terres estrangères ; mais en telle sorte que le pays duquel ces troupes sortent ne demeure affoibly ny privé de ses forces, en sorte aussi que la troupe envoyée soit de si juste nombre qu'elle ne puisse estre rompue par les estrangers, lesquels de moment en moment

ne taschent sinon que de la surprendre à l'improviste, ainsi que ces jours derniers les François ont esprouvé à mon tres-grand regret, sans qu'il fust aucunement possible d'y pouvoir obvier, attendu que les elemens, les hommes et toutes les faveurs que l'on peut esperer d'une fidelle et chretienne alliance ont bataillé contre nous. Ce que je pretens discourir en ceste presente histoire avec une verité si evidente, que la majesté du Roy mon prince sera satisfaite en partie du devoir que j'ay faict en son service, et mes calomniateurs se trouveront si descouverts en leur imposture mensongere, qu'ils n'auront aucun lieu pour se maintenir en droict. Mais avant que de commencer, je desduyray en brief la situation et description des terres esquelles nous avons navigué et habité, depuis l'an mil cinq cens soixante deux jusques à soixante cinq, à cette fin que plus facilement l'on puisse comprendre ce que j'ay deliberé d'escrire en ce discours.





L'HISTOIRE

DES

TROIS VOYAGES DES FRANÇOIS

EN LA FLORIDE.

La partie de la terre, que aujourd'hui nous nommons la quatrième partie du monde, ou l'Amérique, ou bien l'Inde occidentale, a esté incognuë des anciens, à raison de sa trop longue distance : mesme toutes les isles de l'Occident, et les isles Fortunées n'ont esté descouvertes que par les modernes : encores que quelques uns ayent voulu dire qu'elles l'ayent esté du temps d'Auguste César, et que Virgile en a faict mention au sixième de son Enéide, quand il dit qu'il y a une terre de là les estoilles, et le voyage de l'An et du soleil, là où Atlas Porte-ciel soustient le pole sur ses espaules : toutesfois il est aisé de juger qu'il n'entend parler de ceste

terre, de laquelle il ne se trouve que personne ait escrit de son temps, ny mesme de plus de mil ans après. Christophle Colon, premier de tous, surgit en ceste terre l'an mil quatre cens nonante deux, et cinq ans après Améric y alla par le commandement du roy de Castile et luy donna son nom, dont depuis elle a esté nommée l'Amérique. Cest homme estoit heureusement versé en la marine et en l'astronomie : pourquoy il descouvrit en son temps plusieurs terres incogneuës aux anciens géographes. Ceste terre est nommée par quelques uns la terre du Bresil et Papegalli. Elle s'estend selon Postel depuis l'un des poles jusques à l'autre, excepté à l'endroit du Magelan, auquel elle se rend, cinquante deux degrez outre l'Equateur. Je la diviseray pour plus facile intelligence en trois principales parties : celle qui est vers le pole Arctique ou septentrion est nommée la Nouvelle France, pour autant que l'an mil cinq cens vingt quatre, Jean Verrazano Florentin fut envoyé par le roy François premier et par madame la régente sa mère aux terres neuves, ausquelles il prit terre et descouvrit toute la coste qui est depuis le tropique de Cancer, à sçavoir depuis le vingt-huitiesme degré jusques au cinquantiesme : et encore plus devers le north. Il planta en ce païs les enseignes et armoiries du roy de France ; de sorte que les Espagnols mesmes qui y furent depuis ont nom-

mé ce païs terre Francesque. Elle s'estend doncques en latitude depuis le vingt-cinquiesme degré jusques au cinquante-quatriesme vers le septentrion : et en longitude depuis le deux cens dixiesme jusques au trois cens trentiesme. La partie orientale d'icelle est nommée par les modernes : terre de Norumberge, laquelle abortit au golphe de Gamas, qui la sépare d'avec l'isle de Canada : là où Robert Val et Jacques Cartier allèrent l'an mil cinq cens trente-cinq, et à l'entour de laquelle il y a plusieurs isles, entre lesquelles est celle que l'on nomme terre de Labrador, tirant vers le Gronelande. En la partie occidentale, il y a plusieurs terres recognuës, comme la region de Quivira, Cevola, Astatlan et Terlichichimici. La partie méridionale se nomme la Floride, à raison qu'elle fut descouverte le jour de Pasques Flories. La partie septentrionale est du tout incognuë. La seconde partie de toute l'Amérique est nommée la Nouvelle-Espagne ; elle commence depuis le tropique de Cancer au vingt-cinquiesme degré jusques au neufiesme. En icelle est située la ville de Themistitan, et a plusieurs régions et plusieurs isles adjoustées, nommées les Antilles ; les plus apparentes et renommées desquelles sont l'Espagnole et l'Isabelle, avec une infinité d'autres. Toute ceste terre, ensemble le golphe de Mexico, et toutes les isles susdites n'ont en longitude que

soixante-dix degrez, à sçavoir depuis le deux cens quarantiesme jusques au trois cens dixiesme, encore est-elle longue et estroite comme l'Italie. La tierce partie de l'Amérique est nommée le Pérou; elle est fort grande, et s'estend en longitude depuis le dixiesme degré jusques au cinquante-cinquiesme par delà l'équateur, à sçavoir, comme j'ay dit, jusques au destroit Magelanique. Elle est faite en façon d'un œuf, et est fort recognuë de tous les costez; l'endroit où elle est la plus large a soixante degrez, et de là elle s'estressit petit à petit vers les deux bouts. En une partie de ceste terre s'abitua Villegaignon, droit sous le tropique de Capricorne, et l'a nommée la France Antarctique, à cause qu'elle tire au pole Antarctique, ainsi que la nostre à l'Arctique.

La Nouvelle France est presque aussi grande que toute nostre Europe. La partie toutesfois d'icelle la plus recognuë et habituée est la Floride, en laquelle plusieurs François ont fait plusieurs voyages à diverses fois, tellement qu'elle est maintenant la région plus recognuë qui soit en toute ceste partie de la Nouvelle France. Le cap d'icelle est comme un long bout de terre estendu en mer cent lieües, et tire droit vers le midy. Elle a vis à vis, à vingt-cinq lieües, l'isle de Cuba, autrement appellée Isabelle; vers le levant les

isles de Bahama et Lucaye, et vers l'occident le golphe de Mexico. Le païs est plat, découpé de plusieurs rivières, pour ceste cause humide et sablonneux vers le rivage de la mer. Il y croist grande quantité de pins qui ne portent point de pepins dedans les prunes qu'ils produisent. Il y croist des chesnes, noyers, merisiers, meuriers, lentisques et chastagniers, lesquels ne sont naturels comme en France. Il y a force cedres, ciprès, lauriers, palmiers, houx et vignes sauvages, lesquelles montent au long des arbres et aportent de bons raisins. Il y a une sorte de mesliers, desquels le fruit est meilleur que celui de France, et plus gros; aussi y a il des pruniers qui portent le fruict fort beau, mais non guere bon; des framboisiers, une petite graine que nous appellons entre nous bleues, qui sont fort bons à manger. Il y croist des racines qu'ils appellent en leur langage hassez, de quoy en la nécessité ils font du pain. Les animaux plus cognus en terre sont des cerfs, biches, chevreux, dains, ours, léopards, loups-cerviers, onces, diverses sortes de loups, chiens sauvages, lièvres, connins, poules d'indes, perdrix, perroquets, pigeons, ramiers, tourterelles, merles, corneilles, tiercelets, faucons, laniers, herons, grues, cigongnes, oyes sauvages, canars, cormorans, esgrettes blanches, rouges, noires et grises et une infinité de sortes de gibbier. Il y a telle quantité

de crocodils, que les hommes en sont souventes fois assaillis en nageant, des serpents de plusieurs sortes et une certaine espèce de bestes qui different fort peu des lyons d'Afrique. Il se trouve entre les sauvages quantité d'or et d'argent, qui est, à ce que j'ay entendu d'eux mesmes, des navires qui se sont perdues en la coste. Ils en trafiquent les uns avec les autres. Et ce qui me l'a fait croire davantage, c'est que du costé devers le cap, là où ordinairement les navires se perdent, il y a plus d'argent que du costé du north. Ils disent toutesfois que dedans les montaignes d'Appalesse il y a des mines de cuivre que je pense estre or. Il y a aussi en ceste terre l'arbre d'Esquine, qui est fort bon contre la verole, et grande quantité de graines et d'herbes, desquelles l'on feroit de fort bonnes teintures et peinctures de toutes couleurs. Et de fait les Indiens, qui se delectent fort à peindre sur des peaux, s'en sçavent fort bien accommoder.

Les hommes sont de couleur olivastre, de grande corporance, beaux, sans aucune difformité et bien proportionnez. Ils couvrent leur nature d'une peau de cerf bien couroyée. La plupart d'eux sont peints par le corps, par les bras et cuisses de fort beaux compartimens, la peinture desquels ne se peut jamais oster, à cause qu'ils sont picquez dedans la chair. Ils portent les che-

veux fort noirs et longs jusques sur la hanche; toutesfois ils les troussent d'une façon qui leur est bien séante. Ils sont grands dissimulateurs et traistres, vaillans de leurs personnes, et combatent fort bien; ils n'ont d'autres armes que l'arc et la flesche. Ils font la corde de leurs arcs d'un boyau de cerf ou de cuir de cerf, qu'ils scavent aussi bien accoustrer qu'on sçauroit faire en France, et d'aussi différentes couleurs. Ils ferrent leurs flesches de dents de poissons et de pierres qu'ils accoustrent bien fort proprement. Ils font exercer les jeunes hommes à bien courir, et font entr'eux un certain prix que celuy qui a la plus longue aleine gaigne. Ils s'exercent aussi fort à tirer de l'arc. Ils jouent à la pelote de ceste façon. Ils ont un arbre planté au meilleu d'une place, qui est de hauteur de huit ou neuf brassées, au fais duquel y a un quarré fait d'éclisse, lequel donne gain de la partie à celui qui en jouant l'a frappé. Ils prennent grand plaisir à la chasse et à la pescherie.

Les roys du païs se font fort la guerre les uns aux autres, laquelle ne se meine que par surprise, et tuent tous les hommes qu'ils peuvent prendre, puis leur arrachent la teste pour avoir leur chevelure, laquelle ils emportent à leur retour, pour, estans arrivez en leurs maisons, en faire le triomphe : ils sauvent les femmes et les enfans, et les

nourrissent et retiennent toujours avec eux. Estans de retour de la guerre, ils font assembler tous leurs sujets, et d'allégresse ils sont trois jours et trois nuicts à faire bonne chere, dancer et chanter. Ils font mesme dancer les plus anciennes femmes du païs, tenans les chevelures de leurs ennemis en la main, et en dançant chantent louanges au soleil, lui attribuans l'honneur de la victoire. Ils n'ont cognoissance de Dieu ny d'aucune religion, sinon que ce qui leur apparoist, comme le soleil et la lune. Ils ont leurs prestres auxquels ils croient fort, pour autant qu'ils sont grands magiciens, grands devins et invocateurs de diables. Ces prestres leurs servent de médecins et chirurgiens; ils portent toujours avec eux un plein sac d'herbes et de drogues, pour médeciner les malades, qui sont la plupart de verole; car ils aiment fort les femmes et les filles, qu'ils appellent filles du soleil : toutesfois quelques uns sont sodomites. Ils se marient chacun à sa femme, et est permis aux roys d'en avoir deux ou trois; toutesfois il n'y a que la premiere honorée et recongneuë pour royne, et n'y a aussi que les enfants de ceste première femme qui heritent du bien et de l'authorité du père. Les femmes font tout le mesnage; ils n'habitent point avec elles depuis qu'ils cognoissent qu'elles sont grosses, et ne mangent point de ce qu'elles touchent durant

qu'elles ont leurs fleurs. Il y a en tout ce païs grande quantité d'hermaphrodites, lesquels ont tout le plus grand travail, mesmes ils portent leurs vivres quand ils vont à la guerre. Ils se peignent fort le visage et s'emplissent les cheveux de dumel pour apparoistre plus effroyables. Les vivres qu'ils portent sont de pain, de miel et de farine faicte de mil grilé dedans le feu, lequel ils gardent sans se gaster un long temps. Ils portent aussi quelquefois du poisson qu'ils font cuire à la fumée. A la nécessité ils mangent mil vilennies, jusques à avaller des charbons et mettre du sable dedans la bouillie de ceste farine.

Quand ils vont à la guerre, leur roy marche le premier avec un baston en une main et son arc en l'autre, avec son carquois garny de flesches : tous les hommes le suyvent, lesquels ont semblablement l'arc et les flesches. En combatant ils font de grands cris et exclamations. Ils ne font d'entreprise qu'ils n'assemblent par plusieurs fois leur conseil, et conseillent fort bien une affaire devant que le resouldre. Ils s'assemblent tous les matins en la grande maison publique, là où le roy se trouve et se met seul sur un siege qui est plus haut que les autres, là où les uns après les autres le viennent saluer, et commencent les plus anciens leur salut haussans les deux mains par deux fois à la hauteur de leur visage, disans ha, he, ya,

ha, ha, et les autres respondent ha, ha. Ainsi qu'ils saluent, chacun s'assiet sur les sieges qui sont tout à l'entour du dedans de la maison. S'il y a quelque chose à traicter, le roy appelle les jaruars, c'est à dire leurs prestres et les plus anciens, et leur demande leur advis; puis il commande que l'on face du casiné, qui est un breuvage composé des fueilles d'un certain arbre; ce casiné se boit tout chauld. Il boit le premier, puis en fait donner à tous l'un après l'autre dedans le vase mesme, qui tient bien une quarte, mesure de Paris. Ils font si grand cas de ce breuvage, que nul ne peut boire en ceste assemblée s'il n'a fait preuve de sa personne à la guerre. Davantage ce breuvage a telle vertu, qu'incontinent qu'ils l'ont beu ils deviennent tous en sueur, laquelle estant passée, oste la faim et la soif pour vingt-quatre heures après. Quand il meurt un roy, ils l'enterrent fort solennellement, et sur la sepulture ils mettent le hanap là où il avait de coutume de boire, et tout autour de la dite sepulture ils plantent force flesches, et sont trois jours et trois nuicts sans cesser de plorer et sans manger. Tous les roys ses amis font le semblable dueil, et pour tesmoignage de l'amitié qu'ils luy portent, ils coupent plus de la moitié de leurs cheveux, tant hommes que femmes. Il y a, durant le temps de six lunes, quelques femmes déléguées, lesquelles

pleurent la mort de ce roy trois fois le jour, et crians à haute voix, à sçavoir au matin, à midy et au soir. Tous les biens de ce roy sont mis dans sa maison, puis l'on met le feu dedans, en sorte que l'on n'y voit jamais rien. L'on en fait autant du bien des prestres, et davantage l'on enterre le corps dudit prestre dedans la maison, puis ils y mettent le feu.

Ils sement leur mil deux fois l'année, c'est à scavoir en mars et en juin, et tout en une mesme terre. Le dit mil, depuis qu'il est semé jusques à ce qu'il soit prest à cueillir, n'est que trois mois. Les six autres moys ils laissent reposer la terre. Ils recueillent aussi de belles citroylles et de fort bonnes febves. Ils ne fument point leur terre; seulement quand ils veulent semer, ils mettent le feu dedans les herbes qui sont creuës durant les six moys, et les font toutes brusler. Ils labourent leur terre d'un instrument de bois qui est fait comme une mare ou hoüe large, dequoy l'on laboure les vignes en France; ils mettent deux grains de mil ensemble. Quand il faut ensemencer les terres, le roy commande à un des siens de faire tous les jours assembler ses sujets pour se trouver au labeur, durant lequel le roy leur fait faire force breuvage duquel nous avons parlé. En la saison que l'on recueille le mil, il est tout porté dans la maison publique, là où il est distribué à

chacun selon sa qualité. Ils ne sèment que ce qu'ils pensent qui leur est nécessaire pour six moys, encore bien petitement; car durant l'hiver ils se retirent trois ou quatre mois de l'année dans les bois, là où ils font de petites maisons de palmites pour leur retirer, et vivent là de gland, de poisson qu'ils peschent, d'huistres, de cerfs, poules d'Indes et autres animaux qu'ils prennent. Ils mangent toutes leurs viandes rosties sur les charbons et boucanées, c'est-à-dire quasi cuictes à la fumée. Ils mangent volontiers de la chair d'un crocodil, et de fait elle est belle et blanche, et n'estoit qu'elle sent trop le musc, nous en eussions souventes fois mangé; ils ont une coustume entr'eux que quand ils se trouvent mal, là où ils sentent la douleur, en lieu que nous nous faisons saigner, les médecins les succent jusques à leur faire venir le sang. Les femmes sont semblablement dispostes, et grandes, et de la mesme couleur des hommes, peintes comme les hommes; toutesfois, quand ils naissent, ils ne sont pas si olivastres et sont beaucoup plus blanches. Car la principale cause de laquelle leur vient ceste couleur, est des onctions d'huille dont ils usent entr'eux, et le font pour certaine cérémonie que je n'ay sceu sçavoir, et à cause aussi du soleil qui leur donne dessus le corps. La disposition des femmes est si grande qu'elles peuvent passer à nage de grandes

rivières, tenans leurs enfans sur un bras, mesmes elles montent fort dispostement sur les plus hauts arbres du païs.

Voylà en bref la descrition du païs, avec la nature et coustume des habitans, que j'ay bien voulu escrire avant que d'entrer plus avant sur le discours de mon histoire, à fin que les lecteurs fussent mieux disposez à entendre ce que j'entens discourir cy après.





LE PREMIER VOYAGE

DES FRANÇOIS EN LA FLORIDE

Fait par le capitaine Jean Ribaut l'an 1562.

L'Admiral de Chastillon, seigneur plus désireux du bien public que de son propre, ayant cognu la volonté du Roy son prince, qui estoit de faire recognoistre les terres neuves, fit en toute diligence équipper des vaisseaux propres pour ce fait, et lever gens dignes de telle entreprise, entre lesquels il esleut le capitaine Jean Ribaut, homme veritablement expérimenté au fait de la marine, lequel ayant receu son commandement, se mit en mer l'an mil cinq cent soixante deux, le dix-huitiesme jour de fevrier, accompagné seulement de deux roberges du Roy, mais si bien fournies de gentilshommes, du nombre desquels j'estois, et de vieux soldats, qu'il avoit moyen de faire quelque chose mémorable et remerquable à jamais.

Ayant doncques navigué deux moys sans aucu-

nement tenir la route accoustumée des Espagnols, il prist port en la Nouvelle France, terrissant près un cap, ou promontoire non relevé de terre, parce que la coste est toute plate, mais de hautes forests seulement; lequel à son abord il appella Cap François, en l'honneur de nostre France. Ce cap est distant de l'Equateur environ trente degrez. De ce lieu, costoyant vers le Septentrion, il découvrit une fort belle et grande riviere, laquelle luy donna occasion d'ancrer pour le lendemain l'aller recognoistre au plus matin, ce qu'ayant fait, et presque à l'aube du jour, accompagné du capitaine Fiquinville et de plusieurs soldats de son bord, il ne fust sitost arrivé à la lisière du rivage, qu'il recongnut plusieurs Indiens, hommes et femmes, qui tout exprès s'estoient transportez en ce lieu pour y recevoir les François avec toute douceur et amitié : comme bien ils monstrent par la harangue que leur Roy fit, et les présens de peaux de chamoys, desquels il honora le capitaine, qui, le jour suyvant, fit planter dedans ladite riviere, et non fort loin de l'emboucheure d'icelle, une colonne de pierre de taille, sur un petit costau de terre sablonneuse, en laquelle les armoiries de France estoient empreintes et gravées.

Ce fait, il s'embarqua de rechef, afin de tousjours poursuivre la recognoissance qu'il vouloit faire de la coste septentrionnale. Après avoir navi-

gué quelque temps, il prist terre en l'autre costé de la rivière, et lors commanda, en la presence de quelques Indiens qui l'attendoient exprès, de faire les prières pour remercier le Seigneur de ce que, sans péril ou danger aucun, il avoit conduit par sa grace le peuple françois jusques à ces lieux estranges. Les prières achevées, les Indiens, qui s'estoient rendus fort attentifs à les escouter, estimans (à mon jugement) que nous adorions le soleil, pour ce que nous avions tousjours les yeux au ciel, se levèrent tous et vindrent saluer le capitaine Jean Ribault, promettant de lui monstrer leur Roy, qui ne s'estoit levé comme eux, ains estoit demeuré assis sur les fueillages verds de lauriers et palmiers; vers lequel le capitaine s'achemina, s'assit près de luy, et l'entendit assez longuement discourir, mais avec un assez maigre plaisir, parce qu'il ne pouvoit entendre son langage, et moins encore la conception de son esprit. Au partir le Roy donna au capitaine un panache d'aigrette teint en rouge, et un panier à l'indienne composé de palmites et tissu fort artificiellement, avec une grande peau peinte et figurée partout de divers animaux sauvages, si vivement représentez et pourtraits que rien n'y restoit que la vie. Le capitaine, pour ne se monstrer ingrat, luy donna de petits brasselets d'estain argentez, une serpe, un mirouer et des cousteaux : dont le Roy se monstra en

estre fort joyeux et amplement satisfait. La plus part du jour passé avec les Indiens, le capitaine s'embarqua pour passer à l'autre bord de la rivière, dont le Roy se monstra grandement contristé. Toutesfois, n'y pouvant donner ordre, commanda qu'en toute diligence on nous peschast du poisson, ce qu'ils firent en un instant, car, estans entrez en leurs parcs, composez de roseaux et faits en façon d'une laberinth, ils nous chargèrent de truites, de gros mullets, de plyes, de turbots, et d'une infinité d'autres espèces toutes différentes des nostres. Ce fait, entrasmes en nos barques et tirasmes de l'autre part. Mais, avant qu'aborder, nous fusmes saluez d'un autre nombre d'Indiens, lesquels, se mettant en l'eau jusques aux esselles, nous apportèrent force petits paniers pleins de mil et de franches meures blanches et rouges ; les autres se présentèrent pour nous porter en terre, où estans descendus, nous aperceusmes leur Roy assis sur une ramée et petite frescade de cèdres et lauriers quelque peu séparée du rivage de l'eau. Il estoit accompagné de deux de ses enfans beaux et puissans au possible, et d'une troupe d'Indiens qui tous avoient l'arc et la trousse pleine de flesches merveilleusement bien en conche : les deux enfans receurent gratieusement le capitaine ; mais le Roy leur père, monstrant une gravité je ne sçay quelle, ne feit sinon bransler quelque peu la

teste, lorsque le capitaine s'advança pour le saluer, et sans se mouvoir autrement, tint une si constante gravité qu'il feit paroistre qu'à bon et juste droict il portoit le tiltre de Roy. Le capitaine, ne sçachant que juger du port de cest homme, pensa qu'il estoit jaloux de ce que premièrement nous estions allez vers l'autre, ou bien qu'il n'estoit trop content de la borne que nous avions plantée. Sur ce, ne sçachant que résouldre, luy fit entendre par signes qu'il l'estoit venu trouver exprez de lointaine région, pour luy faire cognoistre l'amitié qu'il vouloit avoir avecques luy; pour laquelle mieux allier, luy tira d'une malette quelques singularitez, comme des brasselets en façon d'or et d'argent, qu'il luy présenta, et quelques autres joyaux à ses enfans, qui fut cause que le Roy se mit à caresser amiablement le capitaine et nous. Et, après ces caresses, nous nous acheminasmes dedans les bois, espérans y recognoistre quelques singularitez, qui furent force meuriers blancs et rouges, sur la sommité desquels y avoit une infinité de vers à soye. Poursuivans nostre sentier, nous descouvrismes une belle et grande prairie, entrelassée pourtant de plusieurs marescages, qui nous contraignirent, à raison de l'eau qui de tous costez l'environnoit, de rebourser chemin vers le rivage. Là, nous ne trouvans le Roy, qui jà s'estoit retiré en sa de-

meure, entrasmes en nos barques et navigasmes vers nos vaisseaux, où arrivez, appelasmes ceste rivière la rivière de May, pour ce que le premier de ce moys nous l'avions descouverte.

Bientost après que nous fusmes retournez à nos vaisseaux, les ancres furent levées et les voilles appareillez pour plus avant descouvrir la coste, le long de laquelle nous descouvrismes une autre belle rivière que le capitaine voulut luy mesme recognoistre : et l'ayant recognuë avec le Roy et les habitans d'icelle la nomma Seine, parce qu'elle approche bien fort de la Seine de France. De ceste rivière nous retirasmes vers nos vaisseaux, où arrivez appareillasmes nos voilles pour plus avant naviguer vers le septentrion, et recognoistre les singularitez de la coste. Mais nous n'eusmes fait grand chemin que nous descouvrismes une autre assez belle rivière, qui nous causa poser l'ancre au travers d'icelle, et armer deux barques pour l'aller recognoistre. Nous y trouvasmes une isle, et un roy non moins affable que les autres, puis nommasmes ceste rivière Somme : de là nous navigasmes encores environ six lieües, puis nous descouvrismes une autre rivière, laquelle recogneuë, fut par nous baptisée du nom de Loire. Et conséquemment en descouvrismes cinq autres, la première desquelles fut appelée Charente ; la seconde Garonne ; la tierce Gironde ; la quatriesme

Belle; la cinquiesme Grande. Lesquelles bien recognuës, et le contenu en icelles, nous pouvions avoir desja, en moins de soixante lieües de païs, veu plusieurs singularitez le long de neuf rivières. Toutes fois non assez satisfaits, singlasmes encore plus vers le septentrion, poursuyvans la traicte qui nous pouvoit conduire jusques à la rivière de Jordan, l'une des plus belles de tout le septentrion. Et tenans nostre route accoustumée, survindrent de grandes bruines et tourmente, qui nous contraignirent abandonner la coste pour singler en plaine mer, qui fut cause que nous perdismes nos barques de veuë un jour et une nuict, jusques au lendemain matin, que le temps fait serain et la mer bonasse, nous descouvrismes une riviere que nous appellons Belle à veoir. Puis ayans singlé trois ou quatre lieües, commençasmes à descouvrir nos barques qui venoient droit à nous. Et à leur arrivée rapportèrent au capitaine que pendant l'injure du temps et les obscures bruines, elles s'estoient retirées dedans une grande rivière qui en grandeur et beauté excedoit les autres : dont le capitaine receut un grandissime contentement : car tout le plus de son desir estoit de trouver havre pour loger ses vaisseaux, et là nous refraichir quelque espace de temps. Ainsi tirans vers ceste part arrivasmes au travers de ladite rivière (qui à raison de sa beauté et gran-

deur, fut appellée Port-Royal), mismes les voilles bas, et posasmes l'ancre à dix brassées d'eau. Car la profondité y est telle, nommément quand la mer commence à fluer dedans, que les plus grands vaisseaux de France, voire les caraques de Venise y pouvoient entrer. L'ancre posé, le capitaine avec ses soldats mit pied à terre, et descendit premierement, où nous trouvasmes le lieu si plaisant et délectable que rien plus : car il estoit tout recouvert de hauts chesnes et cedres en infinité, et au dessous d'iceux, de lentisques de si suave odeur, qu'iceluy seul faisoit trouver le lieu de très grand contentement. Cheminans au travers de ces ramées nous ne voyons autre chose que poules d'Inde s'envoller par les forests, perdrix grises et rouges, quelque peu differentes des nostres, mais en grandeur principalement. Nous entendions aussi des cerfs brosser parmy les forests, des ours, des loupcerviers, des leopards, et autres plusieurs espèces d'animaux à nous incognus. Contens de ce lieu, nous nous mismes à pescher avec la seine, et prismes en si bon nombre de poisson, que c'estoit chose admirable. Et entre autres, nous en prismes d'une espèce que nous appellons saillicoques, qui n'estoient moins grosses que escrevisses, de sorte que deux traits de seine estoient suffisans quelquefois pour nourrir un jour l'equipage de nos deux vaisseaux.

La rivière n'a moins en son embouchement de cap en cap de trois lieües françoises : elle se separe au reste en deux grands bras d'eau : l'un fait son cours vers l'occident, et l'autre vers le septentrion. Et croy à mon jugement que celuy de septentrion se va rendre per dedans des terres jusques à la rivière de Jourdan; l'autre se rend en la mer, comme il a esté cognu de ceux qui demeurent en ce lieu. Ces deux bras d'eau tiennent en largeur deux grandes lieües, et au millieu d'iceux il y a une isle, qui finist en pointe vers l'ouvert de la grande rivière, dedans laquelle il y a un nombre infini de toutes espèces d'estranges d'animaux. Il y a des simples de si rares proprietez, et en si grande quantité, que c'est chose excellente à veoir. Aux environs on ne voit sinon palmiers et autres plusieurs arbres portans fleurs et fruicts de fort rares figures et de bonne odeur. Or, voyans la nuict approcher, et que le capitaine deliberoit retourner aux navires, le priasmes nous permettre passer la nuict en ce lieu. Pendant nostre absence, les pilotes et maistres nautonniers feirent entendre au capitaine qu'il estoit besoin faire entrer les navires plus dedans la rivière, afin d'éviter les injures des vents qui nous pouvoient estre nuisibles, pour estre si proches de l'embouchcure : et à raison de ce le capitaine nous manda. Estans arrivez nous navigeasmes encores plus de trois grandes

lieües dedans la rivière, et là posasmes l'ancre.

Peu de temps après, Jean Ribauld, accompagné de bon nombre de soldats, s'embarqua, désirant naviguer dans le bras de l'occident, et recognoistre les commoditez du lieu. Ayant singlé bien douze lieues, nous aperceusmes une troupe d'Indiens, lesquels aussi tost qu'ils eurent cognoissance des barques, entrèrent en une frayeur si grande qu'ils s'évadèrent par les bois, abandonnans un jeune loupcervier qu'ils faisoient tourner à la broche : pour ceste cause, le lieu fut nommé le *Cap de Loup*. Poursuyvans le chemin, nous trouvasmes un autre bras d'eau qui faisoit son cours vers l'orient, par lequel le capitaine résolut naviguer et quicter le grand courant. Peu de temps après commencèrent à descouvrir plusieurs autres Indiens et Indiennes à demy cachez dedans les bois, lesquels ignorans l'amitié qu'on leur desiroit, s'espouvantèrent de prime face, mais tost après furent asseurez. Car le capitaine leur feit monstrer force marchandises à descouvert, dont ils cogneurent qu'on ne leur vouloit sinon plaisir, et feirent alors signe que meissions pied en terre, ce que nous ne voulusmes refuser ; à la descente vindrent plusieurs d'entr'eux saluer nostre chef, selon leur façon barbare ; les uns luy donnoient des chamois, les autres des petits panniers de palmites ; quelques uns luy presentèrent des perles,

mais non en quantité, puis se meirent en devoir de dresser une frescade, pour en ce lieu nous ombrager contre l'ardente chaleur du soleil. Mais nous ne voulions tarder pour lors : dont le capitaine les mercia de leur amiable volonté et leur fit à tous présens : par lesquels il les sceut si bien contenter avant son partir, que son brief depart ne leur estoit grandement agréable : car le cognoissans si libéral, ils eussent bien désiré sa demeure un peu plus longue, s'essayans par tous moyens luy en donner occasion; luy faisant entendre par tous signes qu'il sejournast ce jour seulement, et qu'ils avoient envie d'advertir un grand seigneur indien qui avoit des perles en grande quantité, mesmes de l'argent, toutes lesquelles choses luy seroient presentées à son arrivée : disans d'autre part que pendant la venue de ce seigneur, ils le meneroient à leurs demeures, et là luy feroient recevoir mil plaisirs à tirer l'arc, et à veoir flescher le cerf, pour ceste cause le prièrent ne vouloir refuser. Nonobstant, nous retournasmes vers les vaisseaux; esquels ayans séjourné seulement une nuict, le capitaine commanda le matin mettre dedans la barque une borne taillée en façon de colonne, en laquelle les armoiries du Roy de France estoient gravées, pour au plus beau lieu qu'il pourroit descouvrir la faire planter : ce fait, nous nous embarquasmes et singlasmes la part

d'occident environ trois lieues; où nous descouvrismes une petite rivière, dedans laquelle nous navigasmes tant, qu'enfin la trouvasmes retourner au grand courant, et en son tout composer une petite isle, séparée de la terre ferme, en laquelle nous descendismes : et par le commandement du capitaine, pour ce qu'elle estoit belle et plaisante au possible, y plantasmes la borne, dessus une petite coline toute esplanée et environnée d'un estang profond de demy brasse d'eau fort bonne et douce, dedans lequel nous apperceusmes deux cerfs grands outre mesure, au regard de ceux que nous avions veu auparavant : lesquels aisément nous eussions harquebusez, si le capitaine ne l'eust défendu, meu de la singulière beauté et grandeur d'iceux. Or avant que partir, nous appellasmes la petite rivière qui environnoit cest isle, rivière de Liborne. Puis nous nous embarquasmes pour recognoistre une autre isle non beaucoup distante de la première : en laquelle ayans pris terre, ne trouvasmes que de hauts cèdres, les plus beaux qui se soient veuz en tout ce païs là : pour ceste cause nous l'appelasmes l'isle des Cèdres : et nous nous rembarquasmes pour aller vers nos vaisseaux.

Quelques jours après, Jean Ribaut délibéra retourner encore vers les Indiens qui habitoient le bras occidental de la rivière, et mener avecques luy bon nombre de gens de guerre : car son des-

sein estoit de prendre deux Indiens de ce lieu pour faire passer en France, ainsi que la Royne luy avoit commandé. Ce point arresté, nous reprismes la route première, tant qu'enfin arrivasmes au lieu mesmes où premièrement nous avions trouvé les Indiens, de là nous emmenasmes par le congé du Roy deux Indiens; lesquels se sentans mieux favorisez que les autres, s'estimoient fort heureux de demourer. Les voilles furent incontinent appareillez, et navigeasmes vers la grande rivière. Mais ces deux Indiens voyans que ne faisions aucun semblant de mettre pied en terre, ains seulement de poursuyvre le meilleu du courant, commencèrent un peu à se fascher, et à toute force se vouloient jetter à l'eau : car ils sont si accords à nager, que tout incontinent ils eussent gaigné les forests. Toutesfois cognoissans leur humeur, nous y prismes garde de près, et essayasmes par tous moyens de les contenter : ce qu'il ne nous estoit possible pour lors, jaçoit qu'on leur presentast choses qu'ils estimoient beaucoup; lesquelles ils desdaignoient prendre, et rendoient à l'opposite tout ce qu'on leur avoit donné, pensans que tels dons les eussent du tout obligez, et qu'en les rendant, la liberté leur seroit octroyée. Cognoissans enfin que tout ce qu'ils faisoient ne leur aydoit en rien, ils supplièrent qu'on leur donnast ce qu'ils avoient rendu, ce que nous fismes à l'instant :

alors ils s'approchèrent l'un de l'autre et se prindrent à chanter, accordans si doucement ensemble qu'il sembloit, à ouyr leur chant, qu'ils lamentassent pour l'absence de leurs amis. Ils continuèrent leurs chansons toute la nuict sans cesser, pendant laquelle nous fusmes contraints poser l'ancre pour le flot qui nous estoit contraire. Mais nous nous appareillasmes le lendemain de grand matin et retournasmes aux navires. Incontinent que nous fusmes arrivez un chacun s'efforça de gratifier les deux Indiens et leur monstrer le meilleur visage qu'il estoit possible : afin que par telles caresses ils recogneussent le bon desir et affection que nous avions de leur demourer amis à l'advenir. Nous leur présentasmes alors à manger : mais ils le refusèrent et nous firent entendre que premier que manger ils avoient accoustumé de se laver la face, et attendre que le soleil fust couché, qui est une cérémonie commune à tous les Indiens de la Nouvelle-France. En la fin toutes fois ils furent contraints d'oublier leurs superstitions, et de s'accomoder à nostre naturel, ce qui leur fut un peu estrange du commencement. Ils demeurèrent doncques plus gaillards, et nous feirent à chascune heure mil discours, marris au possible de ce que ne les pouvions entendre. Ils commencèrent de me porter peu de jours après une amitié, dis-je, si affectionnée, que plustost, comme je croy, ils

fussent morts de faim et de soif, que de reprendre leur refection sinon de ma main.

Voyant si grande amitié, je m'essaye d'apprendre quelques termes indiens, et commence à leur demander, monstrant la chose de laquelle je desirois sçavoir le nom, comment ils l'appeloient. Ils estoient fort joyeux de le me dire, et cognoissans l'affection que j'avois de sçavoir leur langage, ils m'invitoient après à leur demander quelque chose. Tellement que mettant par escrit les termes et locutions indiennes, je pouvois entendre la plus grande part de leur discours. Tous les jours ils ne me faisoient sinon que parler de l'envie qu'ils avoient de me bien traicter, si nous retournions à leurs demeures, et me faire recevoir tous les plaisirs dont ils se pourroient adviser, tant à la chasse, qu'à veoir leurs plus estranges et superstitieuses cérémonies à une feste qu'ils appellent *Toya*, laquelle ils gardent aussi estroittement que nous faisons le jour du repos. Ils me donnèrent à entendre qu'ils me meneroient veoir le plus grand seigneur de ceste terre, qu'ils appellent Chiquola, lequel les surpassoit en grandeur (à ce qu'ils me monstrèrent) d'un grand pied et demy. Ils me disoient qu'il habitoit au dedans des terres en un lieu fort spacieux et enclos au meilleu d'une excessive hauteur, mais je ne peu comprendre de quoy. Et selon mon jugement ce lieu duquel ils

me discouroient estoit une fort belle ville, car ils me dirent que dedans l'enclos y avoit grand nombre de maisons et fort hautement relevées, dedans lesquelles il y avoit un nombre infiny d'hommes semblables à eux, lesquels ne se soucient ny d'or, ny d'argent, ny de perles, pour autant qu'ils en avoient en abondance. Je commence alors de leur monstrer toutes les parts, à fin de sçavoir celle en laquelle ils habitoient : et l'un d'iceux à l'instant me monstra avec la main estendue, qu'il demeuroit vers les parties du septentrion : ce qui me feit penser que c'estoit en la rivière de Jourdan. Et me ressouvint à l'heure du temps de l'Empereur Charles le Quint, que quelques Espagnols habitans de Saint-Domingo (lesquels estoient partis pour recouvrer des esclaves pour besongner à leurs mines) attirèrent cauteleusement les habitans de ceste rivière jusqu'au nombre de quarante, pensans les mener en leur Nouvelle Espagne. Mais ils perdirent leur temps : car de despit ils se laissèrent tous mourir de faim, excepté un qui fut mené à l'Empereur, lequel le feit peu après baptiser, et luy donna son nom et l'appela Charles de Chiquola, parce qu'il ne parloit sinon de ce seigneur, duquel il estoit subject. Mesme, à ce que m'ont tesmoigné hommes dignes de foy, il discouroit à toute heure que Chiquola faisoit sa demeurance dedans un fort grand enclos. Outre ceste

approbation, ceux qui furent delaissez du premier voyage m'ont certifié que les Indiens leur ont fait entendre par signes intelligibles, que plus dedans les terres vers la mesme part de septentrion y avoit un grand enclos, et au dedans d'iceluy force belles maisons, dedans lesquelles habitoit Chiquola.

Mais pour n'extravaguer de mon propos, je retourneray à l'Indien, lequel prenoit si grand plaisir de me parler de ce Chiquola, qu'il ne se passoit un seul jour sans qu'il ne fist discours de quelque chose rare. Ayans demouré quelque temps en nos vaisseaux, se commencèrent d'ennuyer, et ne me parlèrent plus sinon de retourner. Je leur faisois entendre que la volonté du capitaine estoit de les renvoyer : mais qu'il avoit envie auparavant leur donner des accoustremens, lesquels peu de jours ensuyvans leur furent délivrez : mais voyant qu'on ne leur vouloit donner congé, ils se résolurent de se desrober de nuict, et prendre un petit basteau que nous avions, et aidés de la marée, tenir le chemin de leurs demeures, et par ce moyen se sauver, ce qu'ils ne faillirent de faire, et mirent leur entreprise à exécution, laissans toutefois les accoustremens que le capitaine leur avoit donnez, et n'emportans rien sinon ce qui leur appartenoit, monstrant bien par cela qu'ils n'estoient privés de la raison.

Le capitaine ne se soucia pas beaucoup de leur départ, attendu qu'on ne leur avoit fait sinon bon

traitement, et que pour ces causes ils ne s'estrangeroient des François. Doncques le capitaine Ribaut cognoissant la singulière beauté de ceste rivière, desiroit par tous moyens inciter quelques hommes à l'habiter, prevoyant bien que telle chose estoit de grande importance pour le service du Roy et soulagement de la république françoise. Pour ceste cause faisant ce qu'il en pensoit, il commanda de lever les ancres, et appareiller pour retourner à l'ouvert de la rivière, à celle fin que si le vent venoit commode, il sortist d'icelle pour accomplir le reste de son dessein. Estant doncques venus à l'embouchure, il fait poser l'ancre, dont nous demourasmes sans rien descouvrir tout le reste du jour. Le lendemain il commanda que tous les hommes de son bord montassent sur la coursil, et qu'il avoit quelque chose à leur proposer. Ils montèrent tous, et à l'instant, le capitaine commença à parler en ceste façon:

« Je croy que nul de vous n'ignore de combien » nostre entreprise est de grande conséquence, et » combien aussi elle est agréable à nostre jeune » Roy. Pourtant, mes amis, desirant et votre hon- » neur et vostre bien, je n'ay voulu faillir vous » faire entendre à tous le grandissime heur que » ce seroit à ceux, lesquels comme magnanimes » et de vertueux courage voudroient essayer en » nostre première descouverte les biens et com-

» moditez de ceste nouvelle terre : qui seroit, » comme je m'asseure, la plus grande occasion » qui leur pourroit jamais advenir pour parvenir » au titre et degré d'honneur. Et pour ceste cause » j'ay bien voulu vous proposer devant les yeux » la mémoire éternelle qu'à bon et juste titre me- » ritent ceux, lesquels oublians et leurs parens » et leur patrie, ont osé entreprendre chose de » telle importance : lesquels les roys mesmes » cognoissans serviteurs tendans à si haut degré » de magnanimité et augmentation de leurs ma- » gestez, ne desdaignent si bien les remarquer, » que par après les employans à choses graves et » de haute entreprise, ils immortalisent leur nom » à jamais. Je vous prie toutesfois ne vous per- » suader, comme plusieurs font, que tel heur ne » vous pourroit advenir, comme n'estans cognus » ny du Roy, ni des princes du royaume, et ex- » traits au reste de race si petite que nul ou peu » de vos parens, n'ayans jamais fait profession » des armes, n'ont esté cognus des grands. Car » jaçoit que de mes jeunes ans j'aye moy-mesme » appliqué tout mon entendement à les suyvre, et » qu'en tant de périls j'aye hazardé ma vie pour » le service de mon prince, je n'y ay pourtant » jamais peu parvenir, non que je ne méritasse ce » titre et degré de commandement, comme j'ay » veu advenir à beaucoup d'autres, pour seule-

» ment avoir esté extraits de race généreuse, lors-
» que l'on a eu plustost regard à leur qualité
» qu'à leur vertu. Car je n'ignore point que si
» l'on y eust eu esgard, que plusieurs se fussent
» trouvez mériter mieux le tiltre, et à bon et
» juste droict estre nommez nobles et vertueux.
» Je feray doncques suffisantes responses à telles
» propositions, et à ces choses que me pourriez
» objecter, mettant en avant les infinis exemples
» que nous avons des Romains : lesquels pour le
» poinct d'honneur ont esté les premiers triom-
» phateurs du monde. Car combien en trouvons-
» nous entr'eux, lesquels pour leurs tant grandes
» et magnanimes entreprises, non pour la gran-
» deur de leur race, ont acquis ce poinct de triom-
» pher? S'il faut avoir recours à leurs ancestres,
» on trouvera que leurs pères estoient d'estat si
» vil, que par le seul labeur de leurs mains ils vi-
» voient assez méchaniquement. Comme le père
» d'Ælie Pertinax, lequel estoit pauvre artisant,
» même son ayeul avoit esté esclave, à ce que
» tesmoignent les historiographes : et nonobstant
» ces choses, meu d'un magnanime courage, ne
» meit rien en doute pour tout cela, ains desirant
» aspirer à choses plus hautes, il commença d'une
» gayeté de cœur à prendre les armes, et feit si
» bien par icelles, que de degré en degré il par-
» vint jusques à estre empereur des Romains.

» Pour ceste dignité il ne voulut mepriser ses pa-
» rens : mais à l'opposite et pour memorable
» spectacle d'iceux, fit recouvrir la boutique de
» son père d'un marbre bien élabouré, afin de
» servir d'exemple aux hommes extraits de basses
» et infimes races, et leur donner occasion de ten-
» dre à choses plus hautes, nonobstant la petitesse
» de leurs prédécesseurs. Je ne tairay l'excellence
» et vertu du vaillant et redouté Agatocle, extrait
» d'un simple potier, et toutesfois oubliant le con-
» temptible estat de son père, il sceut si bien de
» ses jeunes ans se ranger à la vertu, que par la
» faveur des armes il parvint jusques à estre roy
» de Sicile. Et pour ce tiltre, il ne se voulut taire
» estre fils d'un potier : mais pour éterniser da-
» vantage la mémoire de ses parens, et illustrer
» son nom, il commanda qu'il fust servi à table
» de vases d'or et d'argent, et d'autres vaisseaux
» de terre : monstrant bien par cela, que la di-
» gnité, en laquelle il se voyoit pour lors, ne luy
» estoit acquise par ses prédécesseurs, mais par la
» seule vertu. S'il faut parler de nostre temps, je
» mettray en avant seulement Rusten Bascha,
» suffisant exemplaire à tous, lequel nonobstant
» qu'il fust fils d'un pauvre vacher, sçut si bien
» conduire sa jeunesse en toute vertu, qu'estant
» nourry au service du Grand Seigneur, faisoit
» paroistre aspirer à choses graves et hautes :

» de sorte que croissant en aage il augmenta en » magnanimité, tant qu'enfin pour ses excellentes » vertus il espouza la fille dudit Grand Seigneur » son prince. De combien donc tant d'exemples » mémorables vous doivent-ils inciter de demeu- » rer, attendu mesme que par cela vous serez à » jamais remarquez, comme ceux qui les premiers » auront habité ceste terre estrangère. Je vous » supplie doncques tous d'y adviser, et librement » me déclarer vos volontez : protestant si bien » imprimer vos noms aux oreilles du roy et des » princes, que vostre renommée à l'advenir re- » luira inextinguible par le meilleu de nostre » France. »

A peine eut-il achevé son propos que la plupart des soldats respondit qu'un plus grand heur ne leur pouvoit advenir, cognoissans bien l'agréable service que par ce moyen ils faisoient à leur prince ; mesme que telle chose seroit l'augmentation de tout l'honneur. Supplians le capitaine, avant que partir de ce lieu, leur bastir un fort, qu'ils esperoient puis après achever, et leur laisser munitions nécessaires pour leur défense, se monstrans, comme il sembloit, ennuyez de tant tarder à ce faire.

Pour ceste cause Jean Ribaut, joyeux au possible de veoir hommes de si bonne volonté, délibéra le lendemain recognoistre un lieu le plus digne et

commode d'estre habité. Parquoy il s'embarqua de grand matin et commanda d'estre suivy de ceux qui avoient envie d'y habiter, à celle fin qu'ils demeurassent plus contens de la place. Ayant navigué dans la grande rivière du costé du septentrion, en costoyant une isle qui finist en pointe vers l'embouchure de la rivière, et ayant quelque temps singlé, il descouvrit une petite rivière qui entroit par le dedans de l'isle, laquelle il ne voulut faillir de recognoistre; ce faisant, et la trouvant assez profonde pour y retirer gallères et galliottes en assez bon nombre, poursuivant plus avant, il trouva un lieu fort explané, joignant le bord d'icelle, auquel il descendit, et voyant la place commode pour y bastir forteresse, mesme agreable à ceux qui avoient envie d'y habiter, resolut incontinent de faire mesurer la grandeur de la fortification. Et considérant qu'ils n'y demeureroient sinon vingt-huict, il ne feit donner au fort que seize toises de longueur et treize de largeur, flanqué selon la proportion d'iceluy. La mesure prise par moy et le capitaine Salles, on envoya vers les vaisseaux pour avoir des hommes, et apporter des paisles, pics et autres instrumens nécessaires pour fortifier : on s'y porta si diligemment que le fort en peu de temps estoit aucunement en deffence; pendant lequel temps Jean Ribaut fit apporter dès vivres et munitions

de guerre pour la tuition de la place. Puis les ayans accommodez de tout ce qui leur estoit besoin, resolut prendre congé d'eux. Mais avant que partir, tint propos au capitaine Albert, qu'il laissoit comme chef en ce lieu : « Capitaine Albert, » j'ay à vous prier en la présence de tous, que » vous ayez à vous acquiter si sagement de vostre » devoir, et si modestement gouverner la petite » troupe que je vous laisse, laquelle de si grande » gayeté demeure souz vostre obéissance, que ja- » mais je n'aye occasion que de vous louer, et ne » taire, comme j'en ay bonne envie, devant le » Roy, le fidelle service qu'en la présence de nous » tous luy promettez faire en sa Nouvelle-France. » Et vous, compagnons, dit-il aux soldats, je » vous supplie aussi recognoistre le capitaine » Albert, comme si c'estoit moy-mesme qui de- » meurast, luy rendans obeissance que le vray » soldat doit faire à son chef et capitaine, vivans » en fraternité les uns avec les autres sans au- » cune dissension, et ce faisant Dieu vous assis- » tera et benira vos entreprises. » Ayant finy son propos, nous prismes congé de tous, et navigeasmes vers nos vaisseaux, laissans au fort le nom de *Charlesfort*, et à la petite rivière celuy de *Chenonceau.*

Satisfaits au possible d'avoir si heureusement executé nos entreprises, nous deliberasmes le

lendemain sortir de ce lieu, esperans bien, si l'occasion le pouvoit souffrir, descouvrir au certain la rivière de Jourdan. Pour ceste cause haussasmes les voilles sur les dix heures du matin, puis estans appareillez, le capitaine Ribaut commanda tirer canonnades pour dire adieu à nos François, qui de leur part ne s'oublièrent à le nous rendre ; ce fait, nous poursuyvismes le septentrion, et fut lors la rivière nommée pour sa grandeur et beauté excellente, *Port-Royal*. Esloignez d'icelle environ quinze lieues, nous vismes une rivière qui fut occasion d'y envoyer la barque, afin de la recognoistre. Laquelle de retour, nous récita n'avoir trouvé à l'embouchure au plus profond que demi brasse d'eau. Ce qu'entendu, sans en faire autre cas, nous continuasmes la route, et luy donnasmes le nom de Rivière basse. Sondans à chacune heure, nous ne trouvions sinon cinq et six brasses d'eau, jaçoit que nous fussions distans de terre six grandes lieues : enfin nous n'en trouvasmes sinon trois, ce qui nous donna beaucoup à penser. Et sans plus poursuyvir le chemin, mismes les voilles bas, en partie pour le peu d'eau, en partie aussi pour la nuict qui approchoit, pendant laquelle le capitaine Jean Ribaut discourut en luy-mesme s'il devoit passer plus outre, à cause des périls éminens qu'à chacune minute d'heure nous voyons devant nos yeux ; ou bien

s'il se devoit contenter de ce qu'il avoit au certain recognu, mesme laissé François, qui ja possedoient la terre. Ne pouvant résouldre de sa deliberation remit le tout au lendemain. Puis le jour venu, il proposa à tous de ce qui estoit besoin de faire, afin qu'un chacun en saine conscience en dist son opinion. Les uns luy firent responce que selon leur jugement il avoit occasion de se contenter, veu qu'il ne pouvoit faire davantage, luy remettant devant les yeux qu'il avoit recognu en six sepmaines plus que les Espagnols n'avoient fait en deux ans, és conquestes de leur Nouvelle-Espagne, et que ce seroit un grandissime service qu'il feroit au Roy, s'il luy portoit nouvelles en si peu de temps de son heureuse descouverte. Aucuns luy proposèrent la perte et degast de ses vivres, et d'autre part l'inconvénient qui pourroit advenir pour le peu d'eau qui se trouvoit de jour en jour le long de la coste : ce que bien et au long debattu, fut resolu quitter icelle, laissans lors le septentrion, pour nous arrouter à la part orientale, qui est le vray sentier et cours de nostre France, en laquelle heureusement nous arrivasmes le vingtiesme jour de juillet mil cinq cens soixante-deux.

Nos François, après nostre départ, ne se donnèrent aucun repos, ains jour et nuict se fortifièrent, esperans bien qu'après que leur fort seroit

achevé, ils commenceroient à descouvrir plus au dedans de la rivière. Il advint un jour ainsi qu'aucuns d'entr'eux couppoient des racines par les taillis, ils apperceurent à l'improviste un Indien, lequel chassoit aux bestes fauves, et lequel se voyant si près d'eux se trouva fort estonné. Mais les François commencèrent à l'approcher et le caresser si humainement, qu'il s'asseura et les suivit à Charlesfort, où chacun s'efforça de le gratifier. Le capitaine Albert fut fort joyeux de sa venuë, lequel après luy avoir donné une chemise et autres petits joyaux, il l'interrogea de sa demeure. L'Indien luy respondit qu'elle estoit plus dedans la rivière, et qu'il estoit vassal du roy Audusta : mesme il luy monstra avec sa main les limites de son habitation. Après plusieurs autres propos, l'Indien supplia son congé, pour autant que la nuict estoit prochaine, ce que le capitaine Albert lui accorda très volontiers.

Quelques jours après, le capitaine resolut naviger vers Audusta, là où estant arrivé, à raison de l'honneste traictement qu'il avoit fait à l'Indien, il fut si humainement receu, que le Roy ne luy tint autre propos que de l'envie qu'il avoit de luy estre amy pour l'advenir, luy faisant au reste entendre que luy estant allié il auroit quatre autres roys à son amitié, lesquels en puissance et authorité pouvoient beaucoup en son endroit :

outre tout cela, à sa nécessité avoient moyen de les secourir de vivres; l'un de ces roys se nommoit Mayon, l'autre Hoya, l'autre Touppa, et l'autre Stalame. Il luy dit davantage qu'ils seroient fort joyeux lorsqu'ils entendroient parler de sa venuë, que pour ceste cause il le supplioit de les aller veoir. Le capitaine volontairement s'y accorda, pour le desir qu'il avoit d'acquerir amys en ce lieu. Parquoy ils partirent le lendemain de grand matin, et arrivèrent premièrement en la maison du roy Touppa, poursuyvant en après vers la maison des autres roys, excepté celle du roy Stalame. Il receut d'un chacun d'eux toutes les amiables caresses du monde, se monstrèrent ses amys affectionnez tant que rien plus, et luy feirent mil petits présens. Après qu'il eut par l'espace de quelques jours demeuré avec ces roys estrangers, il delibera prendre congé, puis estant arrivé en la maison d'Audusta, il commanda à un chacun de se rembarquer; car il avoit resolu de tirer vers les terres de Stalame, lequel fait son habitation vers la partie septentrionale, à la distance de Charlesfort de quinze grandes lieues. Navigeans donc par la rivière, ils entrèrent dedans un grand courant d'eau, lequel ils suivirent tant qu'ils arrivèrent en la demeure de Stalame, lequel les mena en sa maison, là où il s'efforça de leur faire la meilleure chère dont il se peut ad-

viser. Il présenta à l'instant au capitaine Albert son arc et ses flesches, qui est un signal et confirmation d'alliance qu'ils ont entr'eux : il luy présenta aussi des peaux de chamois. Le capitaine voyant que desja la pluspart du jour estoit passée, print congé du roy Stalame pour retourner vers Charlesfort, où il arriva le lendemain. L'amitié estoit ja si grande entre nos François et le roy Audusta, que presque entre luy et eux estoient les biens communs : de sorte que ce bon roy indien ne faisoit rien de singulier, qu'il n'y appelast les nostres. Car sur ce que le temps estoit proche de celebrer leurs festes de Toya, ceremonies estranges à reciter, il envoya des embassadeurs vers les François pour les supplier de sa part d'y assister, ce qu'ils accordèrent très volontiers, par l'envie qu'ils avoient de sçavoir que c'estoit. Ils s'embarquèrent donc et navigèrent vers la demeure du roy, lequel s'estoit desja acheminé au devant d'eux pour les recevoir humainement, les caresser et conduire en sa maison, où il s'efforça de les traicter le mieux qu'il peut.

Cependant les Indiens se préparoient pour célébrer la feste le lendemain, où le roy les mena pour veoir la place, en laquelle la feste se devoit faire, là où ils virent plusieurs femmes à l'environ, lesquels s'efforçoient par tous moyens rendre le lieu pur et net. Ce lieu estoit un grand circuit

de terre bien explané en ronde figure. Le lendemain doncques du grand matin, tous ceux qui estoient déléguez pour célébrer la feste, estans peints et emplumez de plusieurs et diverses couleurs, s'acheminèrent, au partir de la maison du roy, vers le lieu du Toya. Là où estans arrivez, ils se rangèrent en ordonnance, et suivirent trois Indiens, lesquels en peintures et façon de faire estoient différens aux autres. Chacun d'eux portoit un tabourasse en son poing, lorsqu'ils commencèrent à entrer au meilleu du rond, dançans et chantans lamentablement, estans suyvis des autres qui leur respondoient. Après qu'ils eurent chanté, dancé et tournoyé par trois fois, ils se prindrent à courir, comme chevaux débridez, par le meilleu des plus espesses forests. Et les femmes indiennes continuèrent tout le reste du jour en pleurs si tristes et lamentables que rien plus, et en telle furie elles empoignèrent les bras des jeunes filles, lesquelles elles incisèrent cruellement, avec des escailles de moulles bien aiguës, si bien que le sang en découloit, lequel elles espargeoient en l'air, s'escriant : he Toya, par trois fois. Le roy Audusta avoit retiré tous nos François en sa maison, durant qu'on faisoit la feste, et estoit marry au possible quand il les voyoit rire. Il avoit fait cela pour autant que les Indiens se courroucent fort lorsque l'on les aperçoit en leurs cérémo-

nies. Toutefois l'un de nos François feit tant, que par subtils moyens il sortist hors la maison d'Audusta, et secrettement s'alla cacher derrière un fort buisson, là où à son plaisir il peut aisément recognoistre les cérémonies de la feste. Les trois qui commencèrent la feste sont nommez joanas, et sont comme les prestres ou sacrificateurs de la loy indienne, ausquels ils adjoustent foy et créance en partie, pourautant que de race ils sont ordonnez aux sacrifices, et en partie aussi pourautant qu'ils sont si subtils magiciens, que toute chose esgarée est incontinent recouverte par leur moyen. Or, sont-ils seulement révérez pour ces choses, mais aussi si pourautant que, par je ne sçay quelle science et cognoissance qu'ils ont des herbes, ils guarissent les maladies. Ceux qui s'en estoient ainsi fuis parmy les bois retournèrent deux jours après, puis estans arrivez, ils commencèrent à dancer d'une gayeté de courage tout au beau meilleu de la place, et à resjouyr leurs bons pères indiens; lesquels pour l'antiquité trop grande, ou bien pour leur naturelle indisposition, ne sont appellez à la feste. Toutes ces dances mises à fin, ils se mirent à manger d'une avidité si grande, qu'ils sembloient dévorer plustost la viande que la manger. Car le jour de la feste ny les deux jours ensuyvans, ils n'avoient beu ny mangé. Nos François ne furent oubliez à ces bonnes chères;

car les Indiens les furent tous querir, se monstrans grandement heureux de leurs presences. Ayans demeuré quelque espace de temps avec les Indiens, un François gaigna par presens un jeune garçon, et s'enquist de luy de ce que les Indiens avoient fait dedans le bois pendant leur absence, lequel luy donna à entendre par signes que les joanas avoient fait des invocations à Toya, et qu'ils l'avoient par charactères magiques fait venir pour parler à luy et luy demander plusieurs choses estranges, que pour la crainte des joanas il n'osoit déclarer. Ils ont encore plusieurs autres cérémonies que je ne veux icy racompter, crainte d'ennuyer les lecteurs en chose de si petite conséquence.

Quand doncques la feste fut achevée, nos François retournerent à Charlesfort, là où après avoir demouré quelque temps, leurs vivres commencèrent à diminuer, ce qui les contraignit avoir recours à leurs voisins, et les supplier de les secourir en tel besoin et nécessité, lesquels leur feirent part de tous les vivres qu'ils avoient, et n'en reteindrent sinon autant qu'ils en avoient affaire pour ensemencer les terres. Ils les advertirent que pour ceste cause il leur conviendroit se retirer par les bois, pour vivre de gland et racines, jusques au temps de la moisson, marris au possible de ce qu'ils ne les pouvoient ayder davan-

tage. Ils les conseillerent d'aller vers les terres du roy Covecxis, puissant et redouté en ceste province, lequel fait son habitation vers la part méridionale, abondante en toutes saisons, et pleine de telle quantité de mil, farines et febves, que par son seul secours ils pourroient avoir des vivres pour un fort long temps. Mais auparavant qu'arriver en ces terres, il falloit qu'ils s'adressassent à un roy nommé Ouadé, frère de Covecxis, lequel en mil, febves et farines n'est moins guères opulent, et est fort libéral au reste, et lequel sera grandement joyeux s'il les peut une fois veoir. Nos François voyans le bon récit que les Indiens leur faisoient de ces deux roys, se resolurent d'y aller; car ils sentoient desja la nécessité qui les pressoit. Ils supplièrent doncques au roy Maccou qu'il lui plust leur donner quelqu'un de ses subjects pour les guider le droit chemin, ce qu'il leur accorda très volontiers, cognoissant que sans sa faveur à peine pourroient-ils parvenir à l'effet de leur entreprise.

Après doncques avoir donné ordre à toutes choses nécessaires pour le voyage, ils se mirent en mer et navigèrent tant, qu'en fin ils parvinrent en la terre d'Ouadé, lequel ils trouvèrent en la rivière Belle. Là estans arrivez, ils apperceurent une troupe d'Indiens, lesquels aussi tost qu'ils eurent cognoissance d'eux, vindrent au-devant.

Ainsi qu'ils approchoient, leurs guides leur firent signe qu'Ouadé estoit en ceste troupe, parquoy nos François s'advancèrent pour le saluer. Et lors deux de ses enfans qui l'accompagnoient, hommes beaux et puissans, leur sceurent bien rendre leur salut, et usèrent en leur endroit de fort amiables caresses. Le roy à l'instant va discourir en son langage indien le grand plaisir et contentement qu'il avoit de les voir en ce lieu, protestant de leur estre si loyal amy à l'advenir, que contre tous ceux qui leur voudroient estre ennemis il leur seroit fidèle defenseur. Pendant ces propos il les conduisit vers sa maison, où il s'essaya de les traitter humainement. Sa maison estoit tapissée de plumasserie de diverses couleurs, de la hauteur d'une pique : au surplus le lieu où le roy prenoit son repos estoit couvert de blanches couvertures tissues en compartimens d'ingénieux artifice, et frangez tout à l'entour d'une frange teinte en couleur d'escarlatte. Là ils feirent entendre au roy par l'un des guides qu'ils avoient mené, comme ils s'estoient mis en mer pour le venir supplier (ayans ouy parler de sa grande liberalité) de les secourir en vivres à leur très grand besoin et necessité, et que ce faisant il les obligeroit à l'advenir de luy demeurer tous fidèles amys et loyaux défenseurs contre tous ses ennemis. Ce bon Indien prest aussitost à leur faire plaisir, comme ils l'a-

voient requis, commanda à ses subjects qu'ils eussent à charger la barque de mil et de febves. Puis il fit apporter six pièces de ses tapisseries faictes comme petites couvertures, et les presenta aux François de si libérale volonté, qu'aisement il leur donnoit à cognoistre l'envie qu'il avoit de leur demeurer amy. En recompence de tous ces dons, les François lui presentèrent deux serpes et quelques autres marchandises, dont il se tint pour grandement satisfait. Ce fait, nos François prindrent congé du roy, lequel pour adieu ne leur parloit sinon de retourner, si les vivres leur manquoient, et qu'ils s'asseurassent tant de luy, que jamais ils n'auroient faute de ce qui seroit en sa puissance. Ils s'embarquèrent doncques et navigèrent vers Charlesfort, qui peut-estre estoit distant de ce lieu vingt-cinq lieuës.

Mais ainsi que nos François pensoient estre à leur aise, et eschappez des dangers ausquels ils s'estoient exposez jour et nuict pour amasser vivres cà et là, voicy, comme ils dormoient, le feu se prit en leurs maisons d'une telle aspreté, estant augmenté par le vent qu'il faisoit, que la grande maison, laquelle avant partir leur avoit esté bastie, fut à l'instant toute consommée, sans pouvoir avoir moyen de sauver que bien peu de leurs munitions. Pour ceste cause, nos François, esloignez de tout secours, se trouvèrent en telle

extrémité, que sans l'aide du grand Dieu, seul scrutateur des cœurs et des pensées humaines, qui jamais ne s'esloigne des affligez qui le requièrent, ils estoient au bout de tout espoir. Car le lendemain au plus matin le roy Audusta et le roy Maccou arrivèrent, accompagnez de fort bon nombre d'Indiens, lesquels cognoissans l'infortune, furent grandement marris, et proposèrent lors à tous leurs subjets la briefve diligence dont il convenoit user à bastir une autre maison, leur monstrant que les François leur estoient affectionnez amys, et qu'ils leur avoient fait paroistre par les dons et présens qu'ils en avoient receuz, protestant que celuy qui de tout son pouvoir n'y tiendroit la main, seroit tenu comme inutile et comme n'ayant rien de bon en luy (ce que ces Barbares craignent entre toutes autres choses). Cela fut cause qu'un chacun commença à s'esvertuer, de telle sorte qu'en moins de douze heures ils eurent rendu une maison faite et parfaite, laquelle n'estoit guères moins grande que la première. Ce que ayant esté exécuté, ils s'en retournèrent chez eux, satisfaits au possible de quelques serpes et haches qu'ils receurent de nos hommes.

Quelque temps après ceste infortune, les vivres commencèrent à diminuer, et après que nos François eurent assez délibéré, pensé et repensé, ils trouvèrent qu'il n'y avoit point meilleur expé-

dient que de retourner vers le roy Ouadé et Covecxis son frère; parquoy ils résolurent d'y envoyer le lendemain quelques uns d'entr'eux, lesquels avec l'almadie indienne navigèrent par dedans les terres environ dix lieuës; puis ils trouvèrent une fort belle et grande rivière d'eau douce, laquelle ils ne voulurent faillir de recognoistre : ils y descouvrirent un grand nombre de crocodils, lesquels surpassoient en grandeur ceux du fleuve du Nil; elle est au reste environnée le long des rivages de hauts ciprez. Après qu'ils eurent quelque peu demeurez en ce lieu, ils délibérèrent poursuivir leur dessein, s'aidans des marées si bien à propos, que sans s'estre hazardez aux continuels périls de la mer, ils arrivèrent aux terres d'Ouadé, duquel ils furent très amiablement receuz. Ils luy feirent entendre l'occasion pour laquelle ils le retournoient veoir, et luy déclarèrent l'infortune qui leur estoit advenue depuis leur dernier voyage : comment ils avoient perdu non seulement leurs meubles domestiques par la fortune du feu, mais aussi les vivres, lesquels il leur avoit si libéralement donnez, que pour ceste cause ils avoient pris la hardiesse de revenir vers luy de rechef, pour le supplier qu'il lui plust les secourir en tel besoin et necessité. Après que le roy les eut entenduz, il despecha des embassades vers son frère Covecxis, pour de sa part le prier luy envoyer du mil et des

febves, ce qu'il fit, et dès le lendemain de grand matin ils furent de retour, avec les vivres que le roy fit porter dedans l'almadie. Nos François se sentans plus que satisfaits de ceste libéralité, voulurent prendre congé de luy. Mais pour ce jour il ne le voulut permettre, ains les retint et s'essaya de leur faire la meilleure chère dont il se peut adviser. Le lendemain du grand matin, il les mena veoir le lieu, et leur dit qu'ils n'endurassent nécessité, pendant que tout ce mil leur dureroit, puis leur présenta quelque nombre de perles belles au possible, mesme deux pierres de fin christal et de la mine d'argent. En récompense de ces dons, nos François ne s'oublièrent de luy donner quelques joyaux, et l'interrogèrent du lieu d'où venoit la mine et le christal : il leur fit réponce qu'il venoit de dedans les terres à dix grandes journées de sa demeure, et que les habitans du lieu le fouissoient au pied des hautes montaignes, là où ils en trouvoient en assez bonne quantité. Joyeux d'entendre si bonnes nouvelles, mesme d'avoir recognu ce que plus ils desiroient, ils prindrent congé du roy, et retournèrent par la mesme route par laquelle ils estoient venus.

Voilà donc comment nos François se comportèrent assez bien jusques à ceste heure, encores qu'ils eussent eu assez d'infortunes. Mais le malheur voulut, ou plustost le juste jugement de Dieu, que

ceux, lesquels n'avoient peu estre domptez par les eaux et par le feu, le fussent par eux mesmes. C'est l'ordinaire des hommes, lesquels ne peuvent demeurer en un estat, et ayment mieux se ruiner que n'attenter tousjours quelque chose de nouveau. Nous en avons une infinité d'exemples ès histoires anciennes, principalement ès romaines, au nombre desquelles ceste petite poignée d'hommes esloignez de leurs païs, et abandonnez de leurs citoyens, ont encore adjousté ceste cy.

Ils entrèrent doncques en partialitez et dissentions, qui prindrent leur origine d'un soldat nommé Guernache, qui a esté connu tabourin aux compaignies françoises, lequel, à ce qui m'a esté récité, fut assez cruellement pendu par son propre capitaine et pour assez maigre occasion, lequel capitaine usant encore de menaces envers les soldats françois qui estoient demourez pour luy obéyr, et qui paravanture, comme il est à présumer, ne luy obeissoient, fut cause qu'ils se mutinèrent, d'autant que le plus souvent il mettoit ses menaces à exécution, dont ils le pourchassèrent tellement, qu'enfin ils le firent mourir. Et qui leur en donna la principale occasion fut le dégradement d'armes qu'il fit à un autre soldat, nommé Lachère, qu'il avoit envoyé en exil, et pour luy avoir failly de promesses, car il luy devoit envoyer des vivres de huict jours en huict jours, ce qu'il ne faisoit,

mais au contraire il disoit qu'il seroit joyeux d'entendre sa mort. Il disoit davantage qu'il en vouloit chastier encor d'autres, et usoit de langage si mal sonnant, que l'honnesteté me deffend le reciter. Les soldats qui voyoient ces furies s'augmenter de jour en jour, et craignans de tomber aux dangers des premiers, résolurent de le faire mourir. Leur dessein exécuté, ils retournèrent quérir le soldat exilé, qui estoit en une petite isle distante de Charlesfort de trois lieues, là où ils le trouvèrent à demy mort de faim. Or estans de retour ils s'assemblèrent tous, pour eslire un chef sur eux, qui se nommoit le capitaine Nicollas Barré, homme digne de commandement; et lequel se sceut si bien acquiter de sa charge, que toute rancune et dissention cessa entr'eux, et vesquirent paisibles les uns avec les autres.

Cependant, ils commencèrent à bastir un petit bergantin, en espérance de repasser en France s'il ne leur venoit secours, comme ils attendoient de jour en jour. Et encores qu'il n'y eust homme entre eux qui encores entendist l'art, toutesfois la necessité qui apprend toutes choses leur en monstra les moyens. Après qu'il fut achevé ils ne pensèrent plus sinon à l'équiper de tout ce qui estoit nécessaire pour entreprendre leur navigation. Toutesfois les choses les plus principales leur dé-

failloient, comme les cordages, les voiles, sans lesquels l'entreprise ne pouvoit sortir effect. N'ayant aucuns moyens d'en recouvrer, ils furent plus faschez qu'auparavant, et quasi prests de tomber en un malheureux désespoir. Toutesfois ce bon Dieu qui jamais ne laisse les affligez, les secourut en ce besoin. Comme ils estoient en telles perplexitez, le roi Audusta et Maccou arrivèrent, accompagnez de deux cents Indiens au devant desquels nos François s'acheminèrent, et feirent entendre au roy la nécessité qu'ils avoient de cordages, lesquels leur promirent de retourner dans deux jours et en apporter en si bonne quantité, que le nombre suffiroit pour armer le bergantin. Contens de si bonnes nouvelles et promesses, ils leur donnèrent quelques serpes et chemises. Après qu'ils furent partis, nos François cherchèrent tous les moyens de trouver de la résine par les bois, là où ils incisoient les pins de tous costés, desquels ils en tirèrent assez raisonnablement pour brayer le vaisseau. Ils feirent amas aussi d'une espèce de mousse, laquelle croist aux arbres de ce païs, afin de s'en servir pour le calage ou calfeutrage. Il ne restoit plus que les voilles, lesquelles ils feirent de leurs propres chemises, et des draps des licts. Quelques jours après, les roys indiens retournèrent à Charlesfort avec si bon nombre de cordage qu'il s'en trouva suffisamment pour funer le petit navire.

Nos François, joyeux au possible, usèrent de largesse envers eux, et leur mirent à l'abandon tout ce qui leur restoit de marchandises, les rendans par cela si heureusement satisfaits, qu'avec tous les contentemens du monde, ainsi ils se séparèrent d'avec eux. Ils continuèrent doncques à parfaire le bergantin et usèrent de si briefve diligence que peu de temps après ils le rendirent prest de toutes choses. Pendant le vent survint si à propos, qu'il sembloit qu'il les invitast de se mettre en mer, ce qu'ils ne différèrent, après avoir donné ordre à toutes leurs entreprises. Mais auparavant que partir, ils embarquèrent l'artillerie, la forge, et les autres munitions de guerre, que le capitaine Ribaut leur avoit laissées, conséquemment, le plus qu'ils peurent recouvrer de mil. Mais enyvrez de la trop excessive joye qu'ils avoient de retourner en France, ou bien privez de toute providence et considération, sans avoir esgard aux vents inconstans, et à un moment muable, ils se mirent en mer, et avec si maigres victuailles, que la fin de leur dessein se trouva malheureuse et désespérée. Après doncques qu'ils eurent navigué le tiers de leur chemin, ils furent surpris de calmes si ennuyeux qu'en trois sepmaines ils ne s'advancèrent pas de vingt-cinq lieues. Pendant ce temps, les vivres se diminuèrent, et vindrent à telle petitesse, qu'ils furent contraints ne manger que chacun doue

grains de mil par jour, qui sont peut estre en valeur douze poix. Encores tel heur ne leur dura que bien peu, car tout à coup les vivres défaillirent, et n'eurent pour plus asseuré recours que les souliers et les colets qu'ils mangèrent. Quant au boire, les uns usoient de l'eau de la mer, les autres de leur propre urine, et demourèrent en telle désespérée nécessité l'espace d'un fort long temps, durant lequel une partie mourut de faim. Outre l'extrême famine qui de si près les accompagnoit, ils tomboient à chaque minute d'heure hors l'esperance de jamais revoir la France; pour autant qu'ils étoient contrains jetter continuellement l'eau qui de toutes parts entroit en leur vaisseau. Et tomboient tousjours de pis en pis, car après qu'ils eurent dévoré leurs souliers et colets il vint à surgir un vent si impétueux et contraire à leur route, qu'en moins de rien les vagues remplirent leur vaisseau à demy d'eau, et le brisèrent à l'un des costez. Désespérez plus que jamais de pouvoir sortir de si extreme péril, ils ne feirent aucun compte de jeter l'eau qui jà les submergeoit. Et comme résolus de mourir, chacun se laissoit tomber en arrière, et s'abandonnèrent du tout à la volonté des vagues. Quant l'un d'entr'eux eust un peu repris ses esprits leur mit en avant le peu de chemin qu'il leur restoit, les asseurant qu'avant trois jours (si le vent continuoit) ils verroient terre.

Ce personnage les encouragea tellement, qu'après avoir jetté l'eau du bergantin, ils demeurèrent trois jours sans manger ne boire, reservé de la mer. Le temps de sa promesse estant expiré, ils devindrent plus faschez qu'auparavant, ne voyans aucune terre. Parquoy en ce dernier desespoir quelques uns d'entr'eux proposèrent qu'il estoit plus expédient qu'un seul mourut que tant de gens périssent; ils arrestèrent doncques que l'un mourroit pour substanter les autres. Ce qui fut executé en la personne de Lachère, duquel nous avons parlé cy-devant, la chair duquel fut partie également à ses compagnons, chose si pitoyable à réciter, que ma plume mesme difère de l'escrire. Après si long temps et ennuyeux travaux, le bon Dieu usant de son accoustumée faveur, leur changea la tristesse en une joye, et leur fit paroistre la terre, dont ils furent si excessivement resjouys, et que le plaisir les fit demourer long temps comme gens incensez; dont ils laissèrent le bergantin errer çà et là sans tenir sentier ne route. Mais une petite roberge anglesque aborda le vaisseau, en laquelle il y avoit un François, lequel avoit esté au voyage précédent en la Nouvelle France, et lequel aisément les recognut, et parla à eux, puis leur fit donner à manger et boire. Incontinent ils reprindrent leurs naturels esprits, et luy discoururent au long toute leur navigation. Les Anglois

consultèrent long temps de ce qu'ils devoient faire, et en la fin ils resolurent de mettre les plus debiles en terre, et mener le reste devers la royne d'Angleterre, qui lors estoit sur le propos d'envoyer en la Nouvelle France.

Voilà en bref ce qui advint à ceux que le capitaine Jean Ribaut avoit laissez en la Nouvelle France. Maintenant je poursuyvray mon propos. A nostre arrivée à Diepe, qui fut le vingtiesme juillet mil cinq cens soixante deux, nous trouvasmes les guerres civilles, lesquelles furent cause en partie que les François ne furent secouruz, ainsi que le capitaine Jean Ribaut leur avoit promis : dont s'en est ensuivy que le capitaine Albert a esté tué par ses gens, et le païs abandonné, ainsi que par cy devant nous avons assez discouru, et que l'on pourra entendre plus amplement par ceux qui y ont esté présens.

FIN DU PREMIER VOYAGE.



LE SECOND VOYAGE

DES FRANÇOIS EN LA FLORIDE

Fait par le capitaine Laudonnière l'an 1564.

Depuis la paix faicte en France, l'admiral de Chastillon remonstra au Roy comme l'on n'avoit nouvelle aucune des gens que le capitaine Jean Ribaut avoit laissez en la Floride, et que ce seroit grand dommage de les laisser perdre. A cause dequoy le Roy luy accorda de faire équipper trois vaisseaux; l'un de six-vingts tonneaux, l'autre de cent, et le troisiesme de soixante, pour les aller chercher et secourir. Ledit admiral doncques bien informé du fidèle service que j'ay faict tant à Sa Majesté qu'à ses predecesseurs Roys de France, fit entendre au Roy le moyen que j'avois de luy faire service en ce voyage, qui fut cause qu'il m'establit chef de ces trois vaisseaux, et me commanda partir en diligence, pour exécuter son

commandement; à quoy ne voulant contrevenir, ains me sentant heureux d'estre esleu entre une infinité d'autres, lesquels à mon jugement se fussent assez bien acquittez de ceste charge, je m'embarquay au Havre de Grace le vingt-deuxiesme d'avril mil cinq cent soixante-quatre, et feis arrouter mes vaisseaux, dont nous approchasmes d'Angleterre. Et lors je feis tourner vers le su, ou auster, pour de droit cours naviguer aux isles Fortunées, dictes maintenant Canaries, l'une desquelles, appellée l'isle Sauvage (pour ce à mon jugement qu'elle est du tout inhabitée) fut la première passée de nos vaisseaux. Poursuivans donc plus outre, nous terrismes le lendemain à la Teneriffé, autrement dit le Pic, à cause qu'environ le mitan d'icelle, il y a une montaigne excessivement haute, presque pareille à celle d'Ætna, laquelle va droit comme un pic, et au haut de laquelle on ne peut aller, sinon depuis la my may jusques à la my aoust, à cause de la trop véhémente froidure qui y est tout le reste de l'an : chose grandement esmerveillable, attendu qu'elle n'est distante de l'équateur que de vingt-sept degrez et demy. Nous l'aperceusmes toute couverte de neige, encores qu'il fust desja le cinquiesme may. Les Indiens poursuivis autrefois en ceste isle par les Espagnols s'estoient retirez en ceste montaigne, là où une espace de temps ils les avoient

combatus, et n'auroient voulu se ranger à leur obeissance, tant ils estoient indignez d'avoir perdu leur isle, ne par force ne par allèchement amiable : car ceux qui estoient allez de la part des Espagnols, y estoient demeurez, sans qu'un seul en revint apporter des nouvelles. Enfin, toutesfois les Indiens ne pouvans vivre en ce lieu, selon leur naturel, ou n'ayant la commodité des choses nécessaires à la vie, y estoient tous morts.

M'estant refraichy de quelques eaues douces fort bonnes et excellentes, qui saillent d'un rocher au pied de ceste montagne, je feis continuer la route de l'occident, en laquelle les vents me favorisèrent si bien, que quinze jours après nos navires sains et sauves arrivèrent aux Antilles, et ayans terry à la Martinique, l'une des premières d'icelles, le lendemain nous arrivasmes à la Dominique, distante douze lieuës de la précédente. La Dominique est une des plus belles de l'occident, fort montagneuse et d'assez bonne odeur, de laquelle voulans, comme en passant, recognoistre les singularitez, et desirans nous refreschir d'eaux douces, je feis poser l'ancre environ le meilleu de la coste d'icelle. Incontinent que l'ancre fut posée, deux Indiens du lieu navigèrent vers nous dedans deux almadies garnies d'un fruict de grande excellence, lequel ils nomment ananas. Ainsi qu'ils

approchoient de nostre barque, il y en eut un d'eux, lequel n'estant du tout asseuré, retourna en terre, et s'évada en la plus grande diligence qui lui fut possible; ce que nos gens aperceurent et entrèrent diligemment dedans l'autre almadie, où ils saisirent le pauvre Indien et me le présentèrent. Mais le pauvre homme devint si espouvanté de nous veoir, qu'il ne sçavoit quels gestes tenir, pource (ainsi que par après j'ay peu entendre) qu'il craignoit estre tombé en la main des Espagnols, desquels autrefois il avoit esté pris, et lesquels, comme il montra, luy avoient coupé les génitoires. Enfin ce pauvre Indien s'asseura et nous discourut de plusieurs choses, dont nous recevions un maigre plaisir, parce que nous n'entendions que par signe ce qu'il pouvoit concevoir. Or, desiroit-il fort que je luy donnasse congé, et me promettoit qu'il me feroit mil présens : ce que je luy accordé, pourveu qu'il eust patience jusques au lendemain, que je voulus mettre pied à terre, là où je le licentié, après luy avoir donné une chemise et quelques petits joyaux, qui le firent partir fort content de nous. Nostre descente en terre fut joignant un fort haut rocher, duquel procedoit une petite rivière d'eau douce et bonne au possible, le long de laquelle nous demeurasmes quelques jours, pour recognoistre les choses dignes d'estre veuës, en trafiquant tousjours avec les In-

diens, lesquels surtout nous supplièrent qu'aucun de nous n'approchast de leurs demeures, ny de leurs jardinages, autrement que nous leur donnerions occasion de grande jalousie : et qu'au reste nous n'aurions faute de leurs ananas, dont nous faisoient offre assez libérale, prenans en recompence quelques marchandises de petit prix. Ce néantmoins, il advint un jour que quelques-uns des miens, cupides de veoir quelque chose nouvelle en ces païs estranges, s'acheminèrent par les travers des bois; et suivans tousjours le bord de la petite riviere, ils apperceurent deux serpens grands outre mesure, lesquels passoient coste à coste par le travers : mes soldats se meirent au-devant, pensans les empescher d'entrer au bois : mais les serpens nullement estonnez de ces gestes, se lancèrent dedans les buissons avec sifflemens espouvantables, qui toutesfois n'empeschèrent mes hommes de mettre l'espée au poing, dont les occiserent, et les trouvèrent puis après longs de neuf grands pieds, et gros comme la jambe. Pendant ce combat, quelques autres plus indiscrets s'estoient amusez à cueillir des ananas, par les jardinages des Indiens, brochans au meilleu d'iceux sans aucune discrétion. Dequoy ne se contentans encore, s'acheminèrent vers leurs demeures : dont les Indiens furent si fort irritez, que sans respecter chose aucune ils se ruèrent dessus, et descochè-

rent furieusement leurs arcs, jusques à attaindre un de mes hommes, nommé Martin Chauveau, lequel demoura en la place. On ne sçait s'il fut tué sur le champ ou s'il fut arresté prisonnier, car ceux de sa compagnie eurent assez d'affaire à se sauver sans s'amuser à leur compagnon. Dont Monsieur d'Ottigni, mon lieutenant, estant adverty, envoya pardevers moy, pour sçavoir si je trouverois bon qu'il dressast quelque embuscade aux Indiens qui détenoient ou bien avoient tué nostre homme, ou qu'il donnast droit à leur demeure, pour en sçavoir la verité. Je luy mandé, après avoir meurement délibéré sur ce, qu'il n'atentast aucune chose, et pour plusieurs occasions, mais au contraire qu'en toute diligence il s'embarquast, et conséquemment tous ceux qui restoient en terre : ce qu'il feit aussitost. Mais comme il navigeoit vers les vaisseaux, il apperceut le long du rivage un grand nombre d'Indiens, qui se mirent à les charger à coups de flesches, luy de sa part les escarmoucha d'harquebousades, sans toutesfois les offencer ou les pouvoir surprendre en aucune sorte : qui fut cause qu'il les quitta du tout, et se vint rendre à nostre vaisseau, où ayans demouré jusques au lendemain matin, nous appareillasmes, poursuivans la route accoustumée, et navigeans en icelle, nous recognusmes plusieurs isles conquestées par les Espagnols : comme celles de Saint-

Christophle, des Saincts, de Monserrad et la Rotonde, puis nous déboucasmes entre Languille et la Negade, singlans vers la Nouvelle France, à laquelle nous arrivasmes quinze jours après, assavoir le jeudi vingt-deuxiesme de juin, environ les trois ou quatre heures du matin, terrissans près une petite riviere, laquelle est distante de trente degrez loin de l'æquateur, et dix lieues au dessus du cap François, tirant à la part meridionale, et environ trente lieues au dessus de la riviere de May.

La voile abaissée et l'ancre posé au travers de la rivière, je délibéré mettre pied à terre, à fin de la recognoistre. Parquoy sur les trois ou quatre heures de relevée, estant accompagné du sieur d'Ottigny, du sieur d'Arlac, mon enseigne, et de quelque nombre de gentils-hommes et soldats, je m'embarquay. Et estant arrivé à l'ouvert d'icelle, je fis sonder le canal, qui fut trouvé de petite profondeur, encores que plus au dedans de la rivière l'eau y fust raisonnablement haute, et qu'elle se séparast en deux grands bras, l'un desquels fait son cours au midy, et l'autre vers le north. La rivière estant ainsi recognuë, je mis pied à terre pour parler aux Indiens, qui nous attendoient joignant le rivage, et qui à nostre descente vindrent au devant de nous, s'escrians à haute voix en leur vulgaire indien : *Antipola Bonnasson!* qui

vaut autant à dire comme frère, amy, ou chose semblable. Nous ayant amiablement caressez, ils nous monstrèrent leur Paraousti, c'est-à-dire leur roy et supérieur, auquel je feis présent de quelques joyaux qui grandement le contentèrent. Et de ma part je louay Dieu incessamment, pour la grande amitié que je trouvois en ces sauvages, lesquels ne se faschèrent d'autre chose sinon de la nuict qui approchoit, et qui nous sommoit la retraicte : car encore qu'ils se missent en tout devoir de nous faire demourer avec eux, et qu'ils monstrassent par signes l'envie qu'ils avoient de nous faire des presens exquis, si est ce que pour plusieurs occasions justes et raisonnables, je ne voulus oncques sejourner, ains m'excusant de toutes leurs offres présentées, je me rembarqué et tiré vers mes vaisseaux. Toutesfois avant que partir, je nommay ceste rivière la rivière des Dauphins, pour autant qu'à mon arrivée j'y avois veu une grande quantité de dauphins qui s'esgayoient en l'emboucheure.

Le lendemain vingt-troisiesme de ce mois, pour autant que vers le midy je n'avois trouvé lieu assez commode pour nous habiter et bastir un fort, je commandé que l'on levast les ancres et que l'on appareillast les voilles, pour naviguer vers la riviere de May, à laquelle nous arrivasmes deux jours après, et feis poser l'ancre; puis ayant

mis pied à terre avec quelque nombre de gentilshommes et soldats pour au certain recognoistre les singularitez de ce lieu, nous apperceusmes le Paraousti du païs, lequel venoit au devant de nous (c'estoit celuy mesme lequel nous avions veu au voyage du capitaine Jean Ribaut) lequel ayant apperceu, s'escria d'assez loin : *Antipola! Antipola!* et estant esmu de si grande joye que presque il perdoit toute contenance, il nous vint affronter, estant lors accompagné de deux de ses enfans, aussi beaux et puissants personnages qui se puissent trouver en toute la terre, lesquels ne tenoient autre propos que d'amy, amy, mesme recognoissans ceux du précédent voyage, ils s'adressoient principalement à eux pour leur user de ce langage. Il y avoit un grand nombre d'Indiens et d'Indiennes à leur suitte, lesquelles ne faisoient que nous caresser continuellement, et par signes évidents nous faisoient entendre quel contentement ils avoient de notre venue. Ce bon recueil passé, le Paraousti me supplia d'aller veoir la borne que nous avions posée au voyage de Jean Ribaut (comme nous avons dit cy devant), chose qu'ils ont en fort grande recommandation. Luy ayant accordé, et estant arrivé au lieu où elle est assise, nous la trouvasmes environnée de couronnes de laurier, et à ses pieds force de petits panniers de mil qu'ils appellent en leur vulgaire *Tapaga Ta-*

pola. Ils la baisèrent lors à leur arrivée avec grande révérence et nous supplièrent de faire le semblable : ce que nous ne leur voulusmes refuser, à celle fin de plus en plus les attirer à nostre amitié. Ce fait, le Paraousti me prit par la main, comme s'il eust eu desir me faire entendre quelque grand secret, et par signes me monstra fort bien dedans la rivière les limites de son obéissance, et me dit qu'il se nommoit Paracousi Satouriona, qui vaut autant que Roy Satouriona. Les enfans portent le mesme titre de Paraousti. L'aisné se nomme Atore, homme que j'ose dire parfaict en beauté, prudence et contenance honneste, monstrant par sa modeste gravité mériter le nom qu'il porte; au reste il est doux et traictable. Après avoir sejourné quelque espace avec eux, le Paraousti pria un de ses enfans de me presenter un lingot d'argent, ce qu'il feit et de bonne volonté. En récompense de quoy je luy donnay une serpe et quelque autre présent plus exquis, dont il sembla se contenter grandement. Puis nous prismes congé d'eux pour ce que la nuict approchoit, et retournasmes après coucher en nos vaisseaux.

Estant alléché de ce bon traitement, je ne failly le lendemain de m'embarquer de rechef avec mon lieutenant Ottigni et un nombre de soldats pour retourner vers le Paraousti de la rivière

de May, qui tout exprès nous attendoit au mesme lieu auquel le jour précédent nous avions parlementé et devisé avecques luy. Nous le trouvasmes à l'ombre d'une frescade, accompagné de bien quatre vingts Indiens, et paré pour lors à l'indienne, c'est à sçavoir d'une grande peau de cerf accoustrée en chamois, et peinte en compartimens d'estranges et diverses couleurs, mais d'un portrait si naïf et sentant son antiquité, avec toutes les reigles compassées au juste, qu'il n'y a si exquis peintre qui y sceust trouver à reprendre; tant est le naturel de ce peuple estranger parfait et bien conduit, que sans aide ny faveur aucune des arts, il peut, par le moyen de sa première mère, contenter l'œil des artisans, voire de ceux qui par leur industrie peuvent trouver à redire ès choses les plus parfaites. Je feis lors entendre au Paraousti Satouriona que mon affection estoit de descouvrir plus avant la rivière, mais que ce seroit en telle diligence que bien tost je serois de retour par devers luy; ce qu'il m'accorda, promettant m'attendre la part où il estoit. Et pour arrest de sa promesse, me fit présent de sa belle peau, laquelle je luy refusay, et luy promis de la recevoir à mon retour. De ma part je luy donnay quelques petits joyaux afin de l'entretenir en amitié.

Estant party de là, je n'eus pas navigé trois

lieues dedans la rivière, tousjours suivy des Indiens, qui me costoyoient le long de la rivière, crians tousjours : Amy! Amy! que je descouvry une montaigne de moyenne hauteur, le long de laquelle je mis pied à terre, joignant des labourages de mil, à un angle desquels il y avoit une maison bastie pour la demeure de ceux qui ont le mil en garde : car il y a tant de grosles en ceste terre, lesquels font continuellement la guerre au mil, que les Indiens sont contraints de le garder, autrement le plus souvent ils seroient frustrez de leur moisson. Je me reposay en ce lieu pour quelques heures, et feis commander au sieur d'Ottigny et à mon sergent d'entrer dedans le bois pour recognoistre la demeure des Indiens, là où après qu'ils eurent cheminé quelque espace de temps, ils arrivèrent en une junchée marescageuse, là où se trouvans recreuz du chemin, ils se mirent à l'ombrage d'un grand laurier pour un peu se rafraiscir et resoudre quelque point d'entreprise. Alors ils descouvrirent comme à l'improviste cinq Indiens demy cachez dedans les bois, lesquels ne se monstrent trop asseurez de nos François, jusques à ce qu'en termes indiens ils leurs eussent dit : *Antipola Bonnasson*, à celle fin qu'entendans ce langage, ils approchassent plus seurement, ce qu'ils feirent aussi tost. Mais pour autant qu'ils virent que les quatre derniers portoient

le derière de la peau dont le premier estoit revestu, nos François se doutèrent qu'il falloit que le premier fust quelque chose plus que les autres, joint qu'ils le nommoient Paraousti, Paraousti. Parquoy quelques uns de la compagnie luy allèrent au devant, et en le caressant luy monstrèrent le sieur d'Ottigni, leur lieutenant, auquel à la mode indienne ils avoient dressé une frescade de lauriers et palmiers, à celle fin que par tels signes les sauvages creussent les François avoir autrefois hanté de leurs semblables. Le Paraousti indien approcha du François, et luy commença une harangue assez longue, laquelle ne tendoit à autre but, sinon qu'il supplioit les François affectueusement d'aller veoir sa demeure et ses parens, ce qu'ils luy accordèrent. Et lors pour gage de meilleure amitié il donna au lieutenant Ottigni la peau mesme dont il estoit vestu, puis il le prist par la main, s'acheminant droit aux marescages, au travers desquels le Paraousti, le sieur Ottigni et quelques autres François furent portez sur les espaules des Indiens; et les autres, qui ne peurent passer à cause des fanges et des joncs, allèrent par le dedans des bois, et suivirent tousjours un estroit sentier qui les guidoit, jusques à ce qu'ils se fussent rendus à la demeure du Paraousti, de laquelle sortirent environ cinquante Indiens pour gaillardement recevoir les François et les

festoyer à leur mode, suyvant laquelle ils presentèrent d'intrade un grand vase de terre, fait d'assez estrange façon, plein d'une eaue de fontaine claire et fort excellente. Ce vase estoit porté par un Indien, et y en avoit un autre plus jeune, lequel portoit de ceste eau avec un autre petit vaisseau de bois et en présentoit à boire à un chacun, suivant en ce faisant un certain ordre et révérence qu'il portoit aux uns et aux autres, ausquels il présentoit à boire. La soif estant estanchée par ce moyen, et les François suffisamment refreschis, le Paraousti les mena au logis de son père, l'un des plus anciens personnages qui fust vivant en la terre. Les François respectans sa vieillesse, commencèrent à le gratifier par l'appellation de ce terme *amy, amy,* dont le vieillard se monstra fort joyeux. Puis l'interrogèrent sur le cours de son aage, à quoy il feit responce se monstrant estre la première source vivante, de laquelle il estoit sorty cinq générations, ainsi qu'il leur feit apparoir par un autre vieillard assis vis-à-vis de luy, lequel en vieillesse l'outrepassoit de beaucoup : aussi estoit-il son père, lequel ressembloit mieux à une carcasse d'os qu'à un homme vivant : car il avoit les nerfs, les veines, les artères, les os, et les autres parties, apparoissantes si clairement au dessus du cuir, qu'aisément on les eust nombrées et discernées les unes des autres. Aussi la vieillesse

y estoit si grande que le bonhomme avoit perdu la veuë, et ne pouvoit qu'à grandissime peine proférer un seul mot. Le sieur d'Ottigny ayant veu une chose si estrange, se retira vers le jeune vieillard, le priant de vouloir respondre à ce qu'il avoit demandé touchant son aage. Lors le vieillard appela une troupe d'Indiens; puis, frappant par deux fois sur la cuisse et mettant la main sur deux d'iceux, il luy feit entendre par signes que ces deux estoient ses enfans. Puis, frappant sur leurs cuisses, il luy en fit cognoistre d'autres moins vieux, issus des deux premiers, ce qu'il continua en la manière jusques à la cinquiesme génération. Or combien que ce vieillard eust son père encore plus ancien, et que tous deux portassent les cheveux longs et blancs au possible; si est-ce que l'on leur dit que selon leur port naturel ils paroissoient pouvoir vivre trente ou quarante ans, et si le moins vieil des deux n'avoit moins de deux cens cinquante ans. Apres qu'il eust mis fin à son propos, il commanda que l'on présentast aux François deux jeunes aigles qu'il faisoit nourrir pour son plaisir en sa maison; il leur feit aussi delivrer des petits panniers de palmites pleins de gardes rouges et bleuës : pour récompence desquelles gratuitez, il fut satisfait des joyaux à la françoise. Les deux vieillards feirent conduire nos François par le jeune Paraousti; ils me revindrent

trouver la part où je m'estois arresté, et me discoururent tout ce qu'ils en avoient veu, me supplians au reste de vouloir gratifier leur guide, qui si franchement et de bon cœur les avoit receuz en sa demeure, à quoy je ne voulus faillir aucunement.

Or avoy-je deliberé de recognoistre les singularitez de la montaigne. Parquoy m'acheminay droit au sommet d'icelle, où nous ne trouvasmes que des cèdres, des palmiers et des lauriers de si souveraine odeur que baulme ne sentiroit rien au pris. Les arbres estoient de toutes parts environnez de seps de vigne portans des grappes en telle quantité que le nombre suffiroit pour rendre le lieu habitable. Outre ceste fertilité de vignoble, on ne void que l'esquine entortillée à l'entour des arbrisseaux en grande quantité. Quant au plaisir du lieu, la mer s'y void tout à descouvert, et plus de six grandes lieues environ la rivière Belle, prairies toutes recoupées en isles et islettes, lesquelles s'entrelassent les unes aux autres ; brief le lieu est si plaisant que les melancholiques seroient contraints y changer leur naturel. Apres que j'eus séjourné là quelque temps, je feis rembarquer mes gens pour naviger vers l'ouvert de la rivière, où nous trouvasmes le Paraousti, lequel, suivant ceste sienne promesse, nous attendoit. Parquoy, afin de luy satisfaire, nous

prismes pied à terre, et luy fismes révérence telle que de sa part il nous la faisoit. Alors il me fit présent de la peau qu'il portoit, si richement peinte, et je le recompensé d'une pièce de nostre marchandise. Je ne voulus faillir lui demander d'où procédoit le lingot d'argent qu'il m'avoit auparavant donné ; à quoy il me feit assez soudaine responce, laquelle toutesfois je n'entendois, ce qu'il apperceut bien ; et lors il me monstra par signes évidens que le tout venoit de plus dedans la rivière, à quelques journées de ce lieu, et nous feit entendre que tout ce qu'ils en avoient ils le conquéroient à force d'armes des habitans de ce lieu, nommé par eux Thimogona, ses plus anciens et naturels ennemis, comme assez il monstroit. Dont m'estant apperceu comme il parloit d'affection, lorsqu'il prononçoit Thimogona, j'entens ce qu'il vouloit dire. Et pour me rendre plus affectionné je luy promis de l'accompagner de tout mon pouvoir, s'il les vouloit combattre ; chose qui le contenta tellement, que dès lors il se promit la victoire sur eux, et m'asseura que dedans une briefve espace il y feroit un voyage, feroit battre du mil en quantité, et commanderoit à ses gens d'accoustrer leurs arcs, et se fournir de flesches en si bon nombre que rien ne défaudroit pour combattre Thimogona. Il me supplia au reste très-affectueusement de ne luy faillir de promesse, et

que, ce faisant, il espéroit me faire recouvrir or et argent en si bonne quantité, que mes affaires succéderoient selon mon souhait et le sien.

Le tout ainsi resolu, je pris congé de luy pour retourner à mes vaisseaux, où après nous estre reposez toute la nuict suivante, nous haulsasmes le lendemain les voilles de grand matin, et navigeasmes vers la rivière de Seine, distante de celle de May environ quatre lieues, et là continuans nostre route vers le North, nous arrivasmes à l'embouchеure de Somme, qui n'est qu'à six lieues de la rivière de Seine, là où nous posasmes l'ancre, et mismes pied à terre pour recognoistre ce lieu, ainsi que nous avions fait les autres.

Là nous fusmes gracieusement et humainement receuz du Paraousti de la contrée, qui est un des plus hauts hommes et des mieux formez qui se puisse trouver. Sa femme estoit assise près de luy, laquelle outre l'indienne beauté dont elle était grandement enrichie, tenoit une si vertueuse contenance et gravité modeste, qu'il n'y eut celuy de nous qui ne la louast beaucoup. Elle avoit à sa suitte cinq de ses filles si bien formées et si bien aprises, que je me persuadé aisément que leur mère leur avoit servy de maistresse, et leur avoit enseigné la maniere de bien et estroictement garder l'honnesteté. Apres que le Paraousti nous eut receuz ainsi que j'ay dit, il commanda à sa femme

me presenter quelque nombre de petites boulettes d'argent : quant à luy, il me feit présent de son arc, et de ses flesches, comme il avoit fait au capitaine Jean Ribaut, à nostre premier voyage, qui est un signal de confédération et d'alliance perpétuelle avec ceux qu'ils honorent de tel présent. En discourant les uns avec les autres, nous entrasmes en propos de l'exercice des armes ; lors le Paraousti fit mettre une targe au but, et me pria que nous feissions espreuve de nos harquebuses et de leurs arcs, mais cet essay ne luy fut agréable. Car sitost qu'il cogneut nos harquebuses percer aisément ce que tous les efforts de ses arcs ne pouvoient endommager, sembla se contrister, resvant à par soy comme telle chose se pouvoit faire. Toutesfois voulant comme dissimuler par pensée ce que sa contenance ne pouvoit aucunement, il commença à changer de propos, et nous supplia de grande affection que voulussions demourer ceste nuict en sa demeure ou maison, disant plus grand heur ne luy pouvoir advenir que nostre longue demeure, laquelle il avoit envie de récompenser de mille présens.

Néantmoins nous ne luy peusmes accorder ce point, ains nous prismes congé de luy, pour retourner en nos vaisseaux, là où bientost après je feis assembler les nombres de ma compagnee avec les maistres et pilotes de mes navires, pour

délibérer ensemblement de la part que nous devions choisir pour planter nostre séjour. Premièrement je leurs feis entendre, comme chacun d'eux n'estoit ignorant, que la partie qui estoit vers le cap de la Floride estoit un païs tout noyé, et partant inutile à nostre habitation, chose qui ne rapporteroit profit aucun au Roy, ne contentement ou plaisir à nous, si d'avanture nous nous y voulions habituer. D'autre part si nous passions plus outre vers le Septentrion pour aller rechercher le Port Royal, la chose ne se trouveroit grandement commode ne convenable, au moins si nous voulions croire au récit de ceux qui grandement y avoient demouré, ores que le port fust l'un des plus beaux de toute l'Inde Occidentale, mais qu'en ce cas il n'estoit tant question de la beauté que des choses nécessaires à soustenir la vie, et que pour nos premieres années il nous estoit beaucoup plus nécessaire d'habiter ès lieux abondans en vivres, que non pas ès ports gaillards, beaux, profonds et plaisans à la veuë. A raison de ce, que j'estois d'advis, si de leur part ils le trouveroient bon, nous accommoder environ la rivière de May; joint qu'à nostre premier voyage nous l'avions trouvée seule entre toutes abonder en mil et en farines, outre l'or et l'argent qui s'y trouva, chose qui me faisoit espérer quelque heureuse descouverte pour l'advenir.

Après que j'eu proposé ces choses, chacun en dit son opinion : et tous enfin résolurent, nommément ceux qui avec moy avoient essayé le premier voyage, estre expédient de s'habituer plustot en la riviere de May, qu'en aucune des autres, en attendant les nouvelles de la France. Ce poinct ainsi arresté, nous tournasmes la prouë vers la rivière, et fismes telle diligence, qu'avec la faveur des vents, nous arrivasmes le lendemain, environ l'aube du jour, qui estoit le jeudy, vingt-neuvième du mois de juin. L'ancre posée, je feis embarquer tous nos meubles, et les soldats de ma compagnee, pour droit naviger vers l'ouverture de la rivière, en laquelle nous entrasmes bien avant et trouvasmes une crique d'assez moyenne grandeur, laquelle nous invita à prendre quelque peu de réfection, comme en nous reposans; puis nous mismes pied à terre pour recognoistre un lieu bien explané d'arbres, lequel nous avions aperceu de la crique. Mais pour autant que nous ne le trouvasmes assez commode pour nous habituer, nous déliberasmes retourner au lieu, lequel nous avions paravant descouvert, lorsque nous navigions en la riviere. Ce lieu est joignant la montagne, et nous sembloit plus propre et convenable pour bastir forteresse, que celuy ou nous estions. Parquoy nous nous acheminasmes vers les forests, estant guidez par le jeune Paraousti qui nous avoit

menez à la demeure de son père. Puis nous trouvasmes une spacieuse campagne couverte de hauts sapins eslongnez quelque peu les uns des autres, sous lesquels nous aperceusmes une infinité de cerfs qui chayoient parmy la plaine, au travers de laquelle nous passasmes, puis nous descouvrismes une petite montagne aboutissante à un grand val verdoyant, de forme platte, dedans lequel estoient les plus belles prairies de tout le monde, et les herbages fort propres à pasturer les bestes. Elle est environnée au reste d'une infinité de petits ruisseaux d'eau douce et de hautes forests, qui rend le val plus delectable à l'œil. L'ayant contemplé tout à mon aise, je le nommay, à l'interpellation de mes soldats, le val de Laudonnière. Nous poursuivismes outre. Puis ayans un peu cheminé, nous rencontrasmes une Indienne de haut corsage, et hermaphrodite, laquelle nous vint au devant avec un grand vaisseau, plein de claire eau de fontaine, dont elle nous soulagea beaucoup : car nous estions alterez au possible, à cause de la chaleur ardente qui nous battoit par ces hauts forests : et croy que sans le secours de ceste Indienne, ou plustost sans le grand désir que nous avions de nous rendre par nous résolu, nous eussions toute la nuit demeuré au bois. Estans doncques refraichis par ce moyen, nous reprismes nos esprits, et cheminans de gayeté de cœur nous arrivasmes au lieu délé-

gué pour faire nostre demeure, sur lequel au mesme instant nous dressasmes, joignant le bord de la rivière, une quantité de feuillards, pour la nuict suivante prendre nostre repos, que nous trouvasmes gratieux le possible, à cause du travail que le jour precedent nous avions souffert en cheminant.

Le lendemain sur la diane, je commanday que l'on sonnast une trompette, à fin qu'estans assemblez nous rendissions graces à Dieu de nostre arrivée favorable et heureuse. Là nous chantasmes louanges au Seigneur, le suppliant vouloir par sa saincte grace continuer son accoustumée bonté envers nous ses pauvres serviteurs, et désormais nous ayder en toutes nos entreprises, si que le tout retournast à sa gloire et à l'advancement de notre foy. Les prières faites, chacun commença de prendre courage; puis ayans mesuré un parterre en triangle, nous nous evertuasmes les uns à remuer terre de toutes parts, autres à couper fessines, et les autres à garnir et donner forme au rempart; car il n'y avoit celuy qui ne fust garny de paisle, serpe, de hache, tant pour faire esplanade d'arbres, que pour dresser le fort, lequel nous diligenteasmes de telle allégresse qu'en quelques jours apparut un effect de nostre diligence. Pendant lesquels le Paraousti Satouriona, nostre plus proche voisin, et sur les terres duquel

nous bastissions nostre fort, venoit ordinairement accompagné de ses deux enfans, et d'un nombre d'Indiens, s'offrir à nous faire tout plaisir. Aussi usoy-je libéralement de ma marchandise en son endroit, à fin de luy faire cognoistre le bon vouloir que nous luy portions, et par cela le rendre jaloux de nostre amitié, de sorte que croissans les jours, croissoit nôtre alliance et confédération. Nostre fort mis en forme, je feis commencer une grange, pour retirer les munitions et les choses nécessaires à la défense du fort, suppliant le Paraousti que son plaisir fust commander aux Indiens ses subjects, nous faire une couverture de *palmites*, car ils n'usent d'autre chose pour couvrir leurs maisons, et ce à fin que les jours suivans j'eusse moyen de décharger nos vaisseaux, et mettre à couvert ce qui estoit dedans. Soudain le Paraousti commanda en ma présence à tous les Indiens de sa compagnee d'accoustrer dès le lendemain matin un si bon nombre de palmites, que la grange se trouvast couverte avant deux jours, chose qui sortit à son effect. Car durant ces deux jours, les Indiens ne feirent que travailler les uns à apporter des palmites, les autres à les entrelasser de telle sorte, que le commandement de leur roy fut executé comme il avoit voulu. Nostre fort estoit basti en triangle. Le costé de l'Oest, qui estoit celuy de la terre, estoit fermé

d'une petite tranchée et relevée de gazons faicts en forme de parapet, de la hauteur de neuf pieds; l'autre costé, qui estoit vers la rivière, estoit fermé d'une palissade de clies de la manière que l'on faict les gabions. Il y avait du costé du sud une forme de bastion, dedans lequel je feis bastir une grange aux munitions. Le tout estoit basty de fascines et de sable, excepté environ la hauteur de deux ou trois pieds de gazon, dont les parapets estoient faicts. J'avois faict faire une grande place au meilleu, de dix-huit pas de long et de large, au meilleu de laquelle, tirant sur l'un des costez vers le sud, je feis bastir un corps de garde, et une maison de l'autre costé vers le north, laquelle j'avois faict eslever un peu trop haut; car, un peu de temps après, le vent me l'abbatit, et l'experience m'apprist qu'il ne faut pas bastir à ceste terre à hauts estages, à cause des grands vents ausquelles elle est subjecte. L'un des costez qui fermoit ma court, laquelle j'avois faict faire belle et spatieuse, touchoit à la grange des munitions, et en l'autre, vers la rivière, estoit ma maison, à l'entour de laquelle il y avoit des galleries toutes couvertes. La principalle saillie de mon logis estoit au meilleu de la grande place, et l'autre estoit devers la riviere. Assez loin du fort je feis bastir un four, pour éviter aux fortunes du feu, à cause que les maisons sont couvertes de palmites

qui sont prompts à estre brulez, depuis que le feu y prend, si bien qu'à grand peine peut on avoir le loisir de l'esteindre. Voila en brief la description de nostre forteresse, que je nommay la Caroline, en l'honneur de nostre prince le roy Charles.

Après que nous fusmes accommodez de ce qui nous estoit le plus necessaire, je ne voulus perdre une minute d'heure, sans l'employer à quelque vertueux exercice. Pour ce je donné charge au sieur d'Ottigny, mon lieutenant, homme veritablement digne de tout honneur, tant il estoit accort et vertueux, de recognoistre plus au dedans de la riviere, qui pouvoit estre le Thimogona, dont le Paraousti Satouriona nous avait si souvent parlé à nostre descente. Pour ce faire, le Paraousti lui donna pour ses guides deux Indiens, lesquels entreprenans ceste conduite sembloient aller aux nopces, tant ils estoient délibérez de combattre leurs ennemis. Leur embarquement fait, ils haussèrent les voilles, et ayans singlé environ vingt lieues, les Indiens qui regardoient çà et là pour remarquer aucuns de leurs ennemis, descouvrirent trois almadies : et aussi tost ils commencèrent à crier *Thimogona! Thimogona!* et ne parlerent que de s'advancer pour les aller combattre, ce que le capitaine feignit vouloir faire pour les contenter. Quand se vint à l'aborder, l'un des Indiens se saisit d'une halebarde, et l'autre d'un

coutelats, esmeuz jusques à se vouloir jetter dans l'eau, pour seul les aller combattre. Toutesfois Ottigny les empescha de ce faire, car différant l'aborder, donna moyen aux autres de tourner la proüe des almadies en terre, et se sauvèrent dans les forests. Aussi le dessein d'Ottigny n'estoit de guerroyer ceux de Thimogona, ains plustost les attirer en amitié, et les rendre à l'advenir paisibles les uns avec les autres, s'il luy eust esté possible, espérant par ce moyen descouvrir tousjours quelque singularité, et spécialement le certain cours de la rivière. Pour cest effet il feit retirer la barque en laquelle estoient les deux Indiens ses guides, et achemina la sienne vers les almadies qui estoient à bord, là où estant parvenu, il mit quelques joyaux dedans, puis se retira assez loin, ce qui fit retourner les Indiens fuitifs à leurs almadies, et cognoistre par ce signe que ceux de la barque n'estoient de leurs ennemis, ains venuz seulement pour trafiquer avec eux. Pour ce s'estans asseurez, ils appellèrent nos gens, à fin de les approcher : ce qu'ils feirent incontinent, et mirent pied à terre, et parlèrent librement avec eux, avec des ceremonies trop longues à racompter. En la fin Ottigny leur demanda par signes s'ils avoient or ou argent avec eux : mais ils luy feirent entendre qu'ils n'en avoient pour lors, et que s'ils vouloient envoyer l'un de leurs hommes

quand et eux, ils le conduiroient sans aucun danger au lieu auquel ils en pourroient recouvrer. Ottigny les voyant si bien affectionnez, leur en délivra un, qui se monstroit fort délibéré de faire ce voyage : il y demoura jusques au lendemain dix heures du matin, que le capitaine Ottigny, quelque peu fasché de si long temps, navigea dix grandes lieues plus dedans la riviere, ignorant toutesfois le chemin qu'il devoit tenir. Il alla toutesfois si avant qu'il descouvrit une almadie, dans laquelle estoit son soldat, lequel luy raporta comme les Indiens l'avoient voulu mener à trois grandes journées de là : luy donna à entendre qu'un roy nommé Mayrra, riche en or et en argent, habitoit en ces quartiers, que pour peu de marchandises on en tireroit suffisamment de luy; toutesfois qu'il n'avoit voulu s'hasarder sans son congé, et qu'il me raportoit que bien peu d'or. Cela fait, nos gens retournerent vers nostre fort de la Caroline, après qu'ils eurent laissé le soldat avec les Indiens, à fin de plus en plus s'enquerir des choses qu'il pourroit descouvrir plus à loysir.

Quinze jours apres ce voyage à Thimogona, je depeschay le capitaine Vasseur et mon sergent aussi, pour derechef aller en ce païs, et s'enquérir du soldat qui y estoit demouré le precedent voyage. Estant doncques embarquez, ils naviguerent deux jours entiers; et premier que de

parvenir à la demeure des Indiens, ils en trouverent deux joignant le rivage, lesquels estoient commis expressément en ce lieu, pour descouvrir si quelques uns de leurs ennemis viendroient en ceste part en déliberation de les surprendre, ainsi comme ils faisoient ordinairement. Quand ils apperceurent le capitaine Vasseur, ils cogneurent incontinent qu'il n'estoit de leurs ennemis, et pour ceste cause ils ne firent difficulté de s'aprocher de la barque, et luy faire entendre par signes que le soldat qu'on cherchoit n'estoit en ce lieu, mais estoit de présent en la maison du roy Molona, vassal d'un autre grand roy nommé par eux Olata Ouae Outina, et que si le capitaine vouloit tirer ceste part, il y arriveroit bientost. Ce qu'il leur accorda et fit ramer la part que les Indiens luy avoient montrée, dont ils furent si joyeux qu'ils coururent légèrement par terre annoncer sa venue, qui fut à la demeure du roy Molona, après qu'il eut ramé seulement une demie lieuë. La reception faite au capitaine Vasseur et à ses gens par le roy Molona, le soldat arriva bien tost après, chargé de cinq ou six livres d'argent qu'il avoit troquées et trafiquées avec les Indiens. Ce roy fit faire du pain et accoustrer du poisson à la mode indienne, pour festoyer nos François, ausquels, en prenant le repas, il discourut des autres roys, ses alliez et amis, en nommant jusques au

nombre de neuf, assavoir : Cadecha, Chilili, Eclauou, Euacappe, Calanay, Onachaquara, Omittaqua, Acquera, Moquoso : tous lesquels avec luy jusques au nombre de plus de quarante asseura estre vassaux du tres redouté Olata Ouae Outina. Ce faict, il se meit semblablement à descouvrir les ennemis d'Ouae Outina, au nombre desquels meit comme le premier le Paraousti Satouriona, monarque des confins de la riviere de May, lequel a sous son obéissance trente autres Paraoustis, dont il y en avoit dix qui tous étoient ses frères, et pour ceste cause estoit grandement redouté en ces parties : puis il en nomma trois autres non moins puissans que Satouriona, le premier desquels demeuroit à deux journées de son seigneur Olata Ouae Outina, et luy faisoit ordinaire guerre, et s'appeloit Potavou, homme cruel en guerre, pitoyable toutesfois en l'exécution de sa furie; car il prenoit les prisonniers à mercy, content de les marquer sur le bras gauche d'un signe grand comme celui d'un cachet, et imprimé ainsi que si le fer chaud y avoit passé, puis les ramenoit sans leur faire autre mal. Les deux autres estoient nommez Onatheaqua et Houstaqua, seigneurs puissans et abondans en richesses, et principalement Onatheaqua, habitant près les hautes montagnes fécondes en beaucoup de singularitez, et une infinité de pierre de brique, dont ils font des coins à fendre le bois.

L'occasion, laquelle, comme il disoit, mouvoit Potavou de faire la guerre à Olata Ouae Outina, estoit la crainte qui le forçoit, luy et ses compagnons, de prendre la pierre dure en ses terres, de laquelle ils armoient leurs flesches, et n'en pouvoient recouvrer en lieu plus proche. Qui plus est, Molona fit récit au capitaine Vasseur, que ses alliez roys, vassaux du grand Olata, s'armoient l'estomach, bras, cuisses, jambes et front, avec larges platines d'or et d'argent, et que par ce moyen les flesches cochées sur eux ne les pouvoient aucunement endommager, ains se brisoient à l'encontre. Sur ce le capitaine Vasseur s'enquist si les roys Onatheaqua et Houstaqua estoient point semblables à nous; car suivant les adresses que l'on donnoit d'eux, il vint à douter si c'estoient Espagnols ou non : mais Molona l'advertit que non, ains qu'ils estoient Indiens, lesquels alloient nuds comme luy, et estoient semblables aux autres, hors mis qu'ils peindrent leur visage de noir, et les autres comme Molona, le peindoient de rouge. Lors mon lieutenant le Vasseur, et mon sergent, luy promirent que quelque jour je m'acheminerois avec mes frères en ce païs, et que me joignant avec son seigneur Olata, je retournerois victorieux des plus hautes montagnes. Il fut resjouy grandement de ce propos, et respondit que le moindre des roys qu'il avoit nom-

mez présenteroit au chef de ce secours la hauteur de deux pieds d'or et d'argent, que par force d'armes ils avoient ja conquis sur les deux roys Onathequa et Houstaqua.

La bonne chère passée, et les discours finis, mes gens se rembarquèrent, en délibération de me rapporter ces bonnes nouvelles au fort de Caroline. Mais après qu'ils eurent assez longuement singlé par la rivière, et qu'ils furent à trois lieues près de nous, le flot leur fut tellement contraire, que force leur fut de metre pied à terre, et se retirer pour la nuit en la demeure d'un Paracousi, nommé Molona, lequel se monstra fort joyeux de leur arrivée ; car il desiroit sçavoir des nouvelles de Thimogona, et pensoit que les François n'y estoient allez pour autre occasion que pour les guerroyer. Ce que le capitaine Vasseur entendant, dissimula si bien, qu'il luy feit à croire comme il n'estoit allé à Thimogona en autre délibération que pour les deffaire, et les faire passer au fil de l'espée, sans mercy, mais que leur délibération n'avoit succedé selon leur bon désir : pour ce que les gens de Thimogona, advertis de ceste entreprise, s'estoient retirez dans les bois, et sauvez à la suitte : toutesfois qu'ils en avoient attrapez quelques uns à la poursuitte, qui n'en avoient porté nouvelles à leurs compagnons. Le Paracousi fut si resjouy de ce propos, qu'il l'interrompit,

et demanda au Vasseur le commencement et la manière de son exécution, mesmes il le pria que par signes on luy feist entendre comme le tout s'estoit passé. A l'instant François La Caille, mon sergent de bande, meist l'espée au point, disant qu'au tranchant d'icelle il avoit passé deux Indiens qui fuyoient par les forests, et que ses compagnons n'en avoient moins fait de leur costé. Que si la fortune leur eust si bien duict que de n'estre descouverts par les Thimogoas, la victoire leur fust demourée glorieuse et mémorable à jamais. Là dessus le Paracousi se monstra tellement satisfait, qu'il ne sçavoit de quelle façon gratifier nos François; lesquels il fit entrer en sa demeure pour plus honorablement les festoyer. Et ayant fait seoir joignant soy et en son propre siège le capitaine Vasseur (chose que les Indiens estimoient en grand honneur) puis deux de ses enfans au dessous, beaux et puissans personnages, il commanda que tous les autres se disposassent en tel ordre que bon leur sembleroit. Ce fait, les Indiens vindrent, selon la coustume qu'ils ont, présenter la casiné au Paracousi, et conséquemment à quelques uns de ses grands amis et favoris. Puis celuy qui la présentoit quitta le vase à part, et tira une petite jagaye qui pendoit fichée à la couverture de la salle; et comme furieux il dressa la teste haute, marcha à grands pas, et alla frapper un In-

dien qui seul estoit assis à l'un des cantons de la salle, s'escriant à haute voix Hyou, sans que le pauvre Indien se remuast aucunement pour le coup que patiemment il monstroit endurer. Celuy qui tenoit la jagaye partit légèrement pour la remettre en son premier lieu, et recommença à donner à boire, comme il faisoit auparavant, mais il n'y eut long temps continué, et à peine en avoit présenté à trois ou quatre, que de rechef il quitta son vase, reprit la jagaye, et de vistesse retourna vers celuy qu'il avoit desja frappé, auquel il deschargea un assez roide coup sur les costez, s'escriant Hyou, ainsi qu'auparavant il avoit fait; puis alla remettre la jagaye en la place, et se meit au rang des autres. Peu de temps apres, celuy qui avoit esté frappé se laissa tomber à la renverse roidissant bras et jambes, comme s'il eust esté prest rendre le dernier souspir. Et lors le plus jeune des enfans du Paracousi, vestu d'une longue peau blanche, se mit aux pieds du renversé, plorant amèrement. Demy quart d'heure après, deux autres de ses frères, vestus d'accoustremens semblables, se mirent à l'entour du persécuté et commencèrent à gemir pitoyablement. Leur mère tenant un petit enfant en ses bras, vint d'un autre costé : et s'acheminant au lieu où estoient ses enfans, elle usa en premier lieu d'une infinité de cris : puis levant tantost les yeux au ciel, tantost

se prosternant en terre, elle cria si pitoyablement que ses pleurs lamentables eussent meu à pitié les plus durs meurs du monde. Encore ne fut-ce assez. Car il arriva une troupe de jeunes filles, qui ne cessèrent de plorer par long espace de temps, au lieu où l'Indien estoit tombé. Lequel puis après elles prindrent, et avec les plus tristes gestes, dont elles se peurent adviser, elles le portèrent en une autre maison, quelque peu distante de la grande salle du Paracousi, et continuèrent l'espace de deux grandes heures leurs pleurs et leurs gémissemens, pendant lesquels les Indiens ne différoient de boire la casiné, mais avec un tel silence, qu'il ne s'entendoit un seul mot en la salle. Le Vasseur ennuyé de n'entendre ces cérémonies demanda au Paracousi que vouloient signifier ces choses : lequel lentement luy répondit : Thimogona, Thimogona, sans autre propos luy tenir. Fasché plus que devant d'une si maigre responce, il s'adressa à un autre Indien frère du Paracousi, et Paracousi comme son frère, appellé Malica, lequel fit pareille responce que le premier, le suppliant au reste ne s'enquérir plus avant de ces choses, et qu'il eust patience pour ceste heure. Le vieillard cauteleux le supplia quelque temps après de luy monstrer son espée, ce qu'il ne voulut refuser, estimant qu'il vouloit contempler la façon de ses armes : mais il congneut soudain que c'estoit pour

autre chose ; car le vieillard la tenant en main, se mit long temps à la contempler en tous ses endroits, pour veoir s'il y pourroit recognoistre quelque sang, qui monstrast aucun de leurs ennemis avoir esté tuez : (car les Indiens ont accoustumé de rapporter, pour enseignement de leurs victoires, les armes dont leurs ennemis ont esté défaits, aucunement sanglantes) mais n'y voyant aucune marque, il estoit sur le point de luy dire qu'il n'avoit tué aucun Thimogona, quand le Vasseur obviant à ce qu'il pouvoit objecter, luy descouvrit et monstra par signes la façon de son entreprise, adjoustant que pour l'occasion de deux Indiens par luy mis à mort, son espée estoit demeurée tellement sanglante, qu'il avoit esté contraint la nettoyer long temps en la rivière. Ce que le vieillard trouva vray semblable, et n'y répliqua aucunement. Le Vasseur, la Caille et leurs autres compagnons partoient de la salle pour entrer au logis, auquel on avoit transporté l'Indien : là ils trouvèrent le Paracousi assis sur des tapisseries de menus roseaux, qui prenoit son repas à la mode Indienne, et joignant luy l'Indien persécuté, couché sur les mesmes tapisseries. A l'entour duquel estoit la femme du Paracousi avec toutes les jeunes filles qui paravant le pleuroient en la salle : lesquelles ne faisoient sinon chauffer force mousse au lieu de serviettes, pour frotter le costé de l'Indien.

Sur cela le Paracousi fut de rechef interrogé par nos François pour quelle occasion l'Indien avoit esté ainsi outragé en sa présence. Il feit responce que cela n'estoit qu'une cérémonie, par laquelle ils remettoient en memoire la mort de leurs ancêtres Paracousis, faite par leur ennemy Thimogona : allégant au surplus que toutes et quantes fois que luy ou aucun de ses amis et alliez retournoit de ce païs là sans rapporter les testes de leurs ennemys, ou sans emmener quelque prisonnier, il faisoit en perpétuelle memoire de tous ses prédécesseurs toucher le mieux aimé de tous ses enfants par les mesmes armes dont ils auroient esté occis le temps passé : affin que renouvellant la playe, la mort d'iceux fust de rechef plorée. Or, estant ainsi informez de ces cérémonies, ils remercierent le Paracousi du bon traitement qu'ils avoient receu, et faisant voile, me vindrent trouver au fort, où le tout me fut discouru par eux en la mesme sorte que je l'ay discouru cy dessus.

Le vingt-huictiesme juillet nos navires partirent pour retourner en France : et quelque temps après, environ deux mois, nostre arrivée en la Nouvelle France, le Paracousi Satouriona envoya quelques Indiens vers moy, pour entendre si je voulois continuer en la promesse que je luy avois faite, lorsque premièrement j'estois descendu en ce païs : qui estoit de me montrer

amy de ses amys, et ennemy de ses ennemys : mesmes de l'accompaigner avec un bon nombre de harquebusiers, quand il verroit expédient, et trouverroit l'occasion opportune d'aller en guerre : maintenant que se reposant sur ceste promesse, il me supplioit ne la vouloir différer : joinct que suyvant icelle il avoit donné si bon ordre à l'exécution de son entreprise, qu'il estoit prest, et avoit tout ce qui estoit nécessaire pour le voyage. Je luy feis response, que pour son amitié je ne voulois acquérir l'inimitié de l'autre : et que quand ores que je le voulsisse, toutesfois je n'avois les moyens de ce faire : car il me convenoit pour ceste heure faire provision de vivres et de munitions pour la défense de mon fort. D'autre part, que mes barques n'estoient aucunement prestes, et que pour ce faire le temps estoit requis : au reste que le Paracousi Satouriona se pouvoit tenir prest pour partir dedans deux lunes, et qu'alors j'adviserois de lui tenir promesse. Les Indiens portèrent ceste responce à leur Paracousi, qui ne s'en contenta fort, pour ce qu'il ne pouvoit différer son exécution ou expédition, tant à cause de ses vivres, qui estoient tous prests, qu'à cause de dix autres Paracousis, assemblez avec luy pour le faict de ceste entreprise. La cérémonie dont usa ce sauvage avant que s'embarquer ne mérite d'estre mise en oubly : car s'estant as-

sis au long de la rivière, environné de dix autres Paracousis, il commanda que promptement on luy apportast de l'eau. Ce fait, jettant la veuë au ciel, se mit à discourir de plusieurs choses en gestes, ne monstrant rien en luy qu'une ardente cholère, qui tantost luy faisoit bransler la teste ça et là, tantost, par un courroux je ne sçay quel, tourner sa veue vers la part de ses ennemis, et les menacer à mort. Il jettoit souvent son regard au soleil, luy requerant victoire glorieuse de ses ennemis. Ce qu'ayant fait par l'espace d'une demie heure, il versa avec la main sur les testes des Paracousis quelque portion de l'eau qu'il tenoit en un vaisseau, et jetta le reste, comme par furie et despit, dans un feu, lequel estoit là preparé tout exprès. Ce faisant, il s'écria par trois fois : He Thimogoa; et fut suivy de bien cinq cens Indiens qui là estoient assemblez, lesquels crièrent tous d'une mesme voix : He Thimogoa. Ceste cérémonie, à ce qu'un Indien m'en a familièrement recité, ne signifioit autre chose que Satouriona suplioit au soleil de luy octroyer victoire si heureuse, qu'il peust espandre le sang de ses ennemis, ainsi qu'il avoit espandu ceste eau à son plaisir : davantage que les Paracousis, arrousez d'une partie de cette eau, peussent retourner avec les testes de leurs ennemis, qui est le seul et souverain triomphe de leurs victoires. Après que le

Paracousi Satouriona eut achevé les cérémonies, et qu'il eut veu tout son équipage, il s'embarqua et feit si bonne diligence avec ses almadies, que le lendemain deux heures avant que le soleil fust couché, il arriva sur les terres de son ennemy, à huict ou dix lieues des villages. Puis ayant faict prendre terre à un chacun, il assembla son conseil, auquel il fut arresté que cinq des Paracousis navigeroient par la rivière avec la moitié des troupes et se rendroient à la pointe du jour joignant la demeure de leur ennemy. Quant à luy, il s'achemineroit avec le reste par les bois et forests le plus secrètement que faire il pourroit : qu'estant là arrivez, tant ceux qui alloient par eau, que luy qui cheminoit par terre, ils ne faillissent le point du jour d'entrer dedans le village, et tailler tout en pièces, excepté les femmes et les petits enfants. Ces choses ainsi arrestées furent exécutées le plus furieusement que faire se peut. Ce qu'ayans faict ils prindrent les testes de leurs ennemys morts, et en coupèrent tout le tour des cheveux avec une partie du taiz : ils rançonnèrent aussi vingt-quatre prisonniers qu'ils emmenèrent, et se retirèrent incontinent à leurs almadies, qui les attendirent : là où estant venuz, ils se prindrent à chanter les louanges du soleil, auquel ils rapportoient leur victoire. Puis ils mirent les peaux des testes au bout des javelots, et

s'acheminèrent tous ensemble vers les terres du Paracousi Omoloa, l'un de ceux qui estoient en la compagnie. Là estans venuz, ils partirent également les prisonniers à chacun des Paracousis, et en laissèrent treize à Satouriona, lequel despescha incontinent un Indien sien subject, pour aller devant racompter la victoire à ceux qui estoient demourez pour la garde des maisons : lesquels incontinent se prindrent à plorer : mais quand la nuict fut venue, ils ne cessèrent de dancer et faire mille esbastemens pour l'honneur de la feste. Le lendemain le Paracousi Satouriona arriva, lequel avant qu'entrer en son logis, fit planter devant sa porte tous les cheveux de ses ennemis, et les feit environner de branchages de lauriers : faisant par ce superbe spectacle le triomphe de la victoire qu'il avoit obtenue. Incontinent les pleurs et gémissemens commencèrent, lesquels, la nuict estant venue, furent convertis en plaisir et dances.

Après que je fus adverty de ces choses, j'envoyé un soldat par devers Satouriona, le priant de m'envoyer deux de ses prisonniers : ce qu'il me refusa, disant qu'il n'y estoit en rien tenu, et que je luy avais manqué de promesse, contre la fidélité que je luy avois jurée dès mon arrivée. Ce qu'ayant entendu par mon soldat, qui estoit retourné en diligence, j'advisai les moyens d'avoir la raison de ce barbare, et luy faire cognoistre

combien son audacieuse bravade luy nuiroit. Pour ce je commanday à mon sergent de m'équiper vingt soldats, pour me faire compagnie à la maison de Satouriona, où estant arrivé et entré dedans la salle, sans le saluer aucunement, je m'allé seoir joignant luy, et demeuré fort long temps sans luy tenir aucun propos, ne luy monstrer signe d'amitié, chose qui luy donna bien à penser : joint que quelque nombre de soldats estoit demouré à la porte, ausquels j'avois fait exprès commandement de ne laisser Indien aucun sortir dehors. Ayant demeuré environ demye heure en ceste contenance, je demandé où estoient les prisonniers que l'on avoit pris à Thimogoa, et commandé que presentement ils me fussent amenez. A quoy le Paracousi, despité en son courage, et estonné le possible, fut long temps sans respondre, enfin toutesfois il me dit assez arrogamment, qu'estans espouvantez de nous veoir arriver ainsi en armes, ils avoient pris la fuite dans les forests, et qu'ignorant le chemin qu'ils avoient tenu, ils n'avoient moyen aucun de les recouvrer. Lors je feis semblant de n'entendre son dire, et demandé de rechef les prisonniers, et quelques uns de ses principaux alliez. Lors Satouriona fit commandement à son fils Atore de chercher les prisonniers, et faire tant qu'ils fussent amenez en ce lieu, ce qu'il exécuta une heure après. Après qu'ils furent ar-

rivez au logis du Paracousi, ils me saluèrent humblement : et levans les mains devant moy, se voulurent quasi prosterner à mes pieds; mais je ne l'enduray, et bien tost après les amenay quand et moy à nostre fort. Le Paracousi, grandement irrité de ceste bravade, se meit à songer tous les moyens pour se venger de nous : toutesfois pour ne nous en donner soupçon, et mieux couvrir son faict, il nous envoya souvent ses ambassades tousjours accompagnez de quelques présens. Entr'autres il depescha un jour trois Indiens qui en apportèrent deux pleins panniers de grosses citrouilles, beaucoup plus excellentes que celles de nostre France, et de la part de leur roy me promirent que pendant ma demeure en ce païs les vivres ne me deffaudroient aucunement. Je les remercié du bon vouloir de leur prince : et leur feis entendre le grand désir que j'avois, tant pour l'utilité de Satouriona, que le repos de ses subjets, le pacifier avec ceux de Thimogoa, chose qui ne leur pouvoit tourner qu'à bien grand advantage : entendu qu'estant allié avec les roys de ces parties là, il auroit passage ouvert contre Onathaqua son ancien ennemy, lequel autrement il ne pouvoit combattre : joint qu'Olata Ouae Outina estoit si puissant Paracousi, que Satouriona n'auroit moyen de supporter ses forces, mais estans d'accord ensemble, ils pourroient aisément

ruiner tous leurs ennemis, et passer les confins des plus lointaines rivières méridionalles. Les ambassades me supplièrent avoir patience jusques au lendemain, qu'ils retourneroient vers moy, pour m'acertener de la volonté de leur seigneur. Ce qu'ils ne faillirent faire, me donnant à entendre que le Paracousi Satouriona estoit le plus content du monde de traiter cest accord (ores que le contraire fust véritable) et qu'il me supplioit tenir la main, promettant tenir et garder tout ce qu'en son nom je passerois avec les Thimogoa : ce que les mêmes ambassades récitèrent aux prisonniers que j'avois amenez. Après qu'ils furent partiz, je résolus deux jours après de renvoyer les prisonniers à Olata Ouae Outina, auquel ils appartenoient : mais devant que les faire embarquer, je leur donnay quelques petits joyaux, qui estoient petits couteaux ou tablettes de voirre, esquelles l'image du roy Charles neuviesme estoit figurée au naturel, dont ils me remercierent fort bien, et ensemble de l'honneste traitement qui leur avoit esté faict au fort de la Caroline, puis s'embarquerent avec le capitaine Vasseur, avec le seigneur d'Arlac, mon enseigne, que j'envoyé exprès pour demourer quelque temps avec Ouae Outina, espérant que la faveur de ce grand Paracousi me serviroit beaucoup à faire mes descouvertes futures. Je le feis accompagner

d'un de mes sergens, et de six braves soldats.

Les choses se passerent ainsi, et la haine du Paracousi Satouriona duroit contre moy, tant que le vingt-neuviesme du mois d'aoust, il tomba à my lieue nostre fort un foudre du ciel, plus digne (ce croy-je) d'estre admiré et couché par escrit, que tous les estranges signes que l'on ait veuz par le passé, et dont les historiens ayent jamais escrit. Car nonobstant que les prairies fussent en ce temps là toutes verdes et my couvertes d'eaux, si est-ce que ce foudre en un instant en consomma plus de cinq cens acres, et brusla par sa challeur ardente tous les oyseaux qui lors s'egayoient par les prairies; chose qui continua par l'espace de trois jours, qui ne fut sans nous donner bien à penser, ne pouvant juger dont procedoit ce feu : car tantost nous avions opinion que les Indiens brusloient leurs maisons, et pour crainte de nous abandonnoient leurs places; tantost nous estimions qu'ils avoient descouvert quelques vaisseaux en mer, et que suivant leur coustume ils allumoient çà et là force feux, pour donner à cognoistre qu'il y avoit habitation en leur terre. Toutesfois n'en estant asseuré, je resoluz d'envoyer vers le Paracousi Serranay pour en sçavoir la vérité. Mais comme j'estois sur le point de faire embarquer quelqu'un pour descouvrir ce faict, six Indiens arrivèrent de la part du Paracousi Allicamany,

qui de première entrée me feirent un grand discours (après m'avoir presenté quelques panniers pleins de mil, de citrouilles et de raisins) de l'alliance amiable qu'Allicamany avoit envie d'entretenir avecques moy ; et que de jour en jour ne faisoit qu'attendre l'heure qu'il me plairoit l'employer à mon service. Pour ce, entendu l'obéissance qu'il me portoit, il trouvoit fort estrange la canonnade que j'avois faict tirer vers sa demeure : laquelle avait faict brusler une infinité de verdes prairies, et consumé jusques dedans l'eau, approché mesme si près de sa demeure, qu'il pensoit veoir le feu en sa maison : pour ce il me supplioit très-humblement de commander à mes gens, que plus on en tirast vers son logis, autrement il seroit contraint pour l'advenir abandonner sa terre, et se retirer en quelque lieu plus escarté de nous. Ayant entendu la folle opinion de cest homme, qui toutesfois ne nous pouvoit estre que beaucoup profitable, je dissimulay ce que j'en pensois pour lors, et respondis aux Indiens d'un visage assez joyeux, que le récit qu'ils me faisoient, de l'obéissance de leur Paracousi, m'estoit fort agréable; pour ce que par le passé il ne s'estoit monstré tel à mon endroit, specialement quand je l'avois sommé de me renvoyer les prisonniers qu'il detenoit du grand Olata Ouae Outina, dont toutesfois il n'avoit faict grand compte, qui estoit la

cause principalement pour laquelle je luy avois faict tirer la canonnade : non que j'eusse eu envie de donner jusques à sa maison, comme aisément je pouvois faire, si bon il m'eust semblé, mais que je m'estois contenté de faire tirer jusqu'à my chemin, pour luy faire cognoistre ma puissance : l'asseurant au reste que moyennant qu'il persévérast en sa bonne affection, on se deporteroit de plus faire tirer à l'advenir, ains je luy serois loyal défenseur contre ses plus grands ennemis. Les Indiens, contentez de ma responce, retournèrent asseurer leur Paracousi, qui nonobstant l'asseurance, s'absenta de sa demeure à bien vingt et cinq lieues, et ce par l'espace de plus de deux moys. Les trois jours expirez, l'ardeur s'esteignit du tout. Mais les deux jours suivants, survint en l'air une challeur si excessive, que la rivière, joignant laquelle nous estions habitez, devint tellement chaude, que presque elle bouillit, comme je croy, car il mourut une si grande quantité de poisson, et de tant d'espèces, qu'en la seule embouchure de la rivière, on en trouva de morts pour suffisamment charger cinquante chariots, dont il survint une putréfaction en l'air, qui nous causa force maladies contagieuses, jusques à voir la pluspart de mes hommes malades, et comme prets de finir leurs jours. Toutesfois, nostre bon Dieu y voulut si bien pourveoir, que tous revin-

drent en convalescence, sans qu'un seul décédast.

Le seigneur d'Arlac, le capitaine Vasseur et l'un de mes sergens s'estans embarquez avec leurs dix soldats, environ le dixiesme de septembre, pour ramener les prisonniers à Outina, navigèrent si avant en la riviere, qu'ils descouvrirent un lieu nommé Mayarqua, distant de notre fort environ quatre vingts lieues, auquel et en plusieurs autres villages par eux recognuz, les Indiens leur firent bon traitement. De ce pas il ramèrent au logis du Paracousi Outina, qui après les avoir festoyez à son pouvoir, pria le seigneur d'Arlac vouloir séjourner quelque temps avec luy, accompagné de ses soldats, pour guerroyer l'un de ses ennemys appelé Patavou, ce que le seigneur d'Arlac luy accorda volontiers. Et pour ce qu'il ne sçavoit combien il pouvoit demourer par delà, il me renvoya le capitaine Vasseur, et la barque, lequel ramena seulement cinq soldats. Or, pour ce que la coustume des Indiens est de tousjours guerroyer par surprise, Outina résolut prendre son ennemy Patavou au matin à la diane ; et pour ce faire il feit cheminer ses gens toute la nuict, qui pouvoient estre au nombre de deux cens, si bien advisez, qu'ils avoient prié nos harquebusiers françois se mettre en teste, à fin (comme ils disoient) que le bruit de leurs harquebuses estonnast leurs ennemis : toutesfois ils n'y sceurent

aller si subtilement que ceux du village de Potavou, distant de la demeure d'Outina environ vingt-cinq lieues, n'en fussent advertis, qui soudainement se mirent en devoir de deffendre leur village tout enfermé de bois, et sortirent hors en grande compagnie. Mais se trouvans chargez de harquebusades (chose qu'ils n'avoient aucunement accoustumée), mesme voyant le conducteur de leur troupe tomber dès le commencement du combat, par une harquebusade qu'il receut au front, tirée de la main du seigneur d'Arlac, ils quittèrent la place, et les Indiens d'Outina entrèrent dans le village, prenans hommes, femmes et enfans prisonniers. Ainsi demeura la victoire au Paracousi Outina, par le moyen de nos François, qui tuèrent beaucoup de ses ennemis, et perdirent en ce conflict un de leurs compagnons, dont Outina porta grand deplaisir. Huict ou dix jours après, je renvoyé le capitaine Vasseur avec une barque, afin de remener le seigneur d'Arlac et ses soldats, qui à leur retour m'apportoient quelques présens d'Outina, comme quelque argent, quelque peu d'or, des peaux peintes, et autres hardes, accompagnées de mil mercis que me faisoit le Paracousi, lequel promettoit que si en quelque affaire de conséquence j'avois affaire de ses hommes, il m'en fourniroit jusques à trois cens et plus.

Pendant que je travaillois ainsi à gaigner et acquérir des amys, et à pratiquer tantost cestuy, tantost celuy-la, quelques soldats de ma troupe furent subornez de longue main par un nommé la Roquette, du pays de Perigort, lequel leur donnant à entendre qu'il estoit grand magicien, et que par les secrets de la magie il avoit descouvert une mine d'or et d'argent à mont la rivière, de laquelle sur sa vie chaque soldat tireroit en essence la valleur de bien dix mille escus, sans toucher à plus de quinze cens mil, qui seroient resouz à la majesté du Roy. Ils s'allièrent doncques à la Roquette, et autre sien confederé, nommé le Genre, auquel nonobstant je me fiois beaucoup. Ce Genre cupide du tout à s'enrichir par delà, et appétant la vengence de ce que je ne luy avois voulu bailler le paquet pour porter en France, feit entendre secrettement aux soldats ja subornez par la Roquette, que je les voulois frustrer de ce grand gain, en ce que journellement je les entretenois au travail, sans les envoyer çà et là descouvrir les terres. Pour ce qu'il ne seroit que bon après me l'avoir faict entendre, trouver le moyen de dépescher le pays de moy, d'eslire un autre capitaine en mon lieu, si je ne voulois donner viande à leur appétit desordonné. Luymesme m'en porta la parole, me faisant un discours de la bonne envie des soldats, qui tous me sup-

plièrent de les vouloir conduire aux terres de la mine. Je luy feis responce que tous n'y pouvoient aller, et qu'il falloit nécessairement premier que de partir, mettre nostre forteresse en tel estat que ceux qui resteroient y demeurassent asseurez contre les Indiens, qui les pourroient surprendre. Au reste, que je trouvois estrange la façon de laquelle ils procedoient; car il leur sembloit que la majesté du Roy n'eust fait la despence de nostre voyage à autre fin qu'à les enrichir de pleine arrivée, en ce qu'ils se montroient beaucoup plus affectionnez à l'avarice qu'au service de leur prince. Or, voyans que ma responce ne tendoit à autre fin qu'à rendre la forteresse asseurée et en deffence, ils deliberèrent d'y travailler, et feirent une enseigne de vieil linge, laquelle ordinairement ils portoient sur le rempart quand ils alloient au travail, toujours accompagnez de leurs armes, chose que j'estimois estre faite pour les mieux encourager au labeur; mais à ce que j'ay descouvert puis après, et mesme par la confession du Genre, portée par lettres qu'il m'en a escrites, ces gentils soldats ne faisoient cela qu'à l'intention de me tuer, et mon lieutenant aussi, si d'avanture je leur eusse tenu quelque propos fascheux. Environ le vingtiesme septembre, comme je retournois du bois et gaulettes, pour le parachevement du fort, et que selon ma coustume je cheminois le

premier pour donner courage à mes soldats, je m'eschauffay de telle sorte, que je tombay en maladie, dont je pensois mourir, durant laquelle j'appellois souvent le Genre, comme celuy à qui je me fiois sur tous, et des conspirations duquel je ne me doutois aucunement. Cependant essemblant ses complices, tantost en sa chambre et tantost au bois, pour tenir conseil avec eux, il leur parloit d'eslire un autre capitaine que moy, afin de me faire mourir; mais ne pouvant par voye de fait executer son meschant dessein, il s'adressa à mon apoticaire, le priant instamment de mesler dans la medecine que je devois prendre un jour ou deux après, quelque drogue qui me feist passer le pas, ou du moins qu'il lui fournist de quelque arsenic ou sublimé que luymesme mettroit en mon breuvage; mais l'apoticaire luy refusa, comme aussi feit maistre S., maistre des artifices de guerre. Le tout et ainsi frustré de ces deux moyens, il résolut avec quelques autres de cacher dessouz mon lict un petit barillet de poudre, et par une trainée y mettre le feu. Sur ces entreprises un gentil-homme que j'avois depesché pour retourner en France, voulant prendre congé de moy, m'advertit que le Genre l'avoit chargé d'un livre farcy de toutes invectives médisantes et calomnies contre moy, contre le seigneur d'Ottigny, et contre les prin-

cipaux de ma compagnie. Au moyen de quoy je fis lors assembler tous mes soldats, et le capitaine Bourdet, avec tous les siens, lesquels dès le quatriesme de septembre, estoient arrivez en la rade, et estoient entrez en notre rivière, et feis lire en leur présence à haute voix ce qui estoit contenu dans le livre, à fin qu'ils tesmoignassent des faussetez escrites contre moy. Genre, qui s'estoit retiré dans les forests, craignant d'estre attrapé, où il vesquit quelque temps depuis avec les sauvages par ma permission, me rescrivit souvent, et en plusieurs lettres qu'il m'envoya, me confessa avoir bien gaigné la mort, se condamnant soy mesme, jusqu'à remettre le tout à ma miséricorde et pitié.

Le septiesme ou huictiesme novembre, après avoir fait bonne et suffisante provision de vivres nécessaires, j'envoyay deux de mes hommes, assavoir la Roche Ferriere et un autre, devers le roy Outina, pour tousjours descouvrir pays de plus en plus, là où il fut l'espace de cinq ou six mois, durant lesquels il descouvrit plusieurs villages, et entre autres un nommé Hostaqua, le roy duquel, affectant mon amitié, m'envoya un carquois de peau de loup-cervier, garny de ses flesches, une couple d'arcs, quatre ou cinq peaux peintes à leur mode, et une chaine d'argent, pesante environ une livre. Pour lesquels presens je

luy envoyay une paire d'habillemens complets, avec quelques serpes ou haches.

Après doncques ces choses ainsi faites, environ le dixiesme de ce mois, le capitaine Bourdet délibéra de partir d'avecques moy, pour retourner en France. Lors je le suppliay, voire importunay le possible, de remener quand et soy quelques sept ou huict soldats, desquels je ne m'asseurois aucunement. Ce qu'il feit en faveur de moy, et ne voulut se chargerde Genre, qui luy présenta grande somme d'argent, si son plaisir estoit le remener en France; il le passa seulement à l'autre rive de la rivière. Trois jours après son partement, treize mathelots que j'avois amenez de France, subornez par quelques autres mathelots, que le capitaine Bourdet m'avoit laissez, desrobèrent mes barques en la façon qui s'ensuit. Ces mathelots du capitaine Bourdet feirent entendre aux miens, qu'ayans des barques telles qu'estoient les miennes, ils pourroient gaigner beaucoup dans les isles des Antilles, et faire un grandissime profit. Sur ce ils commencèrent à délibérer comme ils pourroient enlever mes barques, et s'advisèrent que quand ils iroient par mon commandement au village de Sarravahi, distant environ lieue et demye de nostre fort, et sur un bras de rivière (où, selon ma coustume, je les envoyois tous les jours querir de la pierre, pour faire de la brique et du bouzilhage en

nos maisons) ils ne reviendroient, ains se fourniroient de vivres le mieux que possible leur seroit : puis se mettroient tous en une barque, et s'en iroient, ainsi que veritablement ils feirent. Qui pis est, deux charpentiers flamans, que le mesme Bourdet m'avoit laissez, emmenèrent l'autre barque, et premier que de partir coupèrent les amares de la barque et du basteau de Breton, afin qu'il derivast quand et la marée, et que je n'eusse le moyen de courir après eux, de sorte que je demouray sans barque ny basteau, qui me vint aussi mal à propos que chose du monde ; car j'estois sur ce poinct de m'embarquer au plustost, pour descouvrir plus avant que j'eusse peu à mont nostre rivière. Or mes mathelots, ainsi que puis après j'entendis, prindrent une barque passagère d'Espagnols, près l'isle de Cuba, en laquelle ils trouverent quelque nombre d'or et d'argent qu'ils saisirent ; et ayans ce butin, tindrent quelque temps la mer, jusqu'à ce que les vivres leurs vindrent à faillir : qui fut cause que vaincuz de famine, ils se rendirent à la Havane, ville principalle de l'isle de Cuba : dont advint l'inconvénient que cy après je diray plus au long.

Voyant que mes barques ne revenoient à l'heure accoustumée, et soupçonnant ce qui estoit advenu, je commanday à mes charpentiers faire en toute diligence un petit basteau, à fond plat, pour des-

couvrir dans ces rivières quelque chose de ces matelots. Le basteau depesché en un jour et une nuict, entendu que les charpentiers trouvèrent la planche et le bois cyé, comme ordinairement je faisois faire à mes artisans, on se mit à enquester pour avoir nouvelles de mes larrons, mais ce ne fut qu'en vain. Ainsi je deliberay faire bastir deux grandes barques, chacune desquelles pouvait avoir de trente cinq à trente six pieds de guille : et ja estoit la besongne fort advancée, à cause de la diligence que je faisois faire par mes ouvriers, quand l'ambition et l'avarice, mère de tous maux, s'enracinèrent au cœur de quatre ou cinq soldats, auxquels cest œuvre et travail ne plaisoit point, et qui de cest heure (nommément un appelé Fourneaux, un nommé La Croix et un nommé Estienne le Genevoys, les trois principaux de la sédition) commencèrent à pratiquer les meilleurs de ma trouppe, leur donnans à entendre que c'estoit chose ville et deshonneste, à hommes de maison, comme ils estoient, de se matter ainsi à un travail abject et méchanique, attendu qu'il se presentoit une occasion la plus belle du monde, pour se faire tous riches : qui estoit de faire armer les deux barques qui se bastissoient, et les garnir de bons hommes, puis naviger au Perou et autres Antilles, où chasque soldat se pouvoit bien enrichir de dix mil escus. Que si leur faict se trouvoit mau-

vais en France, ils avoient toujours moyen, à cause des grandes richesses qu'ils gaigneroient, de se retirer en Italie, jusques à ce que la fureur fust passée, et que cependant il s'allumeroit quelque guerre qui feroit oublier tout cela. Ce mot de richesses sonna si bien aux oreilles de mes soldats, qu'enfin après avoir plusieurs fois consulté de leurs affaires, ils se trouvèrent jusqu'au nombre de soixante six. Lesquels, pour donner couleur au grand desir qu'ils avoient de piller, me feirent presenter une requeste par François de la Caille, sergent de ma compagnée, contenant en somme une remonstrance du peu de vivres qui restoient pour nous maintenir jusqu'au temps que les navires pourroient retourner en France. A quoy remedier leur sembloit necessaire d'envoyer à la Nouvelle Espagne, au Perou, et à toutes les isles circonvoisines, ce qu'ils me supplioient leur vouloir permettre : mais je leur feis responce, que les barques achevées, je donnerois si bon ordre par tout, que moyennant la marchandise du Roy, sans espargner jusques à mes propres habits, nous recouvririons vivres des habitans du pays : joint aussi que nous en avions encor pour quatre mois : car je craignois fort que souz ombre de chercher des vivres, ils vousissent attenter quelque chose sur ceux qui appartenoient au roy d'Espagne, chose qui le temps advenir m'eust esté reprochée

avec juste raison, attendu qu'au partir de France, la royne m'avoit bien expressement commandé de ne faire aucun tort aux subjets du roy d'Espagne, ne chose dont il peust concevoir aucune jalousie. Ils feirent semblant de se tenir satisfaits pour ceste responce. Mais huict jours après, ainsi que je continuois au travail de nostre fort, et de noz barques, je tombé malade : lors mes seditieux oublians tout honneur et devoir, pensans avoir trouvé occasion d'exécuter leur rebelle entreprise, commencèrent à praticquer de nouveau leurs premiers desseins, faisans si bien leur menée durant ma maladie, qu'ils protestèrent de se saisir du corps de garde et du fort, voire de me violenter, si je ne voulois consentir à leur vouloir depravé. Mon lieutenant adverti de ce, me vint faire entendre qu'il avoit quelque opinion de quelque menée : et le lendemain matin je fus salué du port d'armes, où mes soldats estoient pour me jouer un mauvais tour ; lors j'envoyay querir deux gentilshommes, ausquels je me fiois le plus, qui me rapportèrent les soldats avoir deliberé de venir vers moy pour me faire une requeste : mais je leur remonstray que ce n'estoit la façon d'ainsi presenter requeste à un capitaine : et pour ce, qu'ils m'envoyassent quelques uns, afin de me faire entendre ce qu'ils vouloient obtenir. Sur ce, les cinq principaux autheurs de la sédition,

armez de corps et cuirasse, la pistole au poing, et le chien abbatu, entrèrent en ma chambre, me disans qu'ils vouloient aller aux Nouvelles Espagnes chercher leur advanture. Lors je leur remonstray qu'ils regardassent bien à ce qu'ils vouloient faire : mais ils respondirent aussitost, que tout y estoit regardé, et qu'il falloit leur accorder ce poinct : puis (respondi-je adonc) que je suis forcé de ce faire, j'y envoyeray le capitaine Vasseur et mon sergent, qui me respondront et me rendront compte de tout ce qui se fera en ce voyage : et pour vous contenter, je suis bien d'avis que preniez de chaque chambre un homme, afin d'accompagner le capitaine Vasseur et mon sergent. Surquoy blasphémant le nom de Dieu, ils me respondirent qu'ils y devoient aller : qu'il ne restoit plus sinon que je leur rendisse les armes que j'avois en mon pouvoir, de peur que (si villainement outragé par eux) je ne m'en aydasse à leur desavantage, ce que pourtant ne leur voulus accorder : mais ils prindrent tout de force, et l'emportèrent hors ma maison. Mesmes après avoir offencé un gentilhomme en ma chambre, qui en vouloit parler, se saisirent de ma personne, et tout malade que j'estois m'envoyèrent prisonnier en un navire qui estoit à l'ancre au meilleu de la rivière. Dans lequel je fus l'espace de quinze jours, assisté d'un homme

seul, ne voulans permettre qu'il vint aucun des miens me visiter : à tous lesquels et autres tenans mon party, ils ostèrent les armes, et m'envoyèrent un congé pour signer, me mandans, après leur avoir refuzé, que si j'en faisois aucune difficulté, ils me viendroient tous couper la gorge dans le navire. Ainsi je fus contraint leur signer le congé, et quant et quant leur bailler quelques mariniers avec le pilote Trenchant. Les barques parachevées, ils les armèrent de munitions du Roy, de pouldres, de balles, et d'artillerie, autant qu'il en falloit, et eslurent pour leur capitaine un mien sergent nommé Bertrand Sonferrent, leur enseigne un nommé la Croix, contraignirent le capitaine Vasseur de leur livrer l'enseigne de son navire. Puis deliberans naviger en un lieu des Antilles, nommé Leauguave, appartenant aux Espagnols, et y prendre terre, la nuict de Noel, afin d'entrer au temple, pendant qu'on dirait la messe de minuict, et massacrer tous ceux qui s'y trouveroient, feirent voille le huictiesme jour de décembre. Mais pour ce que la pluspart d'eux se repentoit desja de l'entreprise, et que desja ils commencèrent à se mutiner et fascher les uns contre les autres : quand se vint à sortir de l'embouchure de la rivière les deux barques se separèrent, l'une tira le long de la coste, pour plus aisement faire la traverse du cap

jusques à Cuba ; et l'autre alla tout droit passer au travers des isles Lucayes : qui fut cause qu'elles ne se rencontrèrent que six semaines après leur departement : pendant lequel temps la barque ayant pris la traicte de la coste, en laquelle commandoit l'un des premiers seditieux, nommé d'Orange, et Trenchant servait de pilote, prist, près un lieu nommé Archaha, un brigantin chargé de quelque nombre de cassana, qui est une espèce de pain qui se fait en racines, et neantmoins fort blanc et bon à manger, et quelque peu de vin. Ce qui ne fut sans quelque perte des leurs : car en une charge qui leur fut donnée par les habitans de Archaha, deux de leurs hommes furent pris, assavoir Estienne Gondeau et un nommé Grandpré, sans deux autres qui y demourèrent tuez, Nicolas le Maistre et Doublet : toutesfois le brigantin leur demoura, auquel pour ce qu'il estoit de plus grand port, et plus propre pour naviger, ils transportèrent toutes les hardes qui estoient en leur barque : puis après ils rencontrèrent au droit du cap de Saincte Marie près de Leauguave, où ils meirent pied à terre pour calfuter et radouber leur barque, qui faisoit grande eaue. Cependant ils resolurent d'aller à Baracou, qui est un village de l'isle Jamayque : où estans arrivez, ils trouvèrent dans le havre une caravelle du port de cinquante à soixante tonneaux,

laquelle ils prindrent toute vuide : et après avoir fait bonne chère au village, l'espace de cinq ou six jours, ils s'embarquèrent dedans, abandonnans leur seconde barque, puis retournèrent au cap de Thibron, où ils rencontrèrent une patache qu'ils prindrent de force, après avoir longuement combatu. En ceste patache fut pris le gouverneur de la Jamayque, avec beaucoup de richesses, tant d'or et d'argent, que de marchandises, de vin et de prou d'autres choses : desquels nos seditieux ne se contentans, delibererent en chercher encore en leur caravelle, et leur gouverneur de la Jamayque aussi. Puis estant arrivez à la Jamayque, faillirent de prendre une autre caravelle, qui se sauva dans le havre. Le gouverneur fin et accort, se voyant conduit au lieu où il demandoit, feit tant par ses douces paroles, que ceux qui l'avoient pris luy permirent mettre dedans une barquette deux petits garçons qui avoient esté pris quand et luy, et les envoyer au village vers sa femme, à fin de l'advertir qu'elle eust à faire provision de vivres, pour les luy envoyer. Mais au lieu d'escrire à sa femme, il dit secrettement aux garçons qu'elle se mist en tout devoir de faire venir les vaisseaux des ports circonvoisins à son secours. Ce qu'elle feit si destrement, qu'un matin, à la pointe du jour, comme les seditieux se tenoient à l'embouchure du port (lequel s'estend

plus de deux lieues dans la terre), sortit du havre une malgualire qui feit nage devant et derrière : puis deux grands navires, qui pouvaient estre à chacun de quatre vingts à cent tonneaux, bien equipez d'artillerie, et bien fournis d'hommes : à la venue desquels nos mutins furent pris, n'ayans peu descouvrir leur venue, tant pour l'obscurité du temps, que pour la longueur du port, avec ce qu'ils ne s'en doutoient aucunement. Il est bien vray que les vingt-cinq ou vingt-six qui estoient au brigantin descouvrirent ces vaisseaux quand ils furent près : lesquels se trouvans pressez pour n'avoir loisir de recueillir les ancres, coupèrent le cable, et le trompette qui estoit dedans advertit les autres; pour ce, les Espagnols se sentans descouverts tirèrent une volée de canon à l'abordée des François, qu'ils suivirent l'espace de trois lieues, et prindrent leurs vaisseaux. Le brigantin en se sauvant passa à la veue du cap des Aigrettes et du cap Sainct-Anthoine, situez en l'isle de Cuba, et de là vint passer à la veue de la Havane. Or le pilote Trenchant, et le trompette et quelques autres mariniers de ce brigantin emmenez par force en ce voyage (ainsi qu'en autre lieu nous avons dit) ne desiroient autre chose que retourner vers moy, à ceste fin ils s'accordèrent ensemble, si d'avanture le vent leur duisoit bien, de passer la traverse du canal

de Bahame, pendant que les seditieux dormiroient, ce qu'ils feirent si bien à propos, que le matin au point du jour, environ le vingt cinquiesme de mars, ils se trouvèrent à la coste de la Floride; où cognoissant le mal par eux commis, ils se meirent par manière de moquerie à contrefaire les juges, mais ce n'estoit qu'après avoir beu du vin, qui leur restoit encores de la prise. L'un contrefaisoit le juge, et l'autre me representoit; qu'elqu'un, après avoir ouy le plaidoyé, concluoit: vous ferez vos causes telles que bon vous semblera, mais si estans arrivez au fort de la Caroline le capitaine ne vous fait tous pendre, je ne l'auray jamais en reputation d'homme de bien. Les autres estimoient qu'après ma cholère passée, j'oublierois aisement cela. Leur voile ne fut si tost descouverte en nostre coste, qu'un roy de ce lieu nommé Patica, demeurant huict lieues loing de nostre fort, et l'un de nos bons amys, envoya un Indien m'advertir qu'il avoit descouvert quelque voile à la coste, et qu'il estimoit estre de nostre nation. Sur ce le brigantin, pressé de famine, vint surgir à l'emboucheure de la rivière de May, où de prime face nous estimions que ce fussent navires venues de France, chose qui nous donnoit grande allegresse; mais l'ayant fait rocognoistre de près, je fus adverty que c'estoient nos seditieux qui estoient retournez. Pour ce je leur envoyay dire par le capi-

taine Vasseur et par mon sergent, qu'ils eussent à amener le brigantin devant la forteresse (il n'y avoit de l'emboucheure, ou ils avoient mouillé l'ancre jusques à la forteresse, que deux lieues seulement), ce qu'ils promirent faire. Le lendemain j'y envoyay le mesme capitaine et sergent, accompagnez de trente soldats, pource je voyois leur venuë estre trop retardée. Lors ils les amenèrent, et pource que quelques uns d'eux avoient juré à leur partement de ne rentrer jamais au fort, je voulu leur faire garder leur serment. A ceste fin je les attendis vers ladite emboucheure, la part où je faisois travailler à mes navires et barques, et commanday à mon sergent, qu'il eust à mestre en terre les quatre plus principaux autheurs de la sedition, auxquels au mesme instant je feis mettre les fers aux pieds, car ce n'estoit mon dessein de faire punir les autres, entendu qu'on les avoit subornez, et que mon conseil expressement assemblé pour ce faict, avoit arresté que ces quatre seulement devoient mourir pour servir d'exemple aux autres. En ce lieu je leur feis une belle remontrance et telle : « Mes amys, vous pouvez sçavoir » la cause pour laquelle il a pleu au Roy nous en» voyer en ceste terre ; vous sçavez qu'il est nos» tre naturel prince, auquel selon les comman» demens de Dieu, nous sommes tenus d'obeir, » tellement que nous n'espargnons noz biens et

» nos vies pour faire les choses qui concernent » son service; vous sçavez, ou pour le moins vous » ne le pouvez ignorer, qu'avec ceste generalle » et naturelle obligation, vous ayez encores ad- » jousté ceste cy, par laquelle recevans de luy » gages et solde raisonnable, vous estes tenuz de » suyvre ceux, lesquels il a establis sur vous, pour » estre chefs et vous commander en son nom, luy » ayans pour cest effect presté le serment de fide- » lité, lequel vous ne pouvez aucunement retrac- » ter pour quelque belle apparance que vous ayez » de faire le contraire; car c'est la raison, que puis- » que vous vivez de son pain à telle condition, » c'est la raison (dis-je) que vous luy soyez fi- » delles. Toutesfois vous avez eu plus grand es- » gard à voz affections dereglées, qu'à la vertu, » laquelle vous invitoit à l'observance de vostre » serment, tellement qu'estans faits contempteurs » d'honnesteté, vous vous estes desbordez, et avez » pensé que toutes choses vous estoient permises. » Il est advenu de là, que pensans avoir eschappé » la justice des hommes, vous n'avez peu fuir » celle de Dieu, laquelle comme inevitable vous » a conduis, et malgre vous vous a faict arriver » en ce lieu, pour vous faire confesser combien » ses jugements sont veritables, et que jamais il » ne laisse une telle faute impunie. » Après que je leur eu tenu tels ou semblables propos, suivant

ce que nous avions arresté au conseil, pour raison des crimes par eux commis, tant contre la majesté du Roy, que contre moy, qui estois leur capitaine, je les condamnay d'estre pendus et estranglez. Voyans doncques qu'il n'y avoit point d'huis de derrière, pour se sauver de cest arrest, ils se mirent en devoir de prier Dieu. Toutesfois l'un des quatre, pensant mutiner mes soldats, leur dit ainsi : « Comment, mes frères et compagnons, souffrirez-» vous que nous mourions si honteusement? » Et lors prenant la parole, je luy dis qu'ils n'estoient compagnons des seditieux et rebelles au service du Roy. Sur ce les soldats me supplièrent de ne les faire pendre, ains permettre qu'ils passassent par les armes, et que puis après, si bon me sembloit, leurs corps seroient pendus à quelques potences au long de l'emboucheure; ce que presentement je feis executer.

Voila quelle fut l'issue de mes mutins, sans laquelle j'eusse tousjours vescu en paix, et satisfaict au bon plaisir que j'avois de faire un heureux et tranquille voyage. Mais pour ce que je n'ay discouru que les heurs et naufrages qui leur advindrent depuis leur partement, sans faire commemoration aucune de nostre sort, je reprendray mes premiers errements pour faire entendre ce qui m'advint depuis leur partement.

Premierement je vins à considerer, afin de me

rendre plus constant et ferme en mon affliction, que ces mutins ne pouvoient fonder leur sedition sur la faute des vivres, car, depuis nostre arrivée, chaque soldat journellement avoit eu jusqu'à ce jour, et eut encore jusques au vingt huictiesme fevrier un pain de munition pesant vingt deux onces. Puis je pensay en moy mesme comme toutes conquestes nouvelles, soit en mer, soit en terre, sont ordinairement troublées par les rebellions aisées à se soulever, tant par longue distance du pays, que par l'espoir que les soldats ont de faire leur profit, ainsi que nous pouvions estre bien informez par les histoires anciennes, et par les heurtades freschement advenues à Christophle Colomb, après sa première descouverte, à Francesco Pizarre, à Diego d'Alimagro, au Perou, et à Fernand de Cortès. Cent mille autres choses se proposent à mon esprit, pour me fortifier. Mon lieutenant Ottigny et mon sergent de compagnie me vindrent querir au navire, où j'estois prisonnier, et m'enlevèrent dans une barque, si tost que les mutins furent partiz. Estant arrivé au fort, je feis assembler au milieu de la place devant le corps de garde tous ceux qui me restoient, et leur remonstré les fautes commises par ceux qui nous avoient abandonnez, les priant leur en souvenir quelque jour, pour en tesmoigner, quand il en seroit besoin. J'ordonnay quand et quand des

nouveaux chefs, pour commander aux escouades : et leur donnay un ordre, suivant lequel ils avoient à se gouverner doresnavant et à entrer en garde : car la plupart des soldats, dont j'avois la meilleure opinion, s'en estoient allez. Ma remonstrance faicte, ils me promirent tous d'un commun accord, de très bien m'obeir, et de faire tout ce que je leur commanderois, fust-ce de mourir à mes pieds, pour le service du Roy. A quoy veritablement ils n'ont depuis failly : de sorte que j'ose dire depuis l'allée de mes mutins avoir esté aussi bien obey que fut oncques capitaine en lieu où il ait commandé.

Le lendemain de mon retour au fort, je feis de rechef assembler mes gens, à fin de leur remonstrer comme nostre clos n'estoit encore achevé, et qu'il estoit besoing que tous y missions la main, pour nous asseurer contre les Indiens. Ce que m'ayans volontiers accordé, ils rehaulsèrent tout de gazons, depuis la porte jusqu'à la rivière, qui est du costé de l'ouest. Ce fait, je mis mes charpentiers au travail pour faire une autre barque de la mesme grandeur qu'estoient les autres, commanday aux scieurs qu'ils eussent à preparer de la planche, aux mareschaux de la ferrure et des cloux, et à quelques autres de faire le charbon, de sorte que la barque fut parachevée en dix-huict jours. Puis j'en feis faire une autre plus

petite que la première, pour mieux descouvrir en la rivière. Cependant les Indiens me visitoient et apportoient tousjours quelques presens, comme poisson, cerfs, poulles d'Indes, leopards, petits ours, et autres choses, selon le lieu de leur habitation. Je les recompensois de quelques haches, cousteaux, patrenostres de verre, peignes et miroirs. Deux Indiens me vindrent un jour saluer de la part de leur roy nommé Marracou, distant du lieu de nostre fort quelques quarantes lieues du costé du sud, et me feirent entendre qu'il y avoit en la maison du roy Onathaqua un nommé Barbu, et en celle du roy Mathiaca un autre homme, dont ils ne sçavoient le nom, qui n'estoient de leur nation, à cause de quoy je pensé que ce pouvoient estre quelques chrestiens. Pour ce j'envoyay prier tous les roys voisins, que s'il y avoit chrestien aucun demeurant en leurs terres, qu'ils trouvassent moyen me le faire recouvrer, et que je les recompenserois au double. Eux qui aiment les presens, y prindrent telle peine, que les deux hommes, dont nous avions parlé, me vindrent trouver au fort. Ils estoient nuds, portans les cheveux longs jusques au jarret, ainsi que font les sauvages, et estoient Espagnols de nation, si bien neantmoins accoustumez à la façon de ce pays, que de première face ils trouvèrent notre maniere estrange. Après les avoir entretenus de quelques

propos, je les feis habiller et coupper les cheveux, qu'ils ne voulurent perdre, ains les enveloppèrent dans du linge, disans qu'ils vouloient les reporter dans leur pays pour tesmoigner le mal qu'ils avoient enduré aux Indes. Aux cheveux de l'un fut trouvé quelque peu d'or caché, jusqu'à la valleur de vingt-cinq escus dont il me feit présent. Or, les examinant des lieux ausquels ils pouvoient avoir esté, et comme ils estoient venus, ils me respondirent qu'il y avoit desja quinze ans passez, que trois navires, en l'une desquelles ils estoient, se perdirent au travers d'un lieu nommé Calos, sur des basses que l'on dit les Martyres, et que le roy de Calos retira la plus grand part des richesses qui estoient dans les dites navires, faisant en sorte que la plupart du monde se sauva et plusieurs femmes, au nombre desquelles y avoit trois ou quatre damoiselles mariées, lors demeurantes encore, et leurs enfans aussi, avec ce roy de Calos. Je voulus m'informer qui estoit ce roy, ils me feirent responce qu'il estoit le plus beau et le plus grand Indien de la contrée, homme grand guerrier, et ayant beaucoup de subjets en sa puissance. Me dirent davantage, qu'il avoit un grand nombre d'or et d'argent, jusqu'à en tenir dans un certain village une fosse toute pleine, qui n'estoit moins haute qu'un homme, et large comme un tonneau, à laquelle si je pouvois aller avec cent

harquebusiers, les Espagnols se faisoient forts de me faire recouvrer toutes ces richesses, outre ce que je pourrois tirer du commun peuple du pays, qui en possédoit beaucoup. Ils me donnèrent aussi à entendre que les femmes allans danser, portoient à l'entour de leurs ceintures des platines d'or, larges comme une assiette, et en telle quantité, que la charge les empeschoit de danser à leur aise, et que les hommes en avoient au semblable. La plus part de ces richesses provenoient, à leur dire, des navires espagnolles, qui ordinairement se perdoient en ce destroit, et l'autre de la traffique que ce roy de Calos avoit avec les autres roys de la contrée. Au reste, qu'il estoit fort reveré de ses subjects, et qu'il leur donnoit à entendre que ses sorts et charmes estoient causes des biens que la terre produisoit, et que pour leur persuader ce faict, il se retiroit une ou deux fois l'année en une certaine maison, accompagné de deux ou trois de ses plus familiers, là où il faisoit quelques enchanteries, et que si quelqu'un s'ingeroit d'aller veoir ce qu'ils faisoient en ce lieu, le roy le faisoit incontinent mourir. Qui plus est, ils me dirent que chascun an, au temps de la moisson, ce roy barbare sacrifioit un homme, qui pour ce faict estoit expressément gardé, et pris au nombre des Espagnols, qui par fortune s'estoient perdus en ce destroit. L'un de ces deux me conta

qu'il luy avoit long temps servy de messager, et que souventes fois par son commandement il estoit allé visiter un roy nommé Oathcaqua, distant de Calos quatre ou cinq journées, qui de tout temps luy estoit bon amy; mais qu'au meilleu du chemin il y avoit une isle située dans un grand lac d'eau douce appelé Serropé, grand environ de cinq lieues, fertille en plusieurs sortes de fruicts, principallement en dattes, qui proviennent des palmes, dont ils font une merveilleuse traficque, toutesfois non si grande que d'une sorte de racine, de laquelle ils tirent de la farine si propre à faire du pain, que n'est possible d'en manger de meilleur, à qu'à quinze lieues à l'entour tout le pays en est nourry, qui est cause que les habitans de l'isle attirent de leurs voisins une grande richesse; car on n'a de ceste racine d'eux qu'à bonnes enseignes, avec ce qu'ils sont tenus pour les plus belliqueux hommes de la terre, comme ils monstrèrent bien, lorsque le roy Calos, ayant fait alliance avec Oathcaqua, fut frustré de sa fille qu'Oathcaqua lui avoit promise en mariage. Il me conta le fait en ceste manière. Comme Oathcaqua, bien accompagné de gens, menoit une de ses filles excellemment belle, selon la couleur du pays, au roy Calos, pour la luy donner à femme, les habitans de ceste isle advertis du faict, luy dressèrent une embuscade au lieu où il devoit

passer, et feirent en sorte que Oathcaqua fut mis en route, la mariée prise, et toutes les filles qui la suivoient, lesquelles ils emmenèrent en leur isle. Ce que par tout le païs des Indiens ils tiennent à plus grande victoire; car ils se marient puis après à ces filles, et les aiment esperduement. L'Espagnol qui me fit ce conte me dit qu'après ceste deffaicte, il estoit allé demeurer avec Oathcaqua, et y avoit bien esté l'espace de huict ans, jusques à ce qu'il m'estoit venu trouver. Le lieu de Calos est situé sur une rivière qui est au delà du cap de la Floride, quarante ou cinquante lieues en tirant vers le sud, et la demeure de Oathcaqua est par deçà le cap, tirant au north, en un lieu que nous appellons en la charte Caignaveral, qui est sur les vingt huict degrez.

Environ le vingt cinquiesme janvier, le Paracousi Satouriona, mon voisin, m'envoya quelques presens par deux de ses subjects, pour me persuader de me joindre avec luy, et faire la guerre à Ouae Outina, qui estoit mon amy : me priant au reste que je retirasse quelques-uns des miens qui estoient avec Outina, sans le respect desquels il l'eust plusieurs fois attaqué et deffait : il m'en fit prier par plusieurs autres roys ses alliez, qui par l'espace de trois sepmaines ou d'un moys, m'envoyèrent messages à ceste fin. Mais je ne leur voulu accorder la guerre, au contraire je me mis

en devoir de les rendre amys : ce qu'ils m'accordèrent, jusques à tenir pour faict ce que j'en voudrois articuler. Surquoy les deux Espagnols qui cognoissoient il y avoit long temps le naturel des Indiens, m'advertirent que je ne me fiasse aucunement en eux, pource qu'alors qu'ils faisoient bon visage et bonne chère aux personnes, c'estoit lorsqu'ils les vouloient surprendre et trahir : et que de leur naturel ils estoient les plus traistres et grands dissimulateurs de tout le monde. Aussi ne me fioy-je que bien à point, comme celuy qui avoit descouvert mil de leurs ruses et traverses, tant par expérience que par la lecture des histoires modernes.

Nos deux barques ne furent sitost depeschées, que j'envoyé le capitaine Vasseur descouvrir le long de la coste, en tirant vers le north, et le chargay naviger jusques à une riviere, le Roy de laquelle se nommoit Audusta, seigneur du lieu, où ceux du voyage de l'an mil cinq cens soixante deux s'estoient chargez de vivre. Je luy envoyay deux sortes d'habillemens, avec quelques haches, cousteaux et autres petites merceries, pour plus aisement m'insinuer en son amitié. Et pour le mieux gaigner, je feis embarquer quand et le capitaine Vasseur un soldat nommé Aymon, qui estoit un de ceux qui estoient revenus du premier voyage, esperant que le roy Audusta le pourroit

recognoistre. Mais avant qu'ils s'embarquassent, je leur commanday de s'enquerir qu'estoit devenu un autre soldat, nomme Rouffi, qui estoit demouré seul en ces parties là, lorsque le capitaine Nicolas Masson, et ceux du premier voyage, s'estoient embarquez pour retourner en France. Ils sceurent à leur descente qu'une barque passant par là avoit emmené ledit soldat : et depuis ay veritablement sceu que c'estoient Espagnols qui l'avoient passé à la Havane. Le roy Audusta me renvoya ma barque pleine de mil, avec une quantité de febves, deux cerfs, des peaux peintes à leur mode, et quelques perles de petite valeur, pour ce qu'elles estoient bruslées, et me manda que si je me voulois habituer en son lieu, il me donneroit un grand païs, et qu'après avoir recueilli son mil, il m'en departiroit tant que je voudrois.

Cependant il nous survint une manne de pigeons ramiers en si grand nombre, et par l'espace d'environ sept sepmaines, que chacun jour nous en tuasmes à la harquebuse plus de deux cens dans les bois qui estoient à l'entour de nostre fort.

Quand le capitaine Vasseur fut de retour, je feis de rechef equipper les deux barques de soldats et de mathelots, et je renvoyé porter un present de ma part à la vefve du feu roy Hioacaia, distante de nostre fort d'environ douze lieues en tirant vers le north. Elle receut gratieusement

nos hommes, me renvoya mes deux barques pleines de mil et de gland, avecques quelques bottées de feuille de cassiné, dont ils font leur breuvage. Aussi le lieu de ceste vefve est le plus fertile en mil qui soit en toute la coste, et le plus beau. On tient que ceste royne est la plus belle de toutes les Indiennes, et de laquelle on fait le plus conte : mesmes ses subjets l'honorent jusques là, que la pluspart du temps ils la portent sur leurs espaules, ne voulans permettre qu'elle chemine à pied. Quelque jour après le retour de mes barques, elle m'envoya visiter par son hiatiqui, qui est à dire son truchement.

Pensant estre muny de vivres jusques au temps que les navires pourroient venir de France, j'envoyay (de peur de tenir mes gens oiseux) mes deux barques descouvrir le long de la rivière et à mont icelle, lesquelles allèrent si avant, qu'elles furent bien jusques à trente lieues au delà d'un lieu nommé Mathiaqua, et là descouvrirent l'entrée d'un lac, à l'autre costé duquel ne se voyoit aucune terre, selon le rapport des Indiens, qui mesmes bien souvent avoient monté sur les plus hauts arbres du païs, pour voir la terre, et toutesfois ne l'avoient aperceüe : qui fut cause que mes gens ne passèrent outre, ains rebrousèrent chemin, et en revenant visitèrent l'isle de Edelano, située au mitan de la rivière, lieu autant beau qui

s'en puisse veoir au monde. Car en l'espace de quelques trois lieues qu'elle peut contenir en longueur et largeur, il se void une fertilité de biens et de peuple grandement recommandable. Au sorty du village d'Edelano, pour venir au port de la rivière, il faut passer par une allée, longue environ de trois cens pas et large de quinze, aux deux costés de laquelle sont plantez de grands arbres, dont les branchages se lient en arcade et se rencontrent de tel artifice, qu'il semble que ce soit une treille faite tout à propos, je dis aussi belle qu'autre qui se puisse veoir en la chrestienté, et si le tout y est naturel. Nos gens sortis de ce lieu, voguèrent à Eneguape, puis à Chilily, de là à Patica, et finablement se rendirent à Coya, où laissans leurs barques dans un petit bras de rivière, avec gens pour les garder, ils allèrent visiter Outina, qui les receut fort humainement : et quand ils partirent de sa maison, feit tant par prières importunes, que six de mes hommes demeurèrent avec luy, du nombre desquels estoit un gentilhomme nommé Grotauld, qui après y avoir séjourné environ deux moys, et faict grand devoir de descouvrir, avec un autre, que de longtemps j'y avois laissé à ceste fin, me vint retrouver au fort, et me dit que jamais il n'avoit veu un plus beau païs. Entre autres choses me raporta qu'il avoit veu un lieu nommé Hostaqua, que le roy estoit si

puissant, qu'il pouvoit mettre trois ou quatre mil sauvages en campagne ; avec lequel si me voulois joindre et entendre, nous mettrions tout le reste du peuple en nostre obeissance : joint que ce roy sçavoit les adresses de la montagne de Palassi, laquelle les François avoient si grand desir d'aborder, et où l'ennemy d'Hostaqua faisoit sa demeure, lequel estoit facile de surmonter, pourveu que nous fussions liguez ensemble. Ce roy m'envoya quelques lames de cuivre, tiré de ceste montagne, du pied de laquelle il sort un ruisseau d'or ou de cuivre, comme pensent les sauvages, auquel avec une canne de roseau creuse et seiche ils puisent le sable, jusques à ce que la canne soit remplie, puis ils la secouent et trouvent que parmy ce sable il y a force petits grains de cuivre et d'argent : ce qui leur faict cognoistre qu'il doit avoir quelque mine en la montagne. Et pour autant qu'elle n'estoit qu'à cinq ou six journées de nostre fort en tirant vers le northoest, je deliberay que si tost que le secours me seroit venu de France, remener nostre demeure en quelque rivière plus tirant au North, afin d'en estre plus prochain. Un de mes hommes, nommé Pierre Gambye, lequel avoit demouré long temps auparavant en ce païs, pour aprendre les langues, et trafiquer avec les Indiens, finallement arriva au village d'Adelano, où ayant amassé une quantité

d'or et d'argent, et voulant retourner vers moy, pria le roy du village de luy vouloir prester une canoa, qui est un vaisseau fait tout d'une pièce, duquel les Indiens s'aident coustumièrement à la pesche, et en navigeant sur les rivières, ce que ce seigneur d'Adelano luy octroya. Mais estant envieux de la richesse qu'il emportoit, commanda aux deux Indiens qu'il avoit chargez de le conduire dans la canoa, de le tuer, puis de luy apporter la marchandise et l'or qu'il pouvoit avoir : ce que les deux traistres executèrent inhumainement, car ils l'assommèrent d'une hache, ainsi qu'au meilleu de la canoa il souffloit le feu pour cuire du poisson.

Le Paracousi Outina envoya quelques jours après me demander adjonction de douze ou de quinze de mes harquebusiers pour guerroyer son ennemy Potavou, et me feit entendre que cest ennemy deffaict, il me donnoit passage, voire me conduisoit jusques aux montagnes, sans que personne me sceust nullement empescher. Lors j'assemblay mes hommes pour leur demander advis, ainsi que j'avois accoustumé de faire en toutes mes entreprises. La pluspart fut d'opinion que je devois envoyer secours à ce Paracousi, pour ce qu'il me seroit mal aisé de descouvrir plus avant païs sans son moyen, et que les Espagnols, lors qu'ils estoient sur les termes d'acquérir, s'estoient tous-

jours alliez de quelque roy, pour ruiner l'autre. Neantmoins, pour ce que je m'estois tousjours deffié des Indiens, et plus encore depuis l'advertissement dernier que les Espagnols m'en avoient donné, j'eu doute que le petit nombre demandé par Outina ne receust quelque infortune; pource je luy envoyay trente harquebusiers, souz la charge de mon lieutenant Ottigny, qui ne sejourna que deux jours avec Outina, pendant qu'il faisoit appareiller les vivres de son voyage, lesquels ordinairement et selon la coustume du pays, on faict porter par des femmes, par jeunes garçons et par les hermaphrodites. Outina party avec trois cens de ses subjects, tous ayans l'arc et le carquois plein de flesches, feit mettre en teste nos trente harquebusiers, et les feit cheminer tout le jour jusques à ce que la nuict estant venue, et n'ayans faict encor que moitié du chemin, force leur fut de coucher dedans le bois, près d'un grand estang, et là se camper; ils se séparèrent six à six, faisans chacun un feu à l'environ du lieu où est couché leur roy, pour la garde duquel ils ordonnèrent une quantité d'archers, de ceux ausquels il se fie le plus. Le jour estant venu, le camp des Indiens s'achemina jusques à trois lieues près de Potavou: puis le roy Outina requist mon lieutenant de luy bailler quatre ou cinq de ses hommes pour aller descouvrir, qui tout à l'heure partirent: et ne

s'estoient encor fort advancez, qu'ils apperceurent sur un estang, distant du village de Potavou environ trois lieues, trois Indiens qui peschoient dans une canoa. Or, la coustume est que quand on pesche en cest estang, il y a tousjours aux aguets une troupe d'hommes armez d'arcs et de flesches pour la garde de ses pescheurs. Nos gens, advertis par ceux de la compagnée, n'osèrent passer outre, de peur de tomber en quelque embuscade. Parquoy ils revindrent devers Outina, lequel soudainement les feit retourner en meilleure troupe pour surprendre les pescheurs, avant qu'ils peussent se retirer et advertir leur roy Potavou de la venue de ses ennemis. Ce qu'ils ne sceurent executer si sagement que deux ne se sauvassent : encore le 3. se mettoit en devoir de le gaigner à nage, quand on l'arresta à coups de flesches, et tout mort ils le tirèrent à bord, où nos Indiens luy escorchèrent la peau de la teste, luy coupèrent les deux bras sur le chemin, reservans les cheveux au triomphe qu'il esperoit faire de la deffaicte de son ennemy. Outina craignant que Potavou, adverty par les pescheurs qui s'estoient sauvez, ne fust en armes pour gaillardement les recevoir, demanda conseil à son jarva, c'est à dire en leur langage, son magicien, s'il estoit bon de passer outre. Lors ce magicien feit certains signes hideux et espouvantables à veoir, et usa de quelques

paroles, lesquelles estant parachevées, il dit à son roy, qu'il n'estoit bon de passer outre, et que Potavou, accompagné de bien deux mil Indiens, l'attendoit en tel et tel lieu pour le combattre : qui plus est, que tous lesdits Indiens estoient fournis de cordes pour lier les prisonniers qu'ils s'asseuroient de prendre. Ce faict causa qu'Outina ne voulut passer outre. Surquoy mon lieutenant, fasché le possible d'avoir tant travaillé sans faire quelque chose de mémorable, luy dit qu'il n'auroit jamais bonne opinion de luy ne de ses gens, s'il ne se hazardoit : que s'il ne le vouloit faire, au moins qu'il luy donnast une guide pour le mener, luy et sa petite troupe, au lieu où les ennemys estoient campez. Outina eut honte, et voyant la bonne affection du seigneur d'Ottigny, delibera de passer outre : aussi ne faillit-il de trouver ses ennemis au lieu mesme que le magicien avoit nommé, où l'escarmouche s'attaqua, qui dura bien trois grosses heures, en laquelle veritablement Outina eust esté deffait, n'eust esté que nos harquebusiers portèrent tout le faix du combat, et tuèrent un grand nombre de soldats de Potavou, qui fut cause de les mettre en route. De laquelle Outina se contentant pour l'heure, feit retirer ses gens, et reprendre la route de sa maison, au grand mescontentement du seigneur d'Ottigny, qui rien ne desiroit que poursuyvir sa victoire. Après

qu'il fut arrivé en sa maison, il envoya les messagers à dix-huict ou vingt demeures d'autres roys ses vassaux, et les somma de se trouver aux festes et dances qu'il entendoit celebrer à cause de sa victoire. Cependant le seigneur d'Ottigny se refraischist deux jours: puis prenant congé du Paracousi, et luy laissant douze de ses hommes, pour empescher que Patavou, se resentant de sa dernière perte, ne vinst brusler les maisons d'Outina, il se meit en chemin pour me venir trouver au fort, où il me recita comme le tout s'estoit passé : mesme qu'il avoit promis aux douze soldats de les retourner querir. Lors les roys mes voisins, tous ennemis d'Outina, advertis du retour de mon lieutenant, me vindrent visiter avec presens, et sçavoir comme les choses s'estoient portées : me prians tous de les vouloir tenir en amitié, et d'avoir Outina en haine : ce que toutes fois ne leur voulus accorder pour plusieurs raisons qui me mouvoient.

Les Indiens ont accoustumé d'abandonner leurs maisons, et de se retirer aux bois l'espace de trois moys, assavoir Janvier, Febvrier et Mars : pendant lequel temps il n'y a moyen aucun de veoir un Indien, car lors ils vont à la chasse, font de petites cabanes parmy les bois, ausquelles ils se retirent, vivans de ce qu'ils prennent à la chasse. Cela feut cause que pendant ce temps nous ne tirasmes aucuns vivres par leur moyen, et n'eust

esté que j'en avois faict bonne provision, tant que mes hommes en eurent abondamment jusqu'à la fin d'Avril (qui estoit le temps, auquel pour le plus tard nous espérions avoir secours de France) je me fusse trouvé estonné. Cest espoir fut cause que les soldats ne se donnoient grand peine de bien mesnager leurs vivres, ores que je leur fisse distribuer également ce que je pouvois recouvrer par le pays, sans que j'en reservasse pour moy plus que le moindre soldat de toute la compagnée. Le moys de May venant, sans qu'il arrivast secours aucun de France, nous tombasmes en extrême nécessité de vivres, jusques à courir aux racines de la terre, et à quelque oseille que nous trouvions parmy les champs. Car ores que les sauvages fussent de retour en ce temps là, si est-ce qu'ils ne nous secouroient que de quelque poisson, sans lequel véritablement nous fussions morts de faim. Aussi nous avoient ils baillé auparavant la plus part de leur mil et de leurs febves pour nostre marchandise. Ceste famine nous dura depuis l'entrée de May jusqu'à la my-Juin, pendant lequel temps les pauvres soldats et les manœuvres, atténuez le possible, et ne pouvant travailler, ne faisoient qu'aller les uns après les autres en sentinelle, au coupeau d'une montagne située assez près du fort, pour veoir s'ils descouvriroient quelque vaisseau françois. Enfin, frus-

trez de leur espoir, ils s'assemblèrent tous, et me vindrent supplier de donner ordre qu'ils retournassent en France : entendu que si nous laissions passer la saison de s'embarquer, nous estions gens de ne veoir jamais nostre pays, auquel il falloit necessairement estre advenu quelques troubles, puisque l'on nous avoit manqué de promesse, et qu'il n'en estoit venu aucun secours. Là dessus il fut advisé et arresté entre tous, que l'on feroit accoustrer le navire Breton, auquel commandoit le capitaine Vasseur. Mais pource que le navire n'estoit assez grand pour nous recevoir tous, quelques uns proposèrent qu'il seroit bon faire haulser de deux estages le brigantin que les séditieux avoient ramené, et que vingt cinq hommes s'adventureroient de passer dans iceluy en France. Les autres mieux advisez dirent qu'il seroit beaucoup meilleur faire bastir un beau navire sur le fond de la galiotte que j'avois fait faire, promettant y travailler courageusement. Lors je manday mes charpentiers pour sçavoir dans quel temps ils me pourroient rendre prest ce navire. Ils asseurèrent toute la troupe qu'en leur fournissant toutes les necessitez, ils le rendroient prest dans le huictiesme d'Aoust. Tout à l'heure j'ordonnay temps pour y travailler, donnay charge au seigneur d'Ottigny, mon lieutenant, de faire apporter tout le bois nécessaire pour l'accomplisse-

ment des vaisseaux , et au seigneur d'Arlac, mon enseigne, d'aller avec une barque à une lieue près du fort couper les arbres commodes pour faire la planche, et les faire scyer aux scyeurs qu'il mena quand et soy ; et à mon sergent de compagnée, de faire travailler quinze ou seize hommes à la despesche du charbon : et à maistre Hance, garde des munitions de l'artillerie, et au canonnier, de faire amas de gomme pour brayer les vaisseaux : en quoy il travailla si bien, qu'en moins de trois sepmaines ou un moys, il en amassa deux poinssons. Il ne restoit plus que le principal, qui estoit de recouvrer vivres pour nous nourrir pendant nostre travail, ce que j'entrepris faire, avec le reste de ma trouppe et les mathelots du navire. A ceste fin je m'embarquay moy trentiesme, dans ma grand barque, pour faire un voyage de quarante ou cinquante lieues, sans que nous fussions pourveus d'aucune nourriture, qui fait assez cognoistre combien ceux de nostre fort en estoient assez mal garnis. Bien est vray que quelques soldats ayans esté meilleurs mesnagers que les autres, et ayans faict quelque provision de gland, en vendoient à leurs compagnons quinze et vingt sols une petite escuelle. Pendant nostre voyage, nous ne fusmes substentez que de framboises, d'une certaine graine ronde, petite et noire, et de racines de palmites que nous re-

couvrions es costes de la rivière, en laquelle après avoir navigé en vain, je fus contrainct retourner au fort, où les soldats, commençans à s'ennuyer du travail, à cause de l'extreme famine qui les mattoit, s'assemblèrent, et me proposèrent que, puisque nous ne pouvions recouvrer vivres des Indiens, il estoit expédient, pour le remède de leur vie, se saisir de la personne d'un des roys de la terre, s'asseurans qu'estant pris, les subjects n'endureroient les François avoir faute de vivres. Je leur feis response qu'il ne falloit inconsiderement faire ceste entreprise, ains bien adviser à la conséquence qui en pourroit venir. Sur ce ils m'objectèrent, puisque le temps estoit passé du secours de France, et que nous avions resolu d'abandonner le pays, qu'il n'y avoit danger de contraindre les sauvages à nous fournir vivres : ce que pour l'heure ne leur voulus accorder, bien leur promis je d'envoyer en toute diligence advertir les Indiens qu'ils eussent à m'apporter vivres, en eschange de marchandises et d'habits, ainsi qu'ils feirent l'espace de quelques jours, qu'ils apportèrent du gland et du poisson, lequel ces Indiens traistres et meschans de nature, et cognoissans nostre famine estrange, nous vendoient si chèrement qu'en moins de rien ils nous tirèrent toute notre marchandise que nous avions de reste. Qui pis est, craignans d'estre forcez de nous, et

voyans qu'ils avoient tout tiré, ils n'approchèrent plus de nostre fort que de la portée d'une harquebusade. Là ils apportoient leur poisson dans leurs petites almadies, jusques ausquelles nos pauvres soldats estoient contraints aller, et le plus souvent (ainsi que j'ay veu) se despouiller de leur propre chemise pour avoir un poisson. Que si quelquefois ils remonstroient aux sauvages le pris excessif qu'ils prenoient, ces meschans leur respondoient brusquement : « Si tu fais si grand cas de ta marchandise, mange la, et nous mangerons nostre poisson » ; puis ils s'esclatoient de rire et se mocquoient de nous à gueule bée. Dont nos soldats perdans toute patience, eurent souvent envie de les mettre en pièces, et leur faire payer le tribut de leur folle arrogance. Toutesfois, considérant l'importance de cecy, je mettois peine d'appaiser le soldat impatient : car je ne voulois entrer aucunement en question avecques les sauvages, et me suffisoit de dilayer le temps. Parquoy je m'advisay d'envoyer par devers Outina, pour le prier de tant faire avec ses subjects, que je peusse estre secouru de gland et de mil, ce qu'il feit assez petitement, m'envoyant douze ou quinze hottées de glands, et deux de pinocqs, qui sont de petits fruits verds, lesquels croissent parmy les herbes de rivière, et sont gros comme cerises ; encore ne fut-ce qu'en leur baillant en contr'eschange deux

fois autant de marchandises et d'habillemens qu'il leur en appartenoit : car les subjects d'Outina apperceurent clairement la nécessité en laquelle nous estions, et commençoient à nous tenir tel langage que les autres : ainsi que l'on voit communement que la nécessité fait changer le vouloir des hommes.

Sur ces entrefaites il se presenta quelque occasion de respirer : car Outina me feit advertir qu'il y avoit un roy sien subject nommé Astina, lequel il avoit délibéré prendre prisonnier, et le chastier pour sa desobeissance : et que pour ceste cause si je luy voulois donner secours de quelque nombre de mes soldats, il les meneroit au village d'Astina : là où il y avoit moyen de recouvrer du gland et du mil. Il s'excusa cependant envers moy de ce qu'il ne m'avoit envoyé davantage de mil, et me feit dire que le peu qui luy restoit n'estoit à peine suffisant pour ses semailles. Or estant un peu soulagé, comme il me sembloit, pour l'espérance que j'avois de tel offre, je ne voulu faire faute de luy envoyer les hommes qu'il me demandoit, lesquels toutesfois furent assez maltraitez, car il se mocqua d'eux, et au lieu de les mener contre Astina, il les feit marcher contre ses autres ennemis. Mon lieutenant, qui avoit la charge de ceste entreprise avec le capitaine Vasseur, et avec mon sergent, fut en deliberation de se venger d'Outina

et le mettre en pièces, luy et ses gens, et n'eust esté qu'ils craignoient de faire chose contre mon vouloir, il n'y a point de doute qu'ils eussent executé leur entreprise. Ils ne voulurent doncques passer outre sans m'en advertir. Parquoy estans de retour au fort, faschez et esguillonnez au possible d'une telle mocquerie, ils me feirent leurs plaintes, et me donnèrent à entendre qu'ils estoient presque morts de faim. Ils contèrent le tout aux autres soldats, lesquels furent fort joyeux de n'avoir voulu estre de la partie, et prindrent résolution, estans de rechef assemblez, de me faire sçavoir qu'ils persistoient en leur première deliberation, qui est de punir l'audace et mechanceté des sauvages, laquelle ils ne pouvoient plus endurer, et estoient deliberez de prendre l'un de leurs roys prisonnier. Ce que je fus contrainct de leur accorder, afin d'eviter à plus grand mal et à la sedition que je prevoyois advenir si j'en eusse fait refus : car, disoient-ils, quelle occasion avez-vous de nous refuser, attendu la necessité en laquelle nous sommes et le peu de conte qu'ils font de nous? Ne nous sera il pas licite de les punir des torts qu'ils nous font, joint que nous cognoissons apertement le peu de respect qu'ils nous portent? Cela n'est-il pas suffisant, encore que la nécessité n'y fust, puisque ils se sont mocquez de nous, et nous ont manqué de promesse?

Ayant donc resolu avec eux de me saisir de la personne d'Outina, lequel, avec ce qu'il nous en avoit donné occasion, estoit le plus suffisant à nous faire recouvrer des vivres, je me partis avec cinquante des meilleurs soldats, tous embarquez en deux barques, et arrivasmes sur les terres d'Outina, distantes de nostre fort d'environ quarante ou cinquante lieues : puis ayans pris terre, nous tirasmes à son village, situé six grandes lieues de la riviere, là où nous le prismes prisonnier, non toutesfois sans grands cris et alarmes, et l'amenasmes en nos barques : ayans paravant fait entendre à son beau-père et à ses principaux subjects que ce que je l'avois pris n'estoit pour envie que j'eusse de luy faire mal, mais seulement pour subvenir à la nécessité de vivres qui me pressoit ; et que là où ils voudroient m'en faire recouvrer, j'adviserois de le remettre en liberté ; que cependant je me retirerois dans les barques (car je craignois qu'ils ne s'y assemblassent, et qu'il n'en advint quelque mal) là où je l'attendrois l'espace de deux jours, pour en avoir responce : toutesfois que je n'attendois les avoir sans eschange de marchandise ; ce qu'ils me promirent. Et de faict, dès le soir mesme, sa femme, accompagnée de toutes les femmes du village, arriva sur le bord de la rivière et me cria d'entrer en la barque, pour veoir son mary et son fils, que je tenois tous deux pri-

sonniers. Je descouvray le lendemain cinq ou six cens archers indiens, lesquels approchèrent le rivage, et vindrent à moy m'advertir de ce que pendant l'absence de leur roy, leur ennemy Potavou en estant adverty, estoit entré en leur village, et avoit tout bruslé. Ils me prièrent de les vouloir secourir ; cependant toutesfois ils avoient une partie de leur troupe en embuscade, en intention de me charger, si je fusse descendu en terre, ce qui me fut facile de juger. Parquoy voyans le refus que j'en faisois, ils se doutèrent bien qu'ils estoient descouverts, et taschèrent par tous moyens de me lever la mauvaise opinion que j'avois d'eux. Ils m'apportèrent doncques du poisson en leurs petites almadies, et de leur farine de gland, ils composèrent devantage de leur boisson, qu'ils nomment cassin, lequel ils envoyèrent à Outina et à moy. Ores encores que j'eusse gaigné ce poinct sur eux, que de tenir leur chef prisonnier, si ne peux-je pas tenir beaucoup de vivres pour ceste heure : la raison estoit, qu'ils pensoient qu'après que j'aurois tiré des vivres d'eux, je ferois mourir leur roy : car ils mesuroient ma volonté à leur coustume, par laquelle ils font mourir tous les prisonniers qu'ils arrestent en guerre. Et ainsi desesperez de sa liberté, ils s'assemblèrent en la grande maison : et ayant appellé tout le peuple, ils mettoient en avant l'élection d'un nouveau roy,

lors que le beau-père d'Outina esleva dessus le siege royal l'un des petits-enfans du roy : et feit tant que par la pluralité de voix, que l'hommage luy fut rendu par un chacun. Ceste election fut presque cause de grands troubles entr'eux : car il y avoit le parent d'un roy voisin, lequel prétendoit le royaume, et de faict il avoit desja une partie des subjects : toutesfois ceste entreprise ne peut estre exécutée, d'autant que par un commun consentement des principaux, il fut advisé et arresté que l'enfant estoit plus idoine à succeder au père que nul autre.

Ce temps pendant, je tenois tousjours Outina avec moy, auquel j'avois baillé aucuns de mes habillements pour se vestir, comme aussi j'avois fait à son fils. Or ses subjects, qui par avant avoient eu opinion que je l'eusse tué, estans advertis du bon traictement que je luy faisois, envoyèrent deux hommes qui s'acheminèrent le long de la rivière, et le vindrent visiter, et nous apportèrent quelques vivres. Ces deux hommes arrivez furent receuz de moy assez amiablement, et traictez selon les vivres que j'avois. Sur ces entrefaictes il abordoit de toutes parts force sauvages des régions circonvoisines, lesquels venoient pour veoir Outina, et taschoient par tous moyens à me persuader de le faire mourir, offrans que si je le faisois, ils mettroient ordre que je n'aurois faute de vivres.

Il y avoit encore un roy mien voisin, nommé Saturiona, homme fin et accort, et qui faisoit monstre d'estre bien experimenté aux affaires. Ce roy m'envoyoit des messagers ordinairement pour me prier de luy bailler Outina ; et pour plus facilement me gaigner, il envoya par deux fois sept ou huict hottées de mil ou de gland, pensant par ce moyen m'amorcer et me faire entrer en composition avec luy. En la fin voyant toutesfois qu'il perdoit temps, il cessa de me visiter par embassade et vivres : et moy cependant je ne peus si bien proportionner le travail aux navires que nous bastissions pour retourner en France, avec le peu de vivres qui me restoient, qu'en la fin nous ne fussions contraincts d'endurer une extreme faim, qui nous dura tout le moys de may, car il ne se trouvoit en ceste arrière saison ne mil, ne febves, ny gland par les villages, d'autant qu'ils avoient tout employé aux semailles, si bien que nostre recours fut aux racines, que la pluspart des nostres faisoient piller dedans les mortiers que j'avois fait porter pour battre la poudre à canon, et les grains qui nous venoient d'ailleurs : les autres prenoient du bois d'esquine, le battoient et en faisoient de la farine, laquelle ils faisoient bouillir avec de l'eau, et la mangeoient : les autres alloient avec la harquebuse tascher d'arrester quelque oiseau. Mesme ceste misère fut si grande, qu'il s'en

rencontra un, lequel esplucha parmy les ordures de ma maison toutes les arrestes de poisson qu'il peut trouver, lesquelles il feit seicher et mettre en poudre pour en faire du pain. Les effets de ceste famine hydeuse se manifestèrent incontinent en nous : car les os commencèrent incontinent à suyvre la peau de si près, qu'en plusieurs endroits ils la percèrent en la plus part des soldats, tellement que ce que plus je craignois estoit, que les Indiens ne s'eslevassent contre nous, d'autant qu'il eust esté fort malaisé de nous deffendre en si extreme defaillance de toutes nos forces, jointes au défaut de tous vivres, lesquels nous manquèrent tout à coup. Car mesme la rivière ne se trouvoit si abondante en poisson comme de coustume, et sembloit que la terre et l'eau combatist contre nous. Or ainsi comme nous estions sur les termes de desespoir, environ la fin du mois de may, et le commencement de juin, j'eu advertissement par quelques uns de mes Indiens voisins, qu'aux hauts païs à mont la rivière il y avoit desja des mils nouveaux, et c'estoit le païs le plus advancé de tous, ce qui fut cause que j'entrepris d'y aller avec quelque nombre de mes hommes, et monté jusques à un lieu nommé Enecaque, là où je rencontray la sœur d'Outina en un village, là où elle nous fit fort bonne chère, et nous envoya du poisson. Nous trouvasmes la verité de ce que l'on nous

avoit dit: car desja les mils estoient bons, mais de ce bien il m'en advint un mal: car la pluspart de mes soldats furent malades pour en avoir mangé davantage que leur estomach desacoustré n'en eust peu cuire; aussi avions nous esté desja l'espace de quatre jours, depuis nostre departement du fort, que nous n'avions mangé que de petits pinocqs, et quelque peu de poisson, que nous recouvrasmes des pescheurs, lequels nous rencontrions quelquefois le long de la rivière. Cela toutesfois fut si peu, que quelques soldats mangèrent à l'arriere des petits chiens qui avoient esté nouvellement chiennez. Le lendemain je deliberé d'aller en l'isle d'Edelano pour y surprendre le roy, lequel avoit fait tuer un de mes hommes, ainsi que j'ay dit cy-devant; toutesfois luy, estant adverty de mon partement du fort, et du chemin que je tenois sur la rivière, se douta que j'allois en deliberation de me venger du mauvais tour qu'il m'avoit fait; si bien qu'estant là arrivé, je trouvay les maisons vuides, car il s'estoit retiré un peu auparavant avec tout son peuple, et ne me fut aucunement possible d'empescher que mes soldats, faschez d'avoir perdu l'un de leurs compagnons, ne missent le feu dans le village. Au party de là, je repassay par Enecaque, où je recueillis le plus de mil qu'il me fut possible, lequel avec grande diligence je feis conduire au fort, pour secourir

mes pauvres hommes, que j'avois laissez en grande nécessité. Eux doncques me voyans arriver de loin, accoururent sur le bord, auquel ils pensoient que je devois aborder : car la faim les pressoit de si près, qu'ils n'avoient loisir que l'on leur portast les vivres jusques au fort. Aussi le monstrèrent-ils assez, lorsque je fus arrivé, et que je leur eus fait distribuer le peu de mil que j'avois fait distribuer à un chacun, avant que de descendre de la barque : car ils le mangèrent sans l'escacher auparavant. Or me voyant en ceste extreme nécessité, je mettois peine de jour en jour de descouvrir quelques villages, ausquels il y eust des vivres. Et ainsi que je faisois mes voyages çà et là, il advint que deux de mes charpentiers furent tuez par les deux fils du roy Emola, et par un nommé Casti, ainsi qu'ils alloyent se promener au village nommé Athore. La cause de ce meurtre fut, pour autant qu'ils ne se peurent tenir en passant par les champs, qu'ils ne cueillassent un peu de mil, quoy faisans ils furent surpris, dont incontinent je fus adverty par un Indien, lequel un peu auparavant m'avoit apporté un present de la part de Niacubacany, dame d'un village et voisine du fort. Cest advertissement donné, j'y envoyé mon sergent avec un nombre de soldats, lesquels n'y trouvèrent autre chose que les deux corps morts, lesquels ils feirent enterrer, et retour-

nèrent sans faire autre exploict, pour autant que les habitans s'estoient retirez, craignans d'estre chastiez pour un tel forfait.

Ainsi que ces choses se passoient, et que desja nous fussions bien avant au moys de May, il arriva deux subjects du roy Outina, ensemble un hermaphrodite, lesquels m'advertirent que desja les mils estoient meurs en la plus part de leur terroer. Ce qui fut cause qu'Outina me donna à entendre que là où je le voudrois remener chez soy, il mettroit si bon ordre que j'aurois des mils et des febves à foison; mesme que la campagne, laquelle il avoit fait semer pour moy, me seroit reservée. Je mis ceste affaire en deliberation, et trouvay par l'advis de tous, que je luy devois accorder sa requeste, qu'il avoit moyen de nous secourir de vivres nécessaires pour nostre embarquement, et que pour ceste cause je le devois remener. Parquoy je feis incontinent equipper deux barques que je mené à Patica, lieu distant de son village de huict ou neuf lieues, auquel je ne trouvay personne; car ils s'estoient retirez dedans les bois, et ne se vouloient montrer, encore que Outina se monstrast, dautant qu'ils pensoient que je serois contraint de le laisser. Or, voyant qu'il ne se presentoit personne, je fus contrainct hazarder l'un de mes hommes, qui avoit practiqué le pays, et auquel je baillé le petit garçon d'Outina, et luy

commanday d'aller en diligence au village d'Outina, par devers son beau-père et sa femme, les advertir que s'ils vouloient ravoir leur roy, ils eussent à m'apporter vivres sur le bord de la petite rivière, en laquelle je m'en allois. Là estant arrivé, chacun feit grandes caresses au petit enfant, et n'y avoit celuy qui ne se tint bien heureux de le toucher. Le beau-père et la femme entendans ceste nouvelle, s'acheminèrent incontinent vers nos barques, et apportoient du pain qu'ils donnèrent à mes soldats, m'entretindrent là par trois jours, et se meirent cependant en tout devoir de me surprendre, ce que je descouvris incontinent, et m'en sceus fort bien garder. Parquoy voyans qu'ils ne pouvoient exécuter leur entreprise, et qu'ils estoient desja descouverts, ils m'envoyèrent m'advertir qu'ils ne me pouvoient encore donner vivres, et que les grains n'estoient encores meurs. Ainsi doncques je fus contraint retourner et remener Outina chez nous, là où j'eu assez de peine à le sauver de la fureur de mes soldats, lesquels, appercevans la meschanceté des Indiens, taschèrent à le massacrer. Aussi sembloit-il qu'ils fussent contens d'avoir l'enfant, et qu'ils n'eussent grand soucy du père. Or, l'esperance m'estant tombée de ce costé, je m'advisay d'envoyer mes hommes par les villages ausquels je pensois que le mil fust desja meur; mesme je

me transporté en plusieurs endroits, et poursuivy ceste entreprise jusques à quinze jours suivans, qu'Outina de rechef me pria de le mener en son village, s'asseurant que ses subjects ne feroient aucune difficulté de me bailler vivres; et que là où ils refuseroient il estoit content que je feisse de luy ce que bon me sembleroit. J'entrepris ce voyage pour la seconde fois, avecques les deux barques equipées comme auparavant; puis estant arrivé en la petite rivière, nous recognusmes les subjects d'iceluy, lesquels n'avoient fait faute de s'y trouver avec quelque pain, febves et poisson pour donner à mes soldats. Estans toutesfois retombez à leur première entreprise, ils espioyent tous les moyens de me surprendre, esperans avoir bien la raison de la prise de leur roy, s'ils gaignoient la victoire sur moy. Mais après qu'ils eurent veu le peu de moyen qu'ils avoient de m'endommager, ils revindrent aux prières, et meirent en avant, que si je leur voulois bailler leur roy avecques quelques miens soldats, ils les conduiroient au village, et que les subjects le voyant seroient plus affectionnez à bailler vivres, ce que toutesfois je ne leur voulus accorder (me doutant de leur finesse, laquelle n'estoit si cachée que l'on ne vist bien le jour au travers), que premièrement ils ne m'eussent baillé deux hommes en ostage, à la charge que dans le lendemain ils apporteroient des vivres,

ce qu'ils accordèrent, et m'en baillèrent deux, que je meis à la chesne, de peur qu'ils ne se derobassent, comme je sçavois bien qu'ils en estoient instruits. Quatre jours se passèrent en ces parlements, en la fin desquels ils me feirent entendre qu'ils ne pouvoient satisfaire en tout et partout à leur promesse : et que tout ce qu'ils pouvoient faire pour l'heure estoit de faire apporter une charge de mil par chacun subject. Au reste que r'envoyant en dix jours les deux ostages, ils le feroient. Ainsi que mon lieutenant estoit prest de partir, je l'adverty sur tout qu'il se gardast de tomber en la main des Indiens, car je les cognoissois assez fins et accorts pour entreprendre et exécuter quelque chose à nostre desavantage. Il se partit doncques avec sa troupe, et arriva en la petite rivière, en laquelle nous avions accoustumé entrer, pour approcher de plus près le village d'Outina, distant de six lieues françoises. Là il descendit en terre, feit mettre ses hommes en bon équippage, et tira droit en la grande maison du roy : là où les principaux du païs se trouvèrent, lesquels feirent apporter assez grande quantité de vivres les uns après les autres, toutesfois faisans cependant escouler trois ou quatre jours, pendant lesquels ils amassèrent des hommes pour nous donner à dos à la retraicte. Ils s'aydèrent doncques de plusieurs moyens pour nous tenir tousjours en

haleine. Car tantost ils demandoient leurs ostages, puis voyans que mon lieutenant ne leur vouloit accorder, tant qu'ils eussent porté les vivres jusques aux barques, selon ce qui avoit esté arresté entre nous, ils luy donnèrent à entendre que les femmes et les petits enfans s'estonnoient grandement de veoir leurs mesches allumées près les harquebuses : que pour ceste cause ils le supplioient très affectionnement de les faire estaindre, à fin que plus aisement ils peussent fournir des gens pour porter les vivres : que de leur part ils laisseroient leurs arcs et leurs flesches, et se contenteroient de les faire porter par quelques valets. Aussi peu leur fut accordée ceste seconde requeste, comme la première : car il estoit facile de suborner leur dessein. Mais cependant que ces choses se menoient, Outina ne comparoissoit aucunement, ains se tenoit clos et couvert en une petite maison à part, là où quelques deputez des miens l'alloient veoir, se plaignans de luy des longs delaiz de ses subjects. A quoy il respondit que ses subjects estoient tellement irritez, qu'il ne luy estoit aucunement possible de les tenir en telle obeissance comme il eust bien voulu ; qu'il ne les pouvoit garder de faire la guerre au seigneur d'Ottigny. Que mesme il se souvenoit qu'estant encore prisonnier, et passant par les villages de son obeissance, lorsque l'on l'amenoit pour recouvrer vivres, il avoit veu

par les chemins les flesches plantées, au bout desquelles il y avoit des cheveux longs, signe certain de guerre dénoncée et ouverte, et lesquelles aussi le capitaine avoit portées jusques en son fort. Il dit davantage que, pour l'amitié qu'il portoit au capitaine, il advertissoit le lieutenant que ses subjects avoient deliberé d'abattre les arbres et les faire cheoir au travers la petite rivière où estoient les barques, à celle fin de les tenir là subjectes pourtant qu'ils les combattroient à l'aise, et que cela advenant, il l'asseuroit de ne s'y trouver. Ce qui augmenta davantage le soupçon de guerre fut qu'il advint, ainsi que les deputez alloient devers Outina, ils entendirent la voix de l'un de mes gens, lequel avoit tousjours esté parmy les Indiens pendant le voyage, et lequel ils n'avoient encore voulu rendre, jusques à ce qu'ils eussent retiré leurs ostages. Ce pauvre homme s'escrioit à haute voix, pour autant que deux Indiens le vouloient porter dans les bois pour luy couper la gorge, dont il fut secouru et delivré. Ces advertissemens bien entendus, et après en avoir meurement deliberé, le seigneur d'Ottigny arresta de se retirer le vingt septiesme juillet. Parquoy il feit mettre ses soldats en ordre, et leur bailla à chacun un sac plein de mil; puis il s'achemina vers les barques, pensant prevenir l'entreprise des sauvages. Il y a au sortir du village

une grande allée de trois à quatre cens pas, laquelle est recouverte de grands arbres des deux costez. Mon lieutenant ordonna ses hommes en ceste allée, et les meit de la façon qu'ils avoient envie qu'ils marchassent : car il s'asseuroit bien que, s'il y avoit embuscade, elle seroit au sortir des arbres. Il feit doncques marcher un peu devant le seigneur d'Arlac, mon enseigne, avecques huict harquebusiers, pour descouvrir; puis il commanda à l'un de mes sergens et corporaux de marcher par le dehors de l'allée, avecques quatre harquebusieurs, pendant qu'il conduisoit le reste par le meilleu. Or advint il ainsi qu'il avoit soupçonné : car le seigneur d'Arlac rencontra au bout de l'allée de deux à trois cens Indiens, lesquels les saluèrent d'une infinité de fleschades, et de telle furie qu'il estoit facile de veoir l'affection qu'ils avoient de nous charger. Toutesfois ils furent si bien soutenuz en la première charge que leur donna mon enseigne, que ceux qui tombèrent morts feirent un peu refraischir la cholère des survivans. Cela faict, mon lieutenant feit gaigner et haster le pas pour gaigner païs en telle ordre comme j'ay desja dit. Puis ayant marché environ quatre cens pas, il fut rechargé d'une nouvelle troupe de sauvages, lesquels estoient au nombre de trois cens, et lesquels les assaillirent en front, ce pendant que le reste des premiers luy

donnoient sur la queuë. Ce second assaut fut tellement soustenu, que je puis dire que le seigneur d'Ottigny y feit un aussi grand devoir qu'il est possible à homme de bien de faire. Aussi leur estoit il besoin : car il avoit des hommes en teste, lesquels sceurent bien combatre et bien obeir au chef qui leur commandoit, et lesquels en ce combat se sceurent si bien maintenir, que si Ottigny n'y eust remedié, il estoit en danger d'estre deffait. Leur façon de combattre estoit que quand deux cens avoient tiré ils se retiroient et faisoient places aux autres qui estoient derrière, et avoient ce pendant l'œil et le pied si prompts qu'aussi tost qu'ils voyoient coucher l'harquebuse en joue, aussi tost estoient ils en terre, et aussi tost relevez pour respondre de l'arc, et se destourner, si d'avanture ils sentoient que l'on voulust venir aux prises : car il n'y a rien que plus ils craignent, à cause des dagues et des espées. Ce combat demeura et dura depuis neuf heures du matin, jusques à ce que la nuict les sépara. Et n'eust esté qu'Ottigny s'advisa de faire rompre les flesches qu'ils trouvoient par le chemin, et aussi d'oster moyen aux sauvages de recommencer, il n'y a point de doute qu'il n'eust eu beaucoup affaire : car les flesches leur faillirent et furent contraincts de se retirer. Ce pendant qu'ils combatoient, ils crioient et faisoient entendre qu'ils estoient amys du capitaine

et du lieutenant : et que ce qu'ils combatoient n'estoit que pour se venger des soldats qui leur estoient ennemis mortels. Mon lieutenant estant arrivé aux barques feit faire la reveue, et trouva faute de deux hommes qui avoient esté tuez, l'un desquels estoit nommé Jacques Salé, et l'autre se nommoit le Mesureur. Il en trouva vingt-deux de navrez, lesquels il avoit fait conduire à grand peine jusques aux barques. Tout ce qu'il trouva de mil ne monta qu'à la charge de deux hommes, qu'il feit departir egalement : car alors que le combat avoit commencé, chacun avoit esté contrainct de laisser son sac pour mettre la main à l'œuvre. Ce temps pendant j'estois au fort, et tenois la main à ce qu'un chacun travaillast, esperant que mon lieutenant apporteroit des vivres. Toutesfois voyant que le temps passoit, je commencé à soupçonner la verité de ce qui estoit advenu, dont je fus incontinent après acertené à leur retour. Me voyant doncques frustré de ce costé, je feis prier Dieu, et le remercier de la grace qu'il avoit faicte à mes pauvres soldats eschappez : puis j'advisay nouveaux moyens pour recouvrer vivres, tant pour nostre passage en France, que pour couler le temps jusques à l'embarquement. Je fus adverty par quelques uns de la troupe, lesquels alloient ordinairement à la chasse par les bois et par les villages, qu'au vil-

lage Saranai, situé de l'autre costé de la rivière, et distant de deux lieues du fort, et qu'au village Emoloa, il y avoit des pleines esquelles le mil estoit fort advancé, et qu'il y en avoit en grande foison. Parquoy je feis equipper mes barques, et y envoyé mon sergent avec quelques soldats, lesquels firent si bonne diligence, que nous eusmes du mil en quantité. J'envoyé aussi vers la rivière que les sauvages nommoient Iracana, nommée par le capitaine Ribaut la rivière de Somme, là où le capitaine Vasseur et mon sergent arrivèrent avec deux barques et l'equipage accoustumé, et y trouvèrent une grande assemblée des seigneurs du païs, entre lesquels estoient Athore, fils de Satouriona, Apalou et Tacadocorou, lesquels s'estoient là assemblez pour leur resjouyr, pour ce qu'en ce lieu sont les plus belles filles et femmes du païs. Le capitaine Vasseur feit present de ma part à tous ces seigneurs, à la royne, aux filles et femmes du village, de quelques petites hardes. Ce qui fut cause que les barques furent incontinent chargées de mil, après qu'ils eurent fait la meilleure chère dont ils se peurent adviser. La royne m'envoya deux pièces de nattes aussi artificiellement faites, qu'il n'est possible de faire mieux. Or nous voyans par ce moyen assez garnis de vivres, nous commençasmes tous, chacun en son endroit, de travailler et faire diligence,

telle que le desir de voir nostre païs naturel nous pouvoit commander. Mais pour autant que deux de nos charpentiers avoient esté tuez par les Indiens (comme j'ay dit cy-devant) Jean de Hais, maistre charpentier, homme fort digne de son estat, se retira chez moy, et me feit entendre qu'à cause du défaut des hommes il ne me pouvoit pas rendre le navire parfait au temps qu'il avoit promis : ce qui mutina tellement les soldats que peu s'en fallut qu'il ne fust tué : toutesfois je les appaisé le moins mal qu'il me fut possible, et advisay deslors de ne faire plus besongner à la navire, ains nous contenter de retrasser le brigantin que j'avois. Ainsi nous commençasmes à ruiner toutes les maisons qui estoient hors le fort, et feismes faire du charbon du bois qui en sortoit : mesmes les soldats abbatirent la palissade qui estoit du costé de l'eau, et ne me fut oncques possible de les engarder : aussi avoy-je deliberé de ruiner le fort avant que partir, et y mettre le feu, de peur que quelque nouveau venu ne s'en prevalust. Ce pendant il n'y avoit celuy de nous qui n'eust un extresme regret d'abandonner un païs auquel nous avions enduré tant de travaux et necessitez pour descouvrir ce que, par la propre faute des nostres, il falloit laisser. Car si en temps et en lieu, et selon la promesse que l'on nous avoit faite, nous eussions esté secourus, la guerre

qui fut entre nous et Outina ne fust advenue, et n'eussions eu occasion de mal contenter les Indiens, lesquels j'avois avec toutes les peines du monde entretenu en bonne amitié, tant par marchandises et habillemens, que par promesses de plus grandes choses, et avec lesquels je m'estois tellement comporté, qu'encore que j'eusse esté quelquefois contraint de prendre des vivres en quelques villages, si n'avoy-je perdu l'alliance de huict roys et seigneurs mes voisins, lesquels m'ont tousjours secouru de tout ce qui leur a esté possible. Aussi estoit-ce le principal but de tous mes desseins, que de les gaigner, et entretenir, sçachant combien leur amitié importoit à nostre entreprise, et principalement ce pendant que je descouvrois les commoditez du païs, et que je taschois de m'y faire fort. Je laisse à penser combien il nous touchoit au cœur de nous esloigner d'un lieu abondant en richesses (comme bien nous en estions advertis), pour auquel parvenir et faire service à nostre prince, nous avions laissé nostre propre païs, femmes, enfans, parens et amys, et avions passé par dessus les perils de la mer, et estions là arrivez comme en un comble de tout souhait.

Ainsi qu'un chacun de nous rongeoit ses esprits en tels ou semblables discours, je descouvray, le troisiesme jour d'Aoust, quatre voiles en mer,

ainsi que je me promenois sur une petite montaignette, dont je fus grandement resjouy. J'envoiay incontinent l'un de ceux qui estoient avec moy pour en advertir ceux du fort, lesquels en furent tellement resjouis, qu'à les veoir rire et sauter, l'on eust jugé qu'ils eussent esté hors de leur entendement. Après que ces navires eurent mouillé l'ancre, nous descouvrismes comme ils envoyoient l'une de leurs barques en terre, veu laquelle je feis armer en diligence l'une des miennes pour envoyer au devant et sçavoir quelles gens c'estoient. Cependant, croignant que ce ne fussent Espagnols, je feis mettre mes soldats en ordre et tenir prests, attendant le capitaine Vasseur et mon lieutenant, qui estoient allez au devant, lesquels me rapportèrent que c'estoient Anglois, et, de faict, ils amenèrent avec eux un nommé Martin Atinas Diepois, qui pour lors estoit en leur service, lequel, au nom de maistre Jean Hawkins, general, me vint prier que je luy vousisse permettre qu'ils prinssent des eaux, dont ils avoient grande necessité, me faisant entendre qu'il y avoit plus de quinze jours qu'ils estoient le long de la coste pour tascher d'en recouvrer. Il m'apporta de la part du general deux flacons de vin, avec du pain de froment, ce qui me resjouit d'autant, qu'il y avait sept mois que je n'en avois beu; le tout toutesfois fut departy à la pluspart de mes soldats.

Ce Martin Atinas avoit amené les Anglois en nostre coste, laquelle il cognoissoit, car, dès l'an 1562, il y estoit venu avec moy, et, pour ceste cause, le general l'avoit envoyé vers moy. Après doncques que je luy eus accordé sa demande, il la feit entendre au general, lequel, dès le lendemain, feit entrer l'une de ses petites navires en la riviere et me vint trouver dedans une grande barque, accompagné de gens honorablement vestus, toutesfois sans armes. Il feit apporter grande quantité de pain et de vin pour en donner à un chacun ; de ma part, je luy feis la meilleure chère qu'il me fut possible, et feis tuer quelques moutons et poulailles, lesquels, jusques à ceste heure là, j'avois soigneusement gardées, esperant en peupler la terre. Car, pour toutes les necessitez de maladies qui m'advindrent, je n'avois voulu qu'il fust tué un seul poulet, ce qui avoit esté cause qu'en peu de temps j'en avois amassé plus de cent chefs. Or ce pendant que le general anglois estoit avecques moy, trois jours se passèrent, pendant lesquels les Indiens abordoient de tous costez pour le veoir, et me demandoient s'il n'estoit pas mon frere ; ce que je leur accordois, et leur donnois à entendre qu'il m'estoit venu veoir et secourir avec si grande quantité de vivres, que de là en avant je me pourrois passer de prendre aucune chose sur eux. Le bruit en fut incontinent espandu

par toute la terre, si bien que les ambassadeurs m'abordoient de tous costez, lesquels, au nom des roys leurs maistres, demandoient à contracter alliance avec moy; et ceux mesmes qui, auparavant, avoient envie me faire la guerre, se vindrent declarer mes amys et serviteurs, à quoy je les receuz, et les gratifié de quelques presens. Le general cognut incontinent l'envie et la necessité que j'avois de retourner en France, ce qui fut cause qu'il m'offroit de me passer, ensemble toute ma troupe, à quoy toutesfois je ne voulus accorder, estant en doute par quelle raison il s'offrit si liberalement; car je ne sçavois en quel estat estoient les affaires des François avec les Anglois, et encore qu'il me promist sur sa foy de me descendre en France avant que d'approcher d'Angleterre, si est ce que je craignois qu'il ne voulust attenter quelque chose en la Floride au nom de sa maistresse. Par quoy je le refusay tout à plat, dont il s'esleva un fort grand murmure entre mes soldats, lesquels disoient que j'avois envie de les faire tous mourir, et que le brigantin dont j'ai parlé cy-dessus n'estoit suffisant de les passer, entendu la saison en laquelle nous estions. Le bruit et murmure s'augmenta davantage, car, après que le general fut retourné en ses vaisseaux, il proposa à quelques gentils-hommes et soldats qui l'alloient veoir, en partie pour faire bonne chère

avec luy, il leur remonstra, dy-je, qu'il doutoit fort qu'à peine ferions-nous nostre passage seurement dedans les vaisseaux que nous avions, et que là où nous l'entreprendrions, il n'y avoit point de doute que nous serions en grand hazard; toutefois, que si je voulois, il en passeroit partie dedans les siens, et qu'il me laisseroit une petite navire pour passer l'autre. Les soldats ne furent pas si tost venus, qu'il feirent entendre l'offre à leurs compagnons, lesquels incontinent complotèrent ensemble que là où je ne le voudrois accepter, ils s'embarqueroient avecques luy et me laisseroient, pourveu qu'il les voulust recevoir comme il avoit promis. Ils s'assemblèrent donc tous ensemble et me vindrent trouver en ma chambre, me feirent entendre leur dessein, auquel je promis respondre dedans une heure après ; pendant laquelle j'amassé les principaux membres de ma compagnée, lesquels, après leur en avoir communiqué, me respondirent tous d'une voix que je ne devois refuser ceste offre, et contemner l'occasion qui se presentoit, mesme que l'on ne pourroit trouver mauvais en France si, estans delaissez nous comme nous estions, nous nous serions aydez des moyens que Dieu nous auroit envoyez. Après plusieurs propos discouruz sur ceste entreprise, j'advisay à la fin qu'il lui faudroit bailler gages du navire qu'il laisseroit, et que de ma part

j'estois content lui bailler la meilleure de mes hardes et le peu d'argent qu'avois amassé par la terre. Surquoy, toutesfois, il fut advisé que je garderois l'argent, de peur que la royne d'Angleterre le voyant ne s'encourageast davantage prendre pied en icelle, comme desja elle avoit envie; qu'il valoit beaucoup mieux l'apporter en France, afin de donner courage à nos princes de laisser une entreprise si importante pour nostre republique, et que, puisque nous estions resoluz de partir, il valloit bien mieux bailler nostre artillerie, laquelle nous serions contraints autrement laisser, ou la cacher en terre, à cause de la foiblesse de nos hommes, insuffisants pour l'embarquer. Cela estant ainsi arresté et resolu, je m'en allé devers le general anglois, accompagné de mon lieutenant, du capitaine Vasseur, du capitaine Verdier, du pilote Trenchant et de mon sergent, tous gens experimentez en tels affaires, et cognoissans suffisamment pour accoustrer un tel traicté. Nous visitasmes doncques le navire que le general vouloit vendre, lequel nous tirasmes à telle raison, que mesme il en creut ce qu'en adviseroient mes hommes, lesquels le jugèrent à la valeur de sept cens escuz, dont nous accordasmes amiablement. Parquoy je luy delivray en gage de la somme deux bastardes, deux moyennes, un millier de fer et un millier de poudre. Ce marché ainsi faict, il

considera la necessité en laquelle nous estions, n'ayans pour toute nourriture que du mil et de l'eau, dont esmeu de pitié, il s'offrit de m'ayder de vingt bariques de farine, six pipes de febves, un poinson de sel et un quintal de cyre pour faire de la chandelle. Or, pour autant qu'il voyoit mes soldats pieds nus, il m'offrit davantage cinquante paires de soulliers, ce que j'accepté et accordé de prix avec luy, dont je luy baillé cedulle, de laquelle je luy suis encore redevable. Il feit davantage, car, particulierement, il me feit present d'une grande jare d'huile, d'une jane de vinaigre, d'un baril d'olives, d'une assez grande quantité de ris et d'un baril de biscuit blanc. Il feit aussi plusieurs presens aux principaux officiers de ma compagnée, selon leurs qualitez, tellement que je puis dire que nous receusmes autant de courtoisies du general qu'il est possible d'en recevoir d'homme vivant. En quoy certes il s'est acquis la reputation d'un homme de bien et secourable, meritant d'estre recognu de nous tous autant comme s'il nous avoit donné la vie.

Incontinent qu'il fut party, je me mis en toute peine de diligenter mes hommes à faire les biscuits des farines qu'il m'avoit laissées, et à faire rellier mes futailles pour mettre les eaux nécessaires pour le voyage. On peut penser quelle diligence nous fismes, à cause de la grande affection

que nous avions de partir, en laquelle nous continuasmes si bien, que le quinziesme jour d'aoust les biscuits, la plupart de nos eaux, et tout le bagage des soldats fut embarqué; tellement que de là en avant nous n'attendions que les vents commodes pour nous chasser en France; lesquels nous eussent mis hors d'une infinité de maux que nous endurasmes après, s'ils fussent survenus comme nous les desirions; mais ce n'estoit pas le bon plaisir de Dieu, ainsi que nous verrons cy après.

Estans ainsi prests de faire voille, nous advisasmes qu'il seroit bon de mener quelques Indiens et Indiennes en France, afin que si de rechef ce voyage s'entreprenoit, ils peussent raconter à leurs Roys la grandeur de nostre Roy, l'excellence de noz Princes, la bonté de nostre païs, et la façon de vivre des François; afin aussi qu'ils peussent apprendre nostre langage, pour nous en ayder après. A quoy je mis si bon ordre, que j'avois moyen d'en emmener des plus beaux de toute la terre, si nos desseins eussent succédé ainsi comme je le pensois. Ce pendant les Roys mes voisins me venoient souventes fois veoir et visiter, lesquels, après avoir entendu que je m'en voulois revenir en France, me demandoient si je ne deliberois pas de retourner, et si ce ne seroit pas en brief. Je leur donnois à entendre qu'en dix

lunes (ainsi nommoient-ils leurs mois) je les reviendrois veoir avec telle puissance que j'y suffirois pour les rendre victorieux de tous leurs ennemis. Ils me prièrent que je leur laissasse ma maison, que je défendisse à mes soldats la demolition du fort et de leurs maisons, et que je leur laissasse une barque pour faire la guerre à leurs ennemis. Ce que je faisois semblant de leur accorder, à ceste fin que je demeurasse tousjours leur amy jusqu'à mon dernier partement.

FIN DU DEUXIEME VOYAGE.



LE TROISIESME VOYAGE

DES FRANÇOIS EN LA FLORIDE

Fait par le capitaine Jean Ribaut en l'an 1565.

Comme j'estois en ces propos, le vent et la marée se trouvèrent propres pour faire voiles, qui fut le vingt-huictiesme jour du mois d'aoust, auquel le capitaine Vasseur, qui commandoit à l'un de mes navires, et le capitaine Verdier, qui commandoit à l'autre, jà prests de sortir, commencèrent à descouvrir des voiles en la mer, dont ils m'advertirent en diligence; sur quoy j'ordonnay de bien armer une barque pour aller descouvrir et recognoistre quelles gens c'estoient. J'envoiay aux sentinelles que je faisois tenir sur la petite montagne, à fin de monter quelques hommes sur les plus hauts arbres pour les mieux descouvrir. Ils apperceurent la grande barque des navires encore incogneues, laquelle, à ce que l'on pouvoit juger, sembloit donner la chasse à la mienne, qui estoit desja passée la barre hors

l'embouchure de la rivière; de sorte qu'il nous estoit impossible de juger si c'estoient ennemys qui la vousissent mener avec eux; car aussi la veuë estoit un peu trop longue pour en juger à la verité. Sur ce doute je feis mettre mes gens en ordre et en tel équipage comme si ce fussent esté ennemis; et de fait j'avois grande occasion de m'en deffier, car ma barque estoit arrivée à leur navire sur les deux heures après midy, et ne m'avoient envoyé aucunes nouvelles de tout le jour pour m'assurer quelles gens c'estoient. Le lendemain matin, environ les huict ou neuf heures, je veis entrer dedans la rivière environ sept barques (entre lesquelles la mienne estoit) chargées de soldats, tous ayans la harquebuze et le morion en teste, lesquelles marchoient toutes en bataille le long des cousteaux, où estoient mes centinelles, ausquelles ils ne voulurent donner aucune responce, nonobstant toutes les demandes que l'on leur feit; tellement que l'un de mes soldats fut contraint leur tirer une harquebuzade, sans toutesfois qu'il les assenast, à raison de la distance qui estoit entre lui et les barques. Ce rapport m'estant fait, je departy le quartier à un chacun de mes hommes, en bonne deliberation de nous deffendre, si ce fussent esté ennemis, ainsi qu'à la verité nous pensions; mesmes je feis dresser les deux petites pièces de campaigne qui m'estoient

restées, de telle façon que si en approchant du fort ils n'eussent crié que c'estoit le capitaine Ribaut, je n'eusse failly à leur faire tirer la vollée. J'ay depuis entendu que la cause pour laquelle ils estoient entrez en telle manière, venoit des rapports qui avoient esté faits à Monsieur l'admiral, par ceux qui estoient retournez en France, dedans les premières navires. Car ils lui avoient donné à entendre que je faisois du grand et du Roy, et qu'à grand peine voudrois-je endurer qu'un autre y entrast que moy pour commander. Voilà donc comment le plus souvent la bonne renommée des plus gens de bien est assaillie par ceux, lesquels n'ayans les moyens de se faire paroistre par œuvres vertueuses et louables, pensent, en diminuant la vertu des autres, augmenter la force debile de leur lasche courage, qui est toutesfois l'un des plus remarquables dangers qui puissent advenir en la republique, et principalement entre gens de guerre qui commandent. Car il est bien difficile, voire du tout impossible, qu'en commandant à une troupe d'hommes ramassez de divers endroits et diverses nations, et nommement tels que nous les cognoissons à nos guerres, il est impossible, dy-je, qu'il n'y en ait tousjours de mal complexionnez et difficiles à manier, lesquels conçoivent aysement une hayne contre celuy qui, par remontrances et corrections légères, s'essayent

à les ramener à la discipline militaire. Car ils ne taschent que pour peu d'occasion fondée sur un leger pretexte, à faire sonner aux oreilles des grands seigneurs, ce que malheureusement ils ont controuvé contre ceux, la justice desquels leur est odieuse. Et encore que je ne me vueille mettre au rang des grands et renommez capitaines tels que furent ceux du temps passé, si est-ce que nous pouvons juger par leurs exemples, combien les faux rapporteurs ont esté dommageables aux republiques. J'en auray seulement Alcibiades pour tesmoing, en la republique des Atheniens, lequel par ce moyen fut exilé, dont ses citoiens endurèrent une infinité de maux : tant qu'en la parfin ils furent contraints de le rappeller, et cognoistre alors la faute qu'ils avoient faite en oubliant ses services, et croyans plustost un faux rapport que d'avoir en esgard à tant et tant de beaux exploits qu'il avoit faicts auparavant.

Mais afin que je ne me perde en ceste mienne justification, je reprendray mon premier cours. Estant doncques fait certain que c'estoit le capitaine Ribaut, je sorty du fort pour aller au devant de luy, et luy faire tous les honneurs qu'il me fut possible. Je le feis saluer par l'artillerie et par une gentille sclopeterie de mes harquebusiers, à laquelle il respondit de la sienne. Puis estant descendu en terre et receu honorablement et avec joye, je le mené en mon logis, me resjouissant

au possible de ce qu'en ceste troupe je recognoissois un bon nombre de mes amis, lesquels je traicté au moins mal qu'il me fut possible, des vivres que je peus recouvrir au païs, et du peu qui m'estoit resté, avec ce que j'avois eu du general Anglois. Toutesfois je m'esmerveillay lorsque tous d'une voix commencèrent à me dire tels ou semblables propos : Mon capitaine, nous louons Dieu de ce que nous vous avons trouvé en vie, et principalement de ce que nous cognoissons que les rapports qui ont esté faicts de vous sont faux. Ces paroles m'esmeurent tellement, que je voulu dès l'heure en sçavoir davantage, me doutant de quelque malheur. Par quoy ayant accosté le capitaine Jean Ribaut, et nous estans ensembles tirez à part, hors la forteresse, il me communiqua la charge qu'il avoit, il me pria de ne retourner en France, de demeurer avec luy, moy et ma compagnie, et qu'il s'asseuroit le faire trouver bon. Surquoy je feis responce que hors ce lieu je luy ferois tout service, que pour l'heure je ne pouvois et ne devois accepter ceste offre, d'autant qu'il n'estoit venu que pour tenir le lieu que je tenois : que je n'avois point d'honneur d'y estre commandé : que jamais mes amis ne le trouveroient bon, et qu'à grand peine me le conseilleroit-il, si en conscience je luy en demandois son advis. Il me feit responce qu'il ne me com-

manderoit point, que nous serions compagnons, et qu'à un besoin, qu'il bastiroit uue autre forteresse, et qu'il me laisseroit la mienne. Ce nonobstant je luy feis assez cognoistre que je ne pourrois recevoir plus grande joye que la nouvelle qu'il m'apportoit pour m'en retourner en France. Davantage, qu'encore que j'y demeurasse, si faudroit-il que l'un de nous deux commandast en tiltre de lieutenant de roy, que cela ne se pourroit pas bien accorder : que j'aymerois mieux qu'il me feit reproche estre le plus pauvre homme du monde, que d'estre commandé en un lieu auquel j'aurois tant enduré pour m'y pieter, si ce n'estoit que ce fust un grand seigneur ou chevalier de l'ordre : et que pour ces causes je le priois bien fort de me bailler les lettres que m'escrivoit Monseigneur l'Admiral, ce qu'il feit : le contenu d'icelles estoit tel :

« Capitaine Laudonnière, parce qu'aucuns de » ceux qui sont revenuz de la Floride parlent » indifferemment de la terre, le Roy desire vostre » venue, afin que selon vostre effect, il se resoude » d'y faire une grande despense, ou du tout la » laisser : et pour ce j'envoye le capitaine Jean Ri- » baut, pour y commander, auquel vous delivrerez » tout ce qu'avez en charge, et l'instruirez de » tout ce que pourrez avoir descouvert. » Et en un apostille de la lettre y avoit : « Ne pensez

» point que ce que je vous envoyé querir soit
» pour mal contentement et mefiement que j'aye
» de vous, mais c'est pour vostre bien et honneur,
» et vous assure que toute ma vie vous aurez un
» bon maistre en moy. Chastillon. »

Or après avoir longuement devisé avecques le capitaine Ribaut, le capitaine la Grange m'accosta, et m'advertit d'une infinité de faux rapports que l'on avoit faicts à mon desavantage : et entre autres choses il m'advertit que Monsieur l'Admiral avoit trouvé fort mauvais de ce que j'avois mené une femme avec moy : mesme de ce qu'on lui avoit dit que je voulois contrefaire le Roy, et faire du grand : que j'estoys trop rigoureux aux hommes qui estoient venuz avec moy : que je voulois par autre moyen que celuy de Monsieur l'Admiral estre advancé, et que j'avois escrit à plusieurs seigneurs de la cour, ce que je ne devois faire. A quoy je respondy, que la femme estoit une pauvre chambriere, que j'avois prise à une hostellerie, pour avoir soin de mon mesnage, pour gouverner une infinité de divers animaux, comme les brebis et la poullaille que je faisois conduire pour en peupler la terre; que ce n'eust esté chose raisonnable de faire faire ce mesnage par un homme : mesme que considerant la longueur du temps que j'avois à y estre, il me sembloit que ce ne seroit offenser personne, si

je prenois une femme, tant pour survenir aux maladies de mes soldats, qu'aux miennes, ausquelles depuis je tombay. Et peu appercevoir alors combien son service nous estoit necessaire, qu'elle avoit esté tellement estimée d'un chacun de mes hommes, qu'en mesme temps ils se trouvèrent six ou sept, lesquels me la demandèrent en mariage (comme aussi à la vérité l'un d'entr'eux l'a euë depuis nostre retour) que quand à ce que l'on disoit que je faisois le Roy, ces rapports avoient esté faits, pour autant que je ne voulois souffrir aucune chose qui fust contre le devoir de ma charge et le service du Roy. Davantage qu'il est nécessaire en telles entreprises se faire recognoistre et obeir suivant sa charge, de peur que chacun ne vueille estre maistre, se sentant esloigné de plus grandes forces. Que si les rapporteurs avoient appellé cela rigueur, ceste chose venoit plustost de leur desobeissance que de ma nature, moins subjecte à estre rigoureuse, qu'ils n'estoient à estre rebelles. Au reste que je n'avois escrit à aucun des seigneurs de la cour, sinon par le conseil et commandement de Monsieur l'Admiral, lequel, à mon partement, m'a dit que je feisse part des choses que je trouverois en la terre, aux seigneurs qui sont du conseil, à celle fin qu'estans esmeuz par ce moyen, ils moyennassent envers la Royne l'entretenement de ceste entreprise :

qu'ayant esté si peu de temps en la terre, tousjours empesché à bastir forteresses, et faire descharger mes navires, je n'avois sceu recouvrer aucunes nouvelletez : dont je n'avois advisé ce pendant les contenter de lettres, jusques à ce que j'eusse plus long temps pratiqué le pays, et eusse recouvert quelque chose pour leur envoyer : la distribution desquelles je n'entendois remettre qu'au bon plaisir de Monsieur l'Admiral. Que si le porteur s'estoit oublié jusques là que d'avoir voulu rompre la couverture des lettres, et les presenter luy mesme souz espoir de quelque gain, ce n'avoit esté de mon commandement : et que je n'ay jamais tant reveré seigneur, et faict plus volontaire et fidelle service qu'à Monseigneur l'Admiral, ne pretendu jamais parvenir que par son moyen. Voilà comment les choses se passèrent pour ce jour. Le lendemain les Indiens arrivèrent de toutes parts, pour scavoir quelles gens c'estoient, ausquels je feis entendre que c'estoit celuy, lequel dès l'année mil cinq cens soixante-et-deux estoit arrivé en ceste contrée et avoit faict planter la borne qui estoit à l'entree de la rivière. Aucuns d'eux le recogneurent : car aussi estoit-il assez remarquable, à cause de la grand barbe qu'il portoit. Il receut plusieurs presens de ceux des prochains villages : entre lesquels il en recogneut encores quelques uns. Les Roys Omoloa, Saranay, Alicamany, Malica et

Casti, le vindrent visiter et recognoistre de plusieurs presens à leur mode. Je leur feis entendre qu'il estoit là envoyé par le Roy de France, pour y demeurer en mon lieu, et que j'estois mandé. Alors ils luy demandèrent et prièrent que si c'estoit son plaisir de leur faire delivrer des marchandises qu'il avoit fait amener, qu'en peu de jours ils le meneroient aux montagnes du Palacy; là où ils luy failleroient de promesse, qu'ils estoient contens d'être taillez en pièces. Là, comme ils disoient, se trouvoit du cuivre rouge, qu'ils nomment en leur langage *sieroa pira*, qui est autant à dire comme metail rouge : dont j'avois quelque pièce, qu'à l'heure je monstray au capitaine Ribaut, lequel en feit faire un essay par son orfèvre, lequel lui raporta que c'estoit vray or. Pendant ces parlements, allées et venues des Roys du pays, estans attenué du travail precedent, melencholié de faux rapports que l'on avoit faicts de moy, je tombay en une grosse fièvre continue, laquelle me dura húict ou neuf jours, pendant lesquels le capitaine Ribaut feit descharger ses vivres, et en logea la pluspart en la maison que mon lieutenant avoit fait faire environ deux cens pas hors du fort, ce qu'il feit, afin qu'elles fussent mieux à couvert, et à fin aussi que les farines fussent plus près de la boulengerie, laquelle j'avois fait là bastir exprès, afin d'eviter aux inconvéniens du feu, comme j'ay

desja dit. Mais voicy comme bien souvent le malheur nous cerche et nous suit, lorsque nous pensions estre en repos, voicy ce qui advint après que le capitaine Ribaut eut fait entrer trois de ses petits navires dedans la rivière, qui fut le quatriesme septembre, six grandes navires espagnoles arrivèrent en la rade, là où les quatre plus grandes des nostres estoient demeurées, lesquelles mouillèrent l'ancre, en asseurant nos hommes de bonne amitié, ils demandèrent comme se portoient tous les chefs de ceste entreprise, et les nommèrent tous par noms et surnoms. Je laisse à penser si avant qu'ils partissent d'Espagne, il ne falloit pas qu'ils eussent esté advertis de l'entreprise, et de ceux qui la vouloient et devoient exécuter. Environ le poinct du jour ils commencèrent à lascher sur les nostres : mais nos hommes qui ne se fioient pas beaucoup en eux, avoient dès la nuict mis les voiles hautes, toutes prestes à cropper. Parquoy cognoissans que ceste lasche d'Espagnols n'estoit pour leur bien faire, et sçachans bien que leur equipage estoit trop petit pour leur faire teste, à raison que la pluspart de leurs gens estoient en terre, ils ferrèrent leur càble, abandonnèrent leur ancre et se meirent à la voille. Les Espagnols se voyans descouverts leur lachèrent quelques volées de canons, se meirent à la voile après eux, et les pourchassèrent tout le jour :

mais nos gens gaignoient tousjours vers la mer : et les Espagnols voyans qu'ils ne les pouvoient prendre à cause que les navires françoises estoient meilleures de voiles que les leurs, et aussi à raison qu'ils ne se vouloient point despouiller de la coste, ils se retirèrent et allèrent terrir en la rivière Seloy, que nous nommons la rivière des Daulphins, distante de huict à dix lieues du lieu ou nous estions. Nos gens doncques se sentans forts de voiles, les suivirent pour descouvrir ce qu'ils feroient : ce qu'ayans fait, ils revindrent en la rivière de May, là où le capitaine Ribaut les ayans descouverts, s'embarqua en une grande barque pour aller sçavoir de leurs nouvelles. Estant à l'entrée de la rivière, il rencontra la barque de la navire du capitaine Cousette, où il y avoit un bon nombre d'hommes, lesquels luy feirent recit de ce qu'avoient fait les Espagnols : et comment la grande navire nommée la *Trinité* avoit tenu la mer, et qu'elle n'estoit point retournée avec eux. Davantage ils luy contèrent comme ils avoient veu trois navires espagnolles entrer en la rivière des Dauphins, et que les trois autres estoient demourées en rade : mesme qu'ils avoient fait descendre leur infanterie, leurs vivres et munitions. Ayant entendu ces nouvelles il revint vers la forteresse, me vint trouver en ma chambre où j'estois malade, et là où en la presence des capi-

taines La Grange, Saincte-Marie, Ottigny, Visty, Yonville et autres gentils-hommes, il proposa qu'il estoit necessaire pour le service du Roy de s'embarquer avec toutes les forces, et aller avec les trois navires qui estoient en la rade trouver les navires espagnolles, surquoy il nous demanda advis. Je pris la parole le premier, et luy remonstray la consequence d'une telle entreprise, l'advertissant entre autres choses des perilleux coups de vents qui surviennent en ceste coste : et que là où il adviendroit qu'il la despouillast, il luy seroit mal aisé de la pouvoir reprendre, que ce temps pendant ceux qui demoureroient au fort, seroient en peine et en danger. Les capitaines Saincte-Marie et La Grange luy en remonstrèrent encores davantage, qu'ils n'estoient point d'avis que telle entreprise se feist, qu'il estoit beaucoup meilleur garder la terre, et faire diligence de se fortifier : et que lorsque la *Trinité* (qui estoit le principal des vaisseaux) seroit revenue, il y aurait beaucoup plus grande apparence d'entreprendre ce voyage : ce nonobstant il resolut de le faire, et ce encore davantage, lorsqu'il entendit par le Roy Emola, l'un de nos voisins, lequel arriva sur ces entrefaites, que les Espagnols estoient descendus en grand nombre ; lesquels s'estoient saisis des maisons de Celoi, aux plus grandes desquelles ils avoient mis les nègres qu'ils avoient amenez pour

le travail, et s'estoient logez, à l'entour desquels ils avoient fait plusieurs tranchées. Ainsi pour les considerations qu'il en avoit, et se doutant (comme il estoit aisé) que les Espagnols se vouloient là camper pour nous fascher, et enfin nous mettre hors de la terre, il se resolut et persista en son embarquement : feit faire une bande que tous soldats qui estoient souz sa charge, eussent presentement à s'embarquer avec leurs armes, et que ses deux enseignes eussent à marcher, ce qui fut fait. Il vint en ma chambre et me pria de luy prester mon lieutenant, mon enseigne et mon sergent, et permettre que tous les bons soldats que j'avois allassent avec luy. Ce que je luy refusay, pour autant qu'il n'y avoit personne qui demeurast au fort, moy estant malade. La dessus il me respondit que je ne devois point douter, et qu'il seroit de retour le lendemain ; que ce pendant le seigneur du Lys demoureroit pour prendre garde à tout. Lors je lui remonstray qu'il estoit chef dedans ce païs, et que de moy je ne pouvois plus rien ; parquoy qu'il advisast bien à ce qu'il faisoit, de crainte qu'il n'en advint inconvenient. Alors il me dit qu'il ne pouvoit faire de moins que de continuer ceste entreprise, et qu'en la lettre qu'il avait receuë de Monsieur l'Admiral il y avoit une apostille, laquelle il me monstra escripte de semblables mots : « Capi» taine Jean Ribaut, en fermant ceste lettre j'ay

» eu certain advis, comme dom Petro Melandes,
» se part d'Espagne, pour aller à la coste de la
» Nouvelle France; vous regarderez de n'endurer
» qu'il n'entrepreine sur nous, non plus qu'il veut
» que nous n'entreprenions sur eux. » Vous voyez (me dit-il) la charge que j'ay, et vous laisse à juger à vous mesmes, si vous en feriez moins, attendu le certain advertissement que nous avons, que desjà ils sont en terre et nous veulent courir sus; cela me ferma la bouche. Ainsi doncques arresté, ou plustot opiniastré en ceste entreprise, et ayant plustost esgard à son opinion particulière que aux advertissements que je luy avois fait, et aux inconvenients du temps, dont je l'avois adverty, il s'embarqua le huictiesme jour de septembre, et emmena avec luy trente et huict de mes hommes, ensemble mon enseigne. Je laisse à penser à ceux qui sçavent que c'est que la guerre, si, quand un enseigne marche, il y ayt un soldat qui aye quelque chose de bon dans le ventre, qui vueille demourer derriere pour laisser son enseigne de loin. Ainsi ne me demoura il aucun homme de commandement, car chacun le suivit comme chef, au nom duquel, depuis qu'il fut arrivé, tous les cris et les bans se faisoient. Le capitaine La Grange, lequel ne trouva ceste entreprise fort bonne, fut jusques au dixiesme du mois avec moy, et ne se fust embarqué, n'eust esté les gran-

des prieres que luy avoit faites le capitaine Ribaut, lequel demoura deux jours à la rade, attendant que La Grange le fust allé trouver; ce qu'ayant fait, ils feirent voile tous ensemble, et onc depuis je ne les ay reveuz. Ce mesme jour qu'il partit, qui estoit le dixiesme de septembre, il survint une tempeste si grande et accompagnée de tels orages, que les Indiens mesmes m'asseurèrent qu'il faisoit le plus mauvais temps qui fut jamais veu en ceste coste; ce qui fut cause que deux ou trois jours après, doutant que nos navires ne fussent en peine, je manday vers moy le seigneur Du Lys, pour mettre ordre à ce que le reste de nos gens fussent assemblez, pour leur remonstrer la necessité que nous avions de nous remparer, ce qui fut fait, et alors je leur donnay à entendre la necessité et inconveniens esquels nous estions en danger de tomber, tant pour l'absence de nos navires, que pour la proximité des Espagnols, desquels nous ne pouvions moins attendre qu'une guerre ouverte et assez denoncée, puisqu'ils avoient pris terre et se fortifioient si près de nous. Que s'il estoit avenu inconvenient à nos gens qui estoiens en mer, nous nous devions bien resoudre d'endurer plusieurs maux, estans en si petit nombre, et si travaillez comme nous estions. Ainsi chacun me promit de travailler, et adonc considerant que l'ordre des vivres estoit petit, et

qu'ainsy estant, pourroient-ils à grand peine faire grande besongne, je leur feis augmenter, encore que depuis l'arrivée du capitaine Ribaut l'on m'eust toujours fait ma part des vivres comme à un simple soldat, et que je n'eusse eu moyen de faire part d'une bouteille de vin à quelque homme qui le meritast; car tant s'en faut que j'eusse eu le moyen de ce faire, que mesme le capitaine print deux de mes barques, où estoient les farines qui m'estoient restées de biscuits que j'avois fait faire pour retourner en France; si bien que quand je diray avoir receu plus de faveur des estrangers anglois que de ceux de mon païs, je ne diray que la verité. Nous commençasmes doncques à nous remparer et racoustrer ce qui avoit esté demoly, principalement du costé de l'eau, là ou je feis planter soixante pieds d'arbres pour refaire la pallissade, avec les planches que je faisois prendre au navire que j'avois fait faire. Nonobstant toutesfois toute nostre diligence et travail, il ne nous fut oncques possible de la racoustrer, à raison des orages, lesquels ordinairement nous denoncèrent tant d'ennuis, que nous ne peusmes achever nostre closture. Me voyant en telle extremité, je feis faire la reveue des hommes qui estoient demourez du capitaine Ribaut, pour sçavoir s'il s'en trouveroit quelques uns qui eussent les armes; il s'en trouva neuf ou dix, lesquels, comme je pense,

n'avoient jamais tiré l'espée du fourreau, excepté deux ou trois. Que ceux qui ont voulu dire qu'il m'en estoit resté beaucoup, de sorte que j'avois moyen de me deffendre, me prestent maintenant l'oreille, et s'ils ont des yeux à l'entendement, qu'ils regardent quels hommes j'avois. De neuf, il y en avoit quatre jeunes, lesquels servoient le capitaine Ribaut et luy gardoient ses chiens; le cinquiesme estoit son cuisinier; entre ceux qui estoient hors du fort, et qui estoient de la mesme troupe du capitaine Ribaut, il y avoit un charpentier aagé de soixante ans pour le moins, un faiseur de biere, un vieil arbalestrier, deux cordonniers et quatre ou cinq hommes qui avoient leurs femmes, un joueur d'espinette, les deux serviteurs du seigneur Du Lys, celuy de Beauhaire, celuy du seigneur de La Grange, et environ quatre vingt cinq ou six goujats, que femmes et enfants. Voilà la belle troupe tant suffisante à se deffendre et tant courageuse, comme ils l'ont faite; et de ma part je laisse à penser, si elle eust esté telle, si le capitaine Ribaut l'eust laissée, pour m'emprunter de mes hommes. Ceux qui me restèrent de ma troupe estoient environ seize ou dix sept qui peussent porter armes, encores tous pauvres et descharnez; les autres estoient malades et estropiez de la journée que mon lieutenant eut contre Outina. Ceste reveuë ainsi faicte, nous or-

donnasmes nos gardes, desquelles nous feismes deux escouades, à fin que les soldats peussent avoir une nuict franche. Puis nous advisasmes de ceux qui pourroient estre les plus suffisans, entre lesquels nous en esleusmes deux, l'un desquels se nommoit le seigneur de Sainct-Clerk, et l'autre le seigneur de La Vigne, ausquels nous feismes delivrer des lanternes et des chandelles pour faire la ronde, à cause du mauvais temps qu'il faisoit. Je leur feis bailler aussi un orloge à sable, à celle fin que les sentinelles ne fussent grevées plus les unes que les autres. Cependant nous ne laissions ny pour le mauvais temps, ny pour la maladie que j'eusse, à visiter les corps de garde. La nuict entre le dixneufiesme et vingtiesme de septembre, La Vigne estoit de garde avec son escouade, là où il feit tout le devoir, encore qu'il pleust incessamment. Quand doncques le jour fut venu, et qu'il veid la pluye continuer mieux que devant, il eut pitié des centinelles ainsi mouillées : et pensant que les Espagnols ne deussent venir en un si estrange temps, il les feit retirer, et de faict luy-mesme s'en alla en son logis. Ce pendant quelqu'un qui avait à faire hors le fort, et mon trompette qui estoit allé sur le rempart, apperceut une troupe d'Espagnols qui descendoient d'une petite montagnette. Incontinent ils commencèrent à crier alarme, et mesme le

trompette : laquelle incontinent que j'eus entendue, je sortis, la rondelle et l'espée au poing, et m'en allé au meilleu de la place, là où je commençay à crier après mes soldats. Aucuns de ceux qui avoient bonne volonté allèrent devers la brèche, qui estoit du costé du sud, et là où estoient les munitions de l'artillerie, là où ils furent forcez et tuez. Par ce mesme lieu deux enseignes entrèrent, lesquelles furent incontinent plantées. Deux autres enseignes aussi entrèrent de l'autre costé de ouest, là où il y avoit une autre brèche, et ceux qui estoient logez en ce quartier, et qui se presentèrent, furent deffaicts. Ainsi que j'allois pour secourir ceux qui estoient à la deffence de la brèche du costé du sudoest, je trouvay en teste une bonne troupe d'Espagnols, qui ja avoient forcé nos gens, et estoient entrez, lesquels me repoussèrent jusqu'à la place, là où estans, je descouvris avec eux un nommé François Jean, l'un des mariniers qui desrobèrent mes barques, et qui avoit amené et conduit les Espagnols. Il commença à dire me voyant, c'est le capitaine. Ceste troupe estoit conduite par un capitaine, lequel à mon advis estoit don Petro Melandes. Ils me ruèrent quelques coups de piques qui donnèrent en ma rondelle. Mais voyant que je ne pouvois résister à telle compagnie, et que desjà la place estoit prise, et les enseignes plantées sur les remparts, que je

n'avois hommes auprès de moy, qu'un seul nommé Barthelemy, j'entray en la cour de mon logis, dedans laquelle je fus suivy, et n'eust esté un pavillon qui estoit tendu, j'eusse esté pris : mais les Espagnols qui me suyvoient s'amusèrent à couper les cordes du pavillon, ce pendant je me sauvay par la brèche qui estoit du costé de l'ouest auprès de la maison de mon lieutenant, et m'en allé dedans les bois, là où je trouvay une quantité de mes hommes qui s'estoient sauvez, du nombre desquels y en avoit trois ou quatre qui estoient fort blessez. Alors je leur dis : Enfans, puisque Dieu a voulu que la fortune nous soit advenue, il faut que nous nous mettions peine de gaigner à travers les marais jusques aux navires, qui sont à l'embouchcure de la rivière. Les uns voulurent aller en un petit village, qui estoit dedans les bois, les autres me suivirent au travers des roseaux dedans l'eau, là où ne pouvant plus aller, pour la maladie que j'avois, j'envoyé deux des hommes qui estoient avec moy, lesquels sçavoient bien nager, vers les vaisseaux, pour les advertir de ce qui estoit advenu, et leur dire qu'ils me vinssent secourir. Ils ne sceurent pour ce jour-là gaigner jusques aux vaisseaux pour les advertir : et fallut que je fusse toute la nuict en l'eau jusques aux espaules, avec un de mes hommes, lequel ne voulut jamais m'abandonner. Le lendemain matin,

ne pouvant quasi plus respirer, je me mis avec le soldat, qui estoit avecques moy, nommé Jean du Chemin, à faire mes prières : car je me sentois si debile, que j'avais peur de mourir à coup : et de faict, n'eust esté qu'il me tenoit embrassé, et qu'il me soutenoit, il n'eust esté possible de me sauver. Après que nous eusmes faict nos prières, j'entendy une voix qui à mon jugement estoit l'un de ceux que j'avois envoyez, lesquels estoient vis à vis des navires, et appelloient le basteau, ce qui estoit vray : et parce que ceux des navires avoient esté advertis de la prise par un nommé Jean de Hais, maistre charpentier, lequel les estoit allé trouver avec une barque, ils s'estoient mis à la voile pour venir le long de la coste veoir s'ils pourroient sauver quelqu'un, en quoy certes ils feirent fort bien leur devoir. Ils allèrent droit là où estoient les deux hommes que j'avois envoyez, et qui les appelloient. Incontinent qu'ils les eurent recueillis et qu'ils sceurent là où j'estois, ils me vindrent trouver en un piteux estat. Ils me prindrent cinq ou six, et me portèrent en la barque : car il n'eust esté possible que j'eusse sceu marcher un pas. Estant embarqué, aucuns des mariniers se dépouillèrent pour me prester leurs habits, et me vouloient incontinent mener à leurs navires pour me faire prendre quelque peu d'eau-de-vie. Je n'y voulus toutesfois aller que premièrement je n'al-

lasse avec la barque le long des roseaux, pour chercher les pauvres gens qui estoient espars, là où nous en recueillismes environ dix-huict ou vingt. Le dernier que je recueilly estoit le nepveu du thresorier Le Beau. Après que nous fusmes tous arrivez aux navires, je les consolé au moins mal qui me fut possible, et renvoiay soudain la barque pour veoir si on en trouveroit encores quelques uns. Puis quand elle fut retournée, les mariniers me contèrent comme le capitaine Jacques Ribaut, qui estoit en son navire, distant du fort environ deux harquebuzades, avoit parlementé avec les Espagnols, et que François Jean estoit allé en son navire, là où il avoit longtemps esté, dont ils s'esmerveillèrent fort, veu que c'estoit celuy qui estoit cause de ceste entreprise, comme il le laissoit aller. Après que je fus dedans le navire nommé le Levrier, le capitaine Jacques Ribaut et le capitaine Valuot me vindrent veoir, et là conclusmes de nous en revenir en France. Or d'autant que je trouvay le navire desgarny de capitaine, de pilotte, de maistre, de contremaistre, j'advisay de choisir un des plus suffisans qui fussent en la troupe des mariniers, et ce par leurs voix. Je pris davantage six hommes de l'equipage d'un petit navire, lequel, pour n'avoir point de haictage, et ne pouvoir estre sauvé, avoit esté mis en fond. Ainsi je renforçay l'équi-

page de celui dans lequel je m'estois embarqué, et feis maistre d'iceluy un qui commandoit pour contre-maistre dans le petit navire. Et pour ce que je n'avois point de pilotte, je priay Jacques Ribaut de me vouloir donner l'un des quatre hommes que je luy nommay, lesquels il avoit dans son navire, pour me servir de pilotte : il me promit les me bailler, ce que toutesfois il ne feit, lorsque nous estions prests à partir, quelque remontrance que je luy feisse que c'estoit pour le service du Roy. Je fus contraint d'abandonner le navire que j'avois achepté du capitaine anglois, d'autant que je n'avois des gens qui le peussent amener, car son equippage avoit esté pris par le capitaine Jean Ribaut : j'en pris seulement l'artillerie, laquelle estoit toute deferrée, de laquelle j'en baillay neuf pièces à Jacques Ribaut pour apporter en France ; je mis les cinq autres en mon navire.

Le vingt cinquiesme septembre nous fismes voile pour retourner en France, et navigeasmes le capitaine Jacques Ribaut et moy toute ceste journée, et le lendemain jusques à trois ou quatre heures après midy ; mais pour autant que son navire boulvirit plus que le nostre, il se tint au vent et nous laissa ce jour là. Ainsi continuasmes nostre navigation, pendant laquelle nous eusmes de merveilleux coups de vents. Et environ le vingt-

huictiesme octobre, au matin au point du jour, nous descouvrismes l'isle de Flors aux Açores : là où incontinent approchant de la terre, nous eusmes un fort grand coup de vent qui venoit devers le northoest, qui nous feist estre à cape quatre jours, puis le vent vint au sud et sudest, et fust tousjours variant. Pendant nostre passage nous n'eusmes pour tous vivres que du biscuit et de l'eau. Environ le dix ou unziesme de novembre, après avoir longuement navigué, et jugeant n'estre guères loing de la terre, je feis jetter la sonde en mer, là où il fut trouvé soixante et quinze brasses d'eau, qui nous feit tous joyeux, et louasmes Dieu de ce que nous avions fait une si bonne navigation. Incontinent après je feis remettre à la voile, et continuasmes nostre route; mais pour autant que nous avions trop despendu du northoest, nous entrasmes en la manche Sainct George, lieu qui est fort craint de tous les navigeans, et là où il se perd beaucoup de navires; toutesfois Dieu nous feit belle grace d'y estre entrez en beau temps. Nous navigeasmes toute la nuict, pensant estre dedans la Manche, et le lendemain arriver à Diepe, mais nous fusmes frustrez de nostre attente; car environ deux ou trois heures après minuict, me promenant sur le tillat, je decouvry terre de tous costez, dont nous fusmes estonnez. Incontinent je feis abbattre les voilles et jetter la

sonde. Il ne se trouva dessous nous que huict brasses d'eau, dont je commanday d'attendre le poinct du jour : lequel estant venu, et d'autant que mes mathelots dirent qu'ils ne cognoissoient point ceste terre, je commanday l'approcher. Là où estant près, je feis mouiller l'anchre, et envoyay le batteau à terre, pour savoir en quel pays nous estions. Il me fut rapporté que nous estions en Galles, pays d'Angleterre. Incontinent je me feis descendre en terre, là où, après avoir pris l'air, il m'arriva une maladie, de laquelle je pensay mourir. Cependant je feis mettre le navire dedans le havre d'une petite ville nommée *Sovaneze*, là où je trouvay des marchans de Sainct-Mallo, qui me prestèrent de l'argent, dont je me feis faire quelques habillements, et à une partie de ceux qui estoient avec moy; et parce qu'il n'y avoit aucuns vivres dedans le navire, j'acheptay deux bœufs, et les feis saller, et un tonneau de bière, lequel je consignay entre les mains de celui à qui j'avois donné charge du navire, le priant qu'il le remenast en France, ce qu'il me promit faire; quant à moy, je deliberay m'en venir, avecques les miens, par terre; et après avoir pris congé de mes mathelots, je partis de Sovaneze, et m'en vins coucher avec ma troupe en un lieu nommé *Morgan*; là où le seigneur du lieu, sachant qui j'estois, me retint l'espace de six ou sept jours; et

au party, ayant compassion de me voir aller à pied, principalement en telle foiblesse où j'étois, il me donna une petite haquenée. Ainsi je suivis mon chemin à *Bristo*, puis à *Londres*, là où j'allai faire la révérence à Monsieur de *Foix*, lequel pour lors estoit Ambassadeur pour le Roy, et lequel me secourut d'argent en ma necessité. De là je vins à Calais, puis à Paris, où je fus adverty que le Roy s'en alloit à Molins pour y séjourner. Incontinent, et en la plus grande diligence qu'il me fut possible, avec partie de ma troupe je m'y en allay.

Voyla en bref le discours de tout ce qui est advenu en la Nouvelle France, depuis qu'il pleust à la majesté du Roy d'y envoyer ses subjects pour y descouvrir les terres. Les lecteurs équitables et non passionnez pourront aisément juger la verité du fait, et estre veritables censeurs du devoir que j'y ai faict. Quant à moy, je ne veux accuser ni excuser aucun; il me suffit d'avoir poursuivy la verité de l'histoire, de laquelle plusieurs pourront tesmoigner, lesquels y ont esté présens. Une chose diray-je plainement, que le long délay faict à l'embarquement du capitaine Jean Ribaut et les quinze jours qu'il fut voguant le long de la coste de la Floride, avant que me venir trouver à la *Caroline*, ont esté cause de la perte de la Floride; car il descouvrit la coste dès le quatorziesme

jour d'aoust, et employa le temps à aller de rivière en rivière, lequel luy eust esté suffisant pour descharger ses navires, et à moy pour m'embarquer et retourner en France. Je sçay bien que tout ce qu'il en faisoit estoit à bonne intention; toutesfois, il m'a semblé qu'il devoit avoir plus d'esgard à son devoir qu'aux conceptions de son esprit, lesquelles il engruvoit quelquefois si profondement qu'il estoit malaisé de les tirer. Aussi luy en print il fort mal, car il ne fut pas si tost party de nous, que la tempeste le print, laquelle en la fin le contraignist de faire naufrage contre la coste; là où tous ces vaisseaux furent perdus, et luy à peine se peut il sauver des ondes, pour tomber entre les mains de ceux qui le feirent mourir, luy et tous ceux de sa troupe.

FIN DU TROISIESME VOYAGE.



LE QUATRIESME VOYAGE

DES FRANÇOIS EN LA FLORIDE

Sous le capitaine Gourgues, en l'an 1567.

Le capitaine Gourgues, gentilhomme Bourdelois, poussé d'un desir de vengeance, de relever l'honneur de sa nation, emprunte de ses amys, et vend partie de ses biens, pour dresser et fournir de tout le besoin trois moyens navires, portant 150 soldats, avec octante mariniers choisis, sous le capitaine Cazenove, son lieutenant, et François Bourdelois, maistre sur les mathelots. Puis party le vingt-deuxiesme Aoust 1567, et après avoir quelque temps combatu les vents et tempestes contraires, enfin arriva et territ à l'isle de Cuba. De là fut au cap Saint Anthoine, au bout de l'isle de Cuba, esloignée de la Floride environ deux cens lieues, où le capitaine leur déclara son desseing, qu'il leur avoit tousjours

celé, les priant et admonestant de ne l'abandonner si près de l'ennemy, si bien pourveuz et pour une telle occasion, ce qu'ils luy jurèrent tous, voire si ardemment, qu'ils ne pouvoient attendre la pleine lune à passer le destroit de Baham, ains descouvrirent la Floride assez tost, du fort de laquelle les Espagnols les saluèrent de deux canonnades, estimans qu'ils fussent de leur nation, et Gourgues leur fit pareille salutation pour les entretenir en cet erreur, afin de les surprendre avec plus d'avantage; passant outre neantmoins, et feignant aller ailleurs, jusques à ce qu'il eut perdu le lieu de vuë, si que la nuict venue, il descend à quinze lieues du fort, devant la rivière Tacatacourou, que les François ont nommé Seine, pour ce qu'elle leur sembla telle que celle de France. Puis ayant descouvert la rive toute bordée de sauvages, pourveuz d'arcs et de flesches, leur envoya son trompette pour les asseurer (outre le signe de paix et d'amitié qu'il leur faisoit faire des navires) qu'ils n'estoient là venuz que pour renouer l'amitié et l'ancienne confédération des François avec eux. Ce que le trompette executa si bien (pour y avoir demeuré des premiers souz Laudonniere) qu'il rapporta du Roy Satouriona, le plus grand des autres Roys, avec les offres d'amitié, un chevreuil et autres viandes pour refraichissement. Puis se retirèrent

dançans en signe de joye, pour avertir les Roys parens de Satouriona d'y retourner au lendemain contracter amitié avec les François : dont le chef faisoit ce pendant sonder le gué de la rivière pour ses vaisseaux et commodité de négocier avec ces sauvages, desquels au lendemain matin se presentèrent le grand Roy Satouriona, Tacadocorou, Halmacanir, Athore, Harpaha, Helmacapé, Helycopile, Molona, et autres ses parens et alliez, avec leurs armes accoustumées. Puis envoyèrent prier le genéral François de descendre, ce qu'il fit avec les espées et harquebuzes, lesquelles il fit laisser après que les sauvages (s'en plaignans) eurent, par les remonstrances de Gourgue, laissé et faict pareillement emporter les leurs comme en tesmoignage de reciproque asseurance, ne demeurant que l'espée aux François. Ce fait, Satouriona l'estant allé trouver, le feit seoir à sa droicte, en un siege de bois de lentisque, couvert de mousse, expressement fait semblable au sien. Puis deux des plus anciens arrachèrent les ronces et les herbes qui estoient devant eux, et après avoir bien nettoyé la place, tous s'assirent à terre en rond. Surquoy Gourgues voulant parler, Satouriona le devance, luy deduisant les maux incroyables et continuelles indignitez que tous les sauvages, leurs femmes et enfants, avoient receuz des Espagnols depuis leur venue et ruine

des autres François, avec le desir perpétuel de se bien venger de tant insigne trahison, non moins que de leurs offences particulières, pour la ferme amitié qu'ils ont tousjours porté aux François, si on les vouloit aider. A quoy Gourgues prestant le serment, et confederation jurée, il leur donna quelques presens de dagues, cousteaux, mirouers, haches, anneaux, sonnettes, et tels autres meubles a nous ridicules, mais précieux à ces Roys : les quels en outre, veu l'offre de plus grandes largesses, luy demandèrent chacun une chemise pour vestir seulement aux jours solennels, et estre enterrées avec eux à leur mort. Ce qu'après avoir eu, et Satouriona ayant en récompense donné au capitaine Gourgues deux cordons de grain d'argent pendus à son col, et chacun des rois quelques peaux de cerfs accoustrées à leur mode, ils se retirèrent dançans et fort joyeux, avec promesse de tenir le tout secret, et d'amener au mesme lieu bonnes troupes de leurs subjects tous embastonez pour se bien venger des Espagnols. Ce pendant Gourgues ayant fort interrogé Pierre de Bré, natif du Havre-de-Grace, autrefois eschappé jeune enfant du fort à travers les bois, pendant que les Espagnols tuoient les autres François, et depuis nourry par Satouriona, qui le donna lors à ce chef, il se servit fort de ses advis : sur lesquels il envoya recognoistre le fort et l'estat des ennemys par quelques

uns des siens, conduits par Olotaraca, nepveu de Satouriona, qu'il luy avoit donné pour cest effect et asseurance, d'Estampes, gentil-homme comingeois, et autres qu'il envoyoit recognoistre l'estat des ennemys. Outre ce il luy donna un sien fils, tout nud comme ils sont tous, et celle de ses femmes qu'il aymoit le mieux, aagée de 18 ans, vestue de mousse d'arbres, lesquels furent trois jours és navires, jusques à ce qu'on fut venu de la recognoissance, et que les Roys eussent fourny au rendé-vous.

La démarche concluë, et le rendé-vous donné aux sauvages audelà la rivière Salinacani, de nostre Somme, ils beurent tous en grande solennité leur breuvage (dit cassiné, fait de jus de certaines herbes) accoustumé quand ils vont en lieux hazardeux, lequel a telle force, qu'il leur oste la soif et la faim par vingt-quatre heures, et fallut que Gourgues fist semblant d'en boire : puis levèrent les mains, et jurèrent tous ne l'abandonner jamais. Olotocara le suivit la picque au poing. S'estans tous retrouvez à la rivière de Saranala, non sans grandissime peine, pour la pluye et lieux pleins d'eaux qu'il fallut passer, et qui les retardant leur accroissoit la faim, ne trouvant rien que manger par les chemins, n'estans encore descenduë la barque des provisions qui luy venoient des navires, à la garde et raccommodement desquels

il avoit laissé Bourdelois avecques le reste des mariniers. Or avoit-il sceu que les Espagnols estoient quatre cens hommes de deffence, repartis en trois forts dressez et flanquez, et bien accommodez sur la rivière de May, le grand fort principalement, commencé par les François, puis accommodé par eux. Sur la plus dangereuse et principale avenue duquel ils avoient fait, à deux lieues plus bas et plus proche de l'emboucheure, deux autres petits forts, lesquels, la rivière entre deux, se deffendoient souz six vingts soldats, nombre d'artillerie, et autres munitions qu'ils y tenoient. Depuis Saracary jusques à ces petits forts y avoit deux lieues, qu'il trouva fort malaisées pour les fascheux chemins et pluyes continuelles. Puis part de la rivière de Catacouru avec dix harquebusiers pour recognoistre le premier, et l'assaillir à la diane du matin suivant, ce qu'il ne peut faire pour l'injure du ciel et obscurité de la nuict. Le Roy Helicopile le voyant fasché d'y avoir failly, l'asseure de le conduire par un plus aisé, bien que plus long chemin. Si que le guidant par les bois, le meine en veuë du fort, où il recogneut un cartier qui n'avoit que certains commencemens de fossez. Si bien qu'après avoir faict sonder la petite rivière qui se rend là, attend que la mer montant fust retournée pour la faire passer à ses gens sur les dix heures du matin, au lieu où il avoit veu

un petit bois entre la rivière et le fort (afin de n'estre veu passer et ordonner ses soldats) faisant attacher les fornimens aux morions et porter espées et harquebuzes eslevées en la main, creinte que l'eau, qui leur venoit sur la ceincture, ne les trempast, où ils trouvèrent une si grande quantité de grosses huistres, et les escailles si tranchantes, que plusieurs en furent blecez et autres perdirent leurs souliers. Toutesfois aussitost passez, d'une ardeur françoise s'apprestent au combat la veille de quasimodo en Apvril 1568. Tellement que Gourgues, pour employer ce feu de bonne volonté, donne vingt harquebuziers à son Lieutenant Cazenove, avec dix mariniers chargez de pots et grenades à feu pour brusler la porte : puis attaque le fort par autre endroit, après avoir un peu harangué ses gens sur l'estrange trahison que ces Espagnols avoient jouez à leurs compagnons. Mais apperceuz venans teste baissée à deux cens pas du fort, le canonnier monté sur la terrace du fort, ayant crié arme, arme, ce sont François, leur envoya deux coups de coulevrine portant les armes de France, prinse sur la Laudonnière. Mais comme il vouloit recharger pour le troisiesme coup, Olotocara non appris à garder son rang, ou plus transporté de passion, monte sur la plate-forme, et luy passa la pique à travers le corps desja mort. Surquoy Gourgues s'avançant,

et après avoir ouy crier Cazenove que les Espagnols sortis armez au cry de l'alarme s'enfuyoient, tire ceste part, et les enferme de sorte entre luy et son lieutenant, que de soixante un seul ne rechappa, que quinze reservez à mesme peine qu'ils avoient faict porter aux François. Les Espagnols de l'autre fort ce pendant ne cessent de tirer canonnades, lesquelles incommodoient beaucoup les assaillans, encor que pour y respondre ils eussent jà placé et plusieurs fois pointé les quatre pieces trouvées au premier fort. Surquoy Gourgues se jette, suivy de quatre vingts harquebusiers, dans la barque, qui se trouva là bien à point, pour passer dans le bois joignant le fort, duquel il jugeoit que les assiegez sortiroient pour se sauver, souz la faveur du bois, dedans le grand fort qui n'en estoit esloigné que d'une lieue. Puis les sauvages impatiens d'attendre le retour de la barque se jettent tous en l'eau, tenans leurs arcs et flesches eslevées en une main, nageans de l'autre bras, en sorte que les Espagnols, voyans les deux rives couvertes d'un si grand nombre d'hommes, pensèrent fuyr vers le bois : mais tirez par les François, puis repoussez par les sauvages, vers lesquels ils se vouloient retirer, on leur ostoit la vie plustost qu'ils ne l'avoient demandé. Somme que tous y finirent leurs jours, fors quinze de ceux qu'on reservoit à punition

exemplaire. Surquoy le capitaine Gourgues, ayant faict transporter tout ce qu'il trouva du deuxiesme fort au premier, où il vouloit se fermer pour prendre resolution contre le grand fort, duquel il ne sçavoit l'estat, en fin un sergent de bande, l'un des prisonniers, l'asseura qu'ils y pouvoient estre près de trois cents bien munis, souz un brave Gouverneur, qui s'y feroit battre attendant secours. Si qu'avoir eu de luy le plan, la hauteur, les fortifications et avenuës, puis dressé huict bonnes eschelles et faict soulever tout le païs contre l'Espagnol, afin qu'il n'eust nouvelle, ny secours, ny retraicte d'aucune part, il delibère sortir. Ce pendant le Gouverneur envoye un Espagnol desguisé en sauvage pour recognoistre l'estat des François. Et bien que descouvert par Olotocara, subtiliza tous les moyens qu'il peut à leur persuader qu'il estoit du second fort, duquel eschappé, et ne voyant que sauvages de toutes parts, espéra plus, disoit-il, en la mercy françoise, à laquelle il se venoit rendre desguisé en sauvage, craincte que recognu il ne fust massacré par ces barbares; confronté toutesfois avec le sergent de bande et convaincu estre du grand fort, l'espion fut de la reserve : après qu'il eut asseuré Gourgues qu'on le disoit accompagné de deux mil François, craincte desquels deux cens soixante qui restoient d'Espagnols au grand fort estoient assez estonnez. Sur

quoy Gourgues, résolu de les presser en telle espouvante, et laissant son enseigne le capitaine mesme avec quinze harquebusiers pour la garde du fort et de l'entrée de la rivière, faict de nuict partir les sauvages pour s'embusquer dans les bois de çà et de là la rivière, puis part au matin menant liez le sergent et l'espion pour luy monstrer à l'œil ce qu'ils n'avoient faict entendre qu'en peinture. Acheminez, Olotocara, déterminé sauvage, qui n'abandonnoit jamais le capitaine, luy dict qu'il l'avoit bien servy et faict tout ce qu'il luy avoit commandé : qu'il s'asseuroit de mourir au combat du grand fort, auquel toutesfois pour la vie il ne vouloit faillir. Mais le prioit de donner à sa femme ce qu'il luy donneroit, s'il ne réchappoit, afin qu'elle l'enterre avec luy, pour estre mieux venu au village des esprits. Auquel le capitaine Gourgues, après l'avoir loué de sa fidelle vaillance, amour conjugal, et soing genereux d'un honneur immortel, respond qu'il l'aimoit mieux honorer vif que mort, et que Dieu aydant il le rameneroit victorieux. Dès la descouverte du fort les Espagnols ne furent chiches de canonnades, mesmement de deux doubles coulevrines, lesquelles montées sur un boulevert commandoient le long de la rivière, qui firent soudain gaigner la montagne couverte de bois au capitaine Gourgues : du pied de laquelle commence le fort jusques au delà du-

quel continuoit la forest. Si qu'il eust assez de couvertures pour s'en approcher sans offense. Aussi deliberoit-il de demeurer là jusques au matin qu'il estoit résolu d'assaillir les Espagnols par escalade, du costé du mont où le fossé ne luy sembloit assez flanqué pour la deffense de ses courtines, et d'où partie des siens pourroient tirer les assiégez qui se descouvriroient pour maintenir le rempart pendant que le reste monteroit. Mais le gouverneur avança son desastre, faisant sortir soixante harquebusiers, lesquels, coulez le long des fossez, s'avancèrent pour descouvrir le nombre et valeur des François, vingt desquels se mettans souz Cazenove entre le fort et eux ja sortis, leur coupent la retraicte, pendant que Gourgues commande au reste de les charger en teste, mais ne tirer que de près, et coups qui portassent, pour puis après les sagmenter plus aisement à coups d'espée, si que tournant le dos aussi tost que chargez, et reserrez par le lieutenant, tous y demeurèrent. Dont le reste des assiégez furent si effrayés, qu'ils ne sceurent prendre autre résolution pour garantir leur vie, que par la fuitte dans les bois prochains, où neantmoins rencontrez par les flesches des sauvages qui les y attendoient (l'une desquelles perça la rondelle et le corps d'un Espagnol, qui en tomba mort) furent aucuns contraints de tourner teste, aimans mieux mourir par la main des

François qui les poursuyvoient : s'asseurant de ne pouvoir trouver lieu de miséricorde en l'une ny l'autre nation, qu'ils avoient esgallement et si fort outragée, fors ceux qu'on réserva pour exemple à l'advenir. Le fort prins fut trouvé pourveu de tout le besoin, nommement de cinq doubles coulevrines et quatre moyennes, avec plusieurs autres petites de toutes sortes, et 18 gros caques de poudre, toutes sortes d'armes, que Gourgue fit soudain charger en la barque, non les poudres et autres meubles, d'autant que le feu emporta tout par l'inadvertance d'un sauvage, lequel, faisant cuire du poisson, meit le feu à une traînée de poudre faicte et cachée par les Espagnols, pour festoyer les François au premier assaut : renversant le magasin et les maisons qui estoient de bois de sapin. Les restes des Espagnols menez avec les autres, après que le chef leur eut remonstré l'injure qu'ils avoient fait sans occasion à toute la nation françoise, furent tous pendus aux branches des mesmes arbres qu'avoient esté les François : cinq desquels avoient esté estranglez par un Espagnol, qui se trouvant à tel desastre confessa sa faute, et la juste punition que Dieu luy faisoit souffrir. Mais au lieu de l'escriteau que Pedro Melandes leur avoit donné, portant ces mots en Espagnol, *Je ne fay cecy comme à François, mais comme à Lutheriens,* Gourgues fit escrire

en une table de sapin avec un fer chaud : *Je ne fay cecy comme à Espagnols, ny comme à Mariniers, mais comme à traistres, voleurs et meurdriers :* puis se voyant pauvre de gens pour garder ses forts, moins encore pour les peupler, crainte aussi que l'Espagnol, qui a terres prochaines, ne s'y racommodast, ou les sauvages s'en prevalussent contre les François, si Sa Majesté y vouloit envoyer, resolut de les ruiner. De faict, après avoir assemblé et enfin persuadé à tous les Roys sauvages de ce faire, y firent courir leurs subjects de telle affection qu'ils renversèrent tout, et mirent les trois forts rez pié rez terre dans un jour.

Ce fait, de Gourgues, pour retourner à ses navires laissées en la rivière de Seine, dite Tacatacourou, à quinze lieues de là, envoye Cazenove et l'artillerie par eau, puis après octante harquebusiers, armez sur le dos, et mèches allumées, suiviz de quarante mariniers portans picques, pour le peu d'assurance de tant de sauvages; va par terre tousjours en bataille, trouvant les chemins couverts de sauvages qui le venoient honnorer de presens et de louanges, cumme au libérateur de tous les païs prochains. Une vieille entr'autres luy dit qu'elle ne se soucioit plus de mourir, puisque les Espagnols chassez, elle avoit une autre fois veu les François à la Floride.

Somme qu'arrivé, et trouvant ses navires accommodez, et le tout prest à faire voile, conseille les Roys à persister en amitié et confederation ancienne, qu'ils ont eu avec le Roy de France, qui les defendra contre toutes nations. Ce que tous luy promirent, fondans en larmes pour son depart, Olotocara sur tous; pour appaiser lesquels il leur promit d'estre de retour dans 12 lunes (ainsi content-ils les années), et que son Roy leur envoyeroit armée, et force presens et cousteaux, et toutes autres choses de besoin. Tellement qu'après les avoir licentiez, puis assemblé les siens, rendu grâces à Dieu de tout le passé depuis son embarquement, et prier Dieu pour son heureux retour, le troisiesme may 1568 toutes choses furent apprestées, le rendé-vous donné, et les ancres levées pour faire voile si à propos, qu'en dix-sept jours ils firent unze cens lieues, d'où continuant, le sixiesme juin arrivèrent à La Rochelle, le trente-quatriesme jour de leur departie de la rivière de May, n'ayant perdu que la patache et huict hommes dedans, avec nombre de gentils-hommes, et autres demeurez aux combats des forts. Après les caresses et bons traictemens qu'il receut des Rochelois, il fit voile vers Bordeaux, d'où il print la poste pour advertir le sieur de Montluc de ce que dessus; adverty neantmoins de dix-huict pataches, et une roberge de deux cens ton-

neaux, chargées d'Espagnols, lesquels, assurés du désastre de la Floride, et qu'il estoit à la Rochelle, furent jusques à Che-de-Baye, le propre jour qu'il en estoit party, et le suivirent jusques à Blaye (mais il estoit jà dedans Bordeaux) pour luy faire rendre un autre comte de son voyage que celuy dont il resjouist fort plusieurs François.

Depuis, le Roy catholique, averty qu'on n'avoit sceu prendre Gourgues, ordonne une grande somme de deniers à qui lui pourroit apporter sa teste; priant en outre le roy Charles d'en faire justice comme d'un aucteur de si sanglant acte, contrevenant à leur aliance et bonne confederation. Tellement que venu à Paris pour se présenter au Roy, luy faire entendre, avec le succez de son voyage, les moyens qu'il avoit de remettre tout ce païs en son obeissance, à quoy il protestoit d'employer sa vie, et tout ce qui lui restoit de moyens, eut recueil et response tant diverses, qu'il fut enfin forcé de se celer long temps à la cour de Rouen, environ l'an 1570. Et sans l'assistance du president Marigny, en la maison duquel il demeura quelques jours, et du receveur de Vacquieulx, qui lui a toujours esté vray amy, il estoit en danger. Ce qui fascha fort Dominique de Gourgues, considerant ses services faits tant à luy qu'à ses prédécesseurs Roys de France. Il es-

toit natif du mont de Marsan en Guyenne, et employé pour le service des roys très chrétiens en toutes les armées faites depuis 25 à 30 ans; enfin eut charge et tiltre de capitaine, soustenant en une place près Siene, avec 30 soldats, les efforts d'une partie de l'armée espagnole, de laquelle prins d'assaut, et tous les siens taillez en pièces, fut mis en galère pour temoignage de bonne guerre, et bien rare faveur espagnole. Mais le vaisseau faisant route vers la Sicile, prins des Turcs, mené à Rhodes, Constantinople, fut à peu de temps reprins par Romeguas, commandant à l'armée de Malte. Par ce moyen retourné en sa maison, dresse un voyage sur la coste d'Afrique, d'où il tourne au Bresil, et vers la mer du Su. Puis curieux de vanger le nom François, donne à la Floride avec tel succez que vous avez veu, si que rendu par continues actions guerrières, terrestres et maritimes, non moins resolu capitaine que pratic marinier, se fait redouter de l'Espagnol, et rechercher par la Royne d'Angleterre pour le mérite de ses vertus. Somme qu'il est, 1582, choisi par dom Anthoine pour conduire, en tiltre d'Amiral, la flotte qu'il deliberoit envoyer contre le Roy d'Espagne, qui s'est, dès l'an passé, saisi du Portugal, comme le plus proche ou plus habile à succéder à dom Sebastien, dernier Roy, mort en bataille contre le Roy de Fez

en Barbarie. Mais party de Paris pour aller à Tours y resoudre de tout le surplus, est saisy d'une maladie qui l'enleva de ce monde, au grand regret de ceux qui le cognoissoient.

FIN.



ORDRE DES CHOSES

PLUS NOTABLES CONTENUES EN CESTE HISTOIRE.

FIN.

CATALOGUE

DE LA

BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

ET DES AUTRES OUVRAGES

DU FONDS DE P. JANNET



PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

RUE DES BONS-ENFANTS, 28.

—

1855



AVERTISSEMENT.

Lorsque j'entrepris, il y a deux ans, la publication de la *Bibliothèque elzevirienne*, je m'étais posé ce problème :

« Publier une collection d'ouvrages d'é-
» lite, dignes de tous par leur exécution
» matérielle, à la portée de tous par la modicité de
» leur prix. »

Jusque alors, les curiosités littéraires du genre de celles qui doivent composer en grande partie la *Bibliothèque elzevirienne* n'étaient — lorsqu'on les publiait — tirées qu'à un très petit nombre d'exemplaires, destinés à des amateurs riches et fervents. La rareté native et le prix exorbitant de ces publications les rendaient inabordables pour le plus grand nombre des lecteurs, et particulièrement pour ceux qui lisent pour les autres : les littérateurs ne sont pas tous assez riches pour acheter des livres sans regarder au prix.

En présence du mouvement qui porte la génération actuelle vers l'étude sérieuse des mœurs, de la littérature et de l'histoire du passé, je crus faire une chose utile en vulgarisant, autant qu'il serait en mon pouvoir, les documents propres à faciliter cette étude.

Malgré ma foi dans la possibilité de créer un public nouveau pour ce genre de livres, je crus devoir faire de mon mieux pour satisfaire les goûts du public déjà existant, goûts que je partage d'ailleurs : je trouve qu'un bon texte ne perd rien à être imprimé avec un certain luxe.

Le luxe dans les livres, je l'entends à ma manière.

Peu de texte dans un grand format, sur de beau papier très blanc, brillant, glacé, satiné — mais brûlé, cassant, d'une qualité déplorable — ce n'est pas là mon fait. Le format, je le veux commode ; le papier, je le veux solide avant tout; du texte, j'en veux pour mon argent. Qu'il soit net, lisible sans fatigue, et cela me suffit.

Au point de vue des résultats — je ne parle pas des moyens — l'art d'imprimer les livres a fait peu de progrès depuis deux siècles. Les petits volumes sortis des presses des Elzevier auront long-temps encore de nombreux admirateurs. En donnant à ma collection le nom de ces imprimeurs illustres, j'ai compris l'étendue des obligations que je m'imposais. J'ai fait de mon mieux pour ne pas rester trop au dessous de mes modèles. J'ai fait fondre des caractères, graver des ornements, fabriquer du papier, modifier des presses. Les éloges que des amateurs d'une autorité considérable ont bien voulu donner à mes petits livres me prouvent que je suis dans la bonne voie. Je tâcherai d'atteindre le but.

Si le format et l'exécution matérielle de mes volumes ont trouvé des approbateurs, l'entreprise en elle-même a été bien accueillie. Le public sur lequel je comptais a répondu à mon appel; son concours m'a permis d'entreprendre la publication d'un assez grand nombre de volumes, qui sont sous presse ou en préparation.

Je ne crois pas nécessaire de donner un catalogue détaillé des ouvrages que je me propose de faire entrer dans la *Bibliothèque elzevirienne.* Il suffit de rappeler le plan général. Cette collection doit se composer : 1° d'ouvrages anciens, inédits ou rares, utiles pour l'étude des mœurs, de la littérature ou de l'histoire ; 2° des ouvrages antérieurs au XVIIIe siècle qui jouissent d'une réputation méritée. Les ouvrages postérieurs au XVIIe siècle ne seront admis que par exception.

D'ailleurs, chaque volume qui paraît jette un nouveau jour sur le plan que je me suis tracé. Ainsi j'ai publié :

Moralistes. *La Rochefoucauld*, *La Bruyère*, *le Livre du chevalier de la Tour*, qui serait mieux placé parmi les conteurs. Plus tard je donnerai *Montaigne*, *Charron*, *Vauvenargues*.

Beaux-Arts. *Memoires pour servir à l'histoire de l'Academie de peinture*. — *Le livre des peintres et graveurs*. J'ai d'autres ouvrages du même genre à faire paraître.

Poésie. *Les Memoriaux de Saint-Aubin des Bois*, *Villon*, *Regnier*, *Chapelle et Bachaumont*. J'ai sous presse ou en préparation : *Gerard de Rossillon*, poème provençal; plusieurs *Chansons de gestes*, entre autres *Regnault de Montauban*, en 17,000 vers; divers recueils importants; *Matheolus*, *Gringore*, *Roger de Collerye*, *Clément Marot*, *Vauquelin de la Fresnaye*, *Saint-Amand*, *Senecé* (œuvres connues et inédites), et quelques autres.

Théatre. Quatre volumes de l'*Ancien Théâtre françois*. A côté de cette collection, je donnerai les œuvres de *Larivey*, *Molière*, *Corneille*, *Racine*, etc.

Romans et Contes. *Melusine*, le *Roman bourgeois*, *Don Juan de Vargas*, *Six mois de la vie d'un jeune homme*. J'ai en préparation plusieurs autres romans et une suite considérable de conteurs.

Facéties. *Les Quinze joyes de mariage*, *la Nouvelle fabrique des excellents traits de verité*. J'ai sous presse ou en préparation : les *Evangiles des Quenouilles*, *Rabelais*, *Tabourot*, *les Caquets de l'Accouchée*, et beaucoup d'autres.

Histoire. L'*Histoire notable de la Floride*. J'ai sous presse quelques autres relations de voyages,

les *Aventures du baron de Fæneste*, les *Souvenirs de Madame de Caylus*, et en préparation plusieurs ouvrages intéressants.

Paris, le 15 *Février* 1855.

P. Jannet.

AVIS IMPORTANT.

Les volumes de la Bibliothèque elzevirienne *sont imprimés sur papier collé et très chargés d'encre : il est difficile de les relier tout de suite sans les maculer. D'un autre côté, leur couverture en papier blanc perd promptement sa fraîcheur, et on ne peut les garder long-temps brochés. J'ai pris le parti de faire couvrir ces volumes d'un élégant cartonnage en toile, à la manière anglaise, ce qui permettra aux amateurs soit de les garder toujours ainsi, soit de ne les faire relier que dans un an ou deux. A partir d'aujourd'hui, tous les volumes seront vendus cartonnés, non rognés et non coupés,* SANS AUGMENTATION DE PRIX. *Les personnes qui possèdent des volumes brochés* non coupés *pourront les échanger, sans frais, contre des volumes cartonnés ; quant aux volumes coupés, je me chargerai de les faire cartonner moyennant* 75 *centimes.*





BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

LIVRES EN VENTE.

Moralistes.

Réflexions, Sentences et Maximes morales* de La Rochefoucauld. Nouvelle édition, conforme à celle de 1678, et à laquelle on a joint les Annotations d'un contemporain sur chaque maxime, les variantes des premières éditions, et des notes nouvelles, par G. Duplessis. Préface par Sainte-Beuve. 1 vol. Prix : 5 fr.

Les *Annotations d'un Contemporain* sur les Maximes de La Rochefoucauld ont été attribuées à madame de La Fayette. Elles paraissent ici pour la première fois. Quelques unes seulement avaient été publiées par Aimé-Martin.

Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les *Caractères ou les mœurs de ce siècle,* par La Bruyère. Nouvelle édition, collationnée sur les éditions données par l'auteur, avec toutes les variantes, une lettre in-

édite de La Bruyère et des notes littéraires et historiques, par Adrien DESTAILLEUR. 2 volumes. 10 fr.

Cette édition est le fruit de plusieurs années de travail. M. Destailleur s'est attaché à reproduire toutes les variantes des éditions données par l'auteur. Il a indiqué avec soin les passages des moralistes anciens et modernes qui se sont rencontrés avec La Bruyère. Il a fait assez pour que M. S. de Sacy ait pu dire : « Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manque rien. »

Le Livre du chevalier de la Tour Landry, pour l'enseignement de ses filles ; publié d'après les manuscrits de Paris et de Londres, par M. Anatole DE MONTAIGLON, membre résidant de la Société des antiquaires de France. 5 fr.

Ce livre, œuvre d'un gentilhomme du quatorzième siècle, contient de précieux renseignements sur les mœurs du moyen âge. Les sentiments du chevalier sur l'éducation des filles, déduits avec une naïveté, une liberté d'expression qui paraissent étranges aux lecteurs de notre époque, sont appuyés du récit d'aventures empruntées à la Bible, aux chroniques et aux souvenirs personnels du chevalier de la Tour, récits souvent piquants et toujours gracieux, qui assignent à son livre une place distinguée parmi les œuvres des conteurs français.





Beaux-arts.

Memoires pour servir à l'Histoire de l'Academie royale de peinture et de sculpture, depuis 1648 jusqu'en 1664, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Impériale, par M. Anatole de Montaiglon. 2 vol. 8 fr.

Ces Mémoires, que M. de Montaiglon attribue à Henri Testelin, secrétaire de l'Académie de peinture pendant plus de trente ans, contiennent une foule de renseignements précieux sur les artistes qui brillèrent en France au XVIIe siècle.

Le livre des peintres et graveurs, par Michel de Marolles, abbé de Villeloin. Nouvelle édition, revue par M. Georges Duplessis. 1 vol. 3 fr.

Ce petit livre, curieux spécimen de l'incroyable versification d'un écrivain beaucoup trop fécond, a cependant un mérite : il apprendra une infinité de choses aux hommes les plus versés dans l'histoire de l'art.





Poésie.

OEuvres complètes de François Villon. Nouvelle édition, revue, corrigée et mise en ordre, avec des notes historiques et littéraires, par P. L.-Jacob, bibliophile, 1 vol. 5 fr.

OEuvres de Mathurin Regnier, avec les commentaires revus et corrigés, précédées de l'*Histoire de la Satire en France*, pour servir de discours préliminaire, par M. Viollet le Duc. 1 vol. 5 fr.

Le travail de M. Viollet Le Duc, publié pour la première fois en 1822, a été revu et modifié par lui pour la nouvelle édition. L'*Histoire de la satire* a reçu des additions.

Extrait abrégé des vieux Memoriaux de l'abbaye de Saint-Aubin-des-Boys, en Bretagne. 1 vol. 2 fr.

Pièce en vers, publiée par M. Francisque-Michel. Quoique datée du XIIe siècle, elle est réellement du XVIIe. C'est le résultat d'une de ces supercheries qu'on s'est parfois permises pour relever l'illustration de certaines familles.

OEuvres de Chapelle et de Bachaumont; nouvelle édition, revue et corrigée sur les meilleurs textes, notamment sur l'édition de 1732, précédée d'une notice, par M. Tenant de Latour. 1 vol. 4 fr.

Lefèvre de Saint-Marc, à la fin des œuvres de Chapelle et de Bachaumont, qu'il donna en 1755,

exprime le regret de n'avoir pas connu à temps l'édition de 1732, et engage les éditeurs futurs à consulter cette édition. Jusqu'à M. Tenant de la Tour, les éditeurs de Chapelle et de Bachaumont ont reproduit la note de Saint-Marc, mais se sont bien gardés de consulter cette édition de 1732, qui contient réellement un très bon texte du célèbre *Voyage*.

Sous presse.

Gerard de Rossillon, poème provençal, publié, d'après le manuscrit unique, par M. FRANCISQUE-MICHEL. 1 vol. 5 fr.

Chansons, ballades et rondeaux de Jehannot de LESCUREL, poète français du XIVe siècle, publiés d'après le manuscrit unique, par M. A. DE MONTAIGLON. 1 vol.

Le livre de Matheolus. — Le Rebours de Matheolus. 2 vol. 10 fr.

OEuvres de Roger de COLLERYE, nouvelle édition, revue et annotée par M. Charles d'HERICAULT. 1 vol. 5 fr.

OEuvres complètes de Pierre GRINGORE, avec des notes par MM. Anatole DE MONTAIGLON et Charles D'HÉRICAULT. 4 vol. 20 fr.

OEuvres complètes de SAINT-AMAND, revues et annotées par Ch. L. LIVET, 2 vol. 10 fr.

OEuvres choisies de SENECÉ, revues sur les diverses éditions et sur les manuscrits originaux, par M. Emile CHASLES. 1 vol. 5 fr. — *OEuvres posthumes de* SENECÉ, publiées d'après les manuscrits autographes, par M. Emile CHASLES. 1 vol. 5 fr.



Théatre.



ncien théâtre françois, ou Collection des ouvrages dramatiques les plus remarquables depuis les mystères jusqu'à Corneille, publié, avec des notices et éclaircissements, par M. Viollet le Duc. Tomes I à IV. Le vol. 5 fr.

Les trois premiers volumes sont la reproduction d'un recueil unique conservé au Musée Britannique, à Londres, contenant 64 pièces dont voici les titres :

Tome I.

1. Le Conseil du Nouveau marié, à deux personnages, c'est assavoir : le Mary et le Docteur.

2. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Nouveau marié qui ne peult fournir à l'appoinctement de sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : le Nouveau Marié, la Femme, la Mère et le Père.

3. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de l'Obstination des femmes, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Mari et la Femme.

4. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, du Cuvier, à troys personnages, c'est assavoir : Jaquinot, sa Femme et la Mère de sa femme.

5. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, c'est assavoir : Jolyet, la Femme et le Père.

6 Farce nouvelle, à cinq personnaiges, des Femmes qui font refondre leurs marys, c'est assavoir : Thibault, Collart, Jennette, Pernette et le Fondeur.

7. Farce nouvelle et fort joyeuse du Pect, à quatre personnages, c'est assavoir : Hubert, sa Femme, le Juge et le Procureur.

8. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, des Femmes qui demandent les arrerages de leurs maris et les font obliger par *nisi*, à cinq personnages, c'est assavoir : le Mary, la Dame, la Chambrière et le Voysin.

9. Farce nouvelle d'ung Mary jaloux qui veult esprouver sa femme, à quatre personnages, c'est assavoir : Colinet, la Tante, le Mary et sa Femme.

10. Farce moralisée, à quatre personnages, c'est assavoir : deux Hommes et leurs deux Femmes, dont l'une a malle teste et l'autre est tendre du cul.

11. Farce nouvelle et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : le Mary, la Femme, le Badin qui se loue et l'Amoureux.

12. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Pernet qui va au vin, à troys personnaiges, c'est assavoir : Pernet, sa Femme et l'Amoureux.

13. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, d'un Amoureux, à quatre personnages, c'est assavoir : l'Homme, la Femme, l'Amoureux et le Medecin.

14. Colin qui loue et despite Dieu en un moment, à cause de sa femme, à troys personnages, c'est assavoir : Colin, sa Femme et l'Amant.

15. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Gentilhomme, Lison, Naudet, la Damoyselle.

16. Farce nouvelle, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Badin, la Femme et la Chambrière.

17. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jeninot qui fist un roy de son chat, par faulte d'aultre compaignon, en criant : Le roy boit, et monta sur sa maistresse pour la mener à la messe, à troys personnaiges, c'est assavoir : le Mary, la Femme et Jeninot.

18. Farce nouvelle de frère Guillebert, très bonne et fort joyeuse, à quatre personnages, c'est assavoir : Frère Guillebert, l'Homme viel, sa Femme jeune, la Commère.

19. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Guillerme qui mangea les figues du curé, à quatre

personnaiges, c'est assavoir : le Curé, Guillerme, le Voysin et sa Femme.

20. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de Jenin, filz de rien, à quatre personnaiges, c'est assavoir : la Mère et Jenin, son fils, le Prestre et le Devin.

21. La Confession de Margot, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Curé et Margot.

22. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, de George le Veau, à quatre personnaiges, c'est assavoir : George le Veau, sa Femme, le Curé et son Clerc.

TOME II.

23. Sermon joyeux de bien boire, à deux personnaiges, c'est assavoir : le Prescheur et le Cuysinier.

24. Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse, de la Résurrection de Jenin Landore, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Jenin, sa Femme, le Curé et le Clerc.

25. Farce nouvelle, fort joyeuse, du Pont aux Asgnes, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Le Mary, la Femme, Messire *Domine de* et le Boscheron.

26. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnages, d'un Pardonneur, d'un Triacleur et d'une Tavernière, c'est assavoir : le Triacleur, le Pardonneur et la Tavernière.

27. Farce nouvelle du Pasté et de la Tarte, à quatre personnaiges, c'est assavoir : deux Coquins, le Paticier et sa Femme.

28. Farce nouvelle de Mahuet, badin, natif de Baignolet, qui va à Paris au marché pour vendre ses œufz et sa cresme, et ne les veult donner sinon au pris du marché, et est à quatre personnages, c'est assavoir : Mahuet, sa Mère, Gaultier et la Femme.

29. Farce nouvelle et fort joyeuse des Femmes qui font escurer leurs chaulderons et deffendent que on ne mette la pièce auprès du trou, à troys personnages, c'est assavoir : la première Femme, la seconde et le Maignen.

30. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à

troys personnages, d'un Chauldronnier, c'est assavoir : l'Homme, la Femme et le Chauldronnier.

31. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à trois personnaiges, c'est assavoir : le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier.

32. Farce joyeuse, très bonne et recreative pour rire, du Savetier, à troys personnaiges, c'est assavoir : Audin, savetier ; Audette, sa Femme, et le Curé.

33. Farce nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse, lequel se maria à une Savetière, à troys personnages, c'est assavoir : Calbain, la Femme et le Galland.

34. Farce nouvelle, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Cousturier, Esopet, le Gentilhomme et la Chamberière.

35. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Maistre Mimin le Gouteux, son varlet Richard le Pelé, sourd, et le Chaussetier.

36. Farce nouvelle d'ung Ramoneur de cheminées, fort joyeuse, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Ramoneur, le Varlet, la Femme et la Voysine.

37. Sermon joyeux et de grande value
A tous les foulx qui sont dessoubz la nue,
Pour leur monstrer à saiges devenir,
Moyennant ce, que, le temps advenir,
Tous sotz tiendront mon conseil et doctrine ;
Puis congnoistront clerement, sans urine,
Que le monde pour sages les tiendra,
Quand ils auront de quoy : notez cela.

38. Sottie nouvelle, à six personnaiges, c'est assavoir : le Roy des Sotz, Triboulet, Mitouflet, Sottinet, Coquibus, Guippelin.

39. Sottie nouvelle, à cinq personnages, des Trompeurs, c'est assavoir : Sottie, Teste Verte, Fine Mine, Chascun et le Temps.

40. Farce nouvelle, très bonne, de Folle Bobance, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Folle Bobance, le premier Fol, gentilhomme ; le second Fol, marchant ; le tiers Fol, laboureux.

41. Farce joyeuse, très bonne, à deux personnages, du Gaudisseur, qui se vante de ses faictz, et ung Sot, qui lui respont au contraire, c'est assavoir : le Gaudisseur et le Sot.

42. Farce nouvelle, très bonne et fort recreative pour rire, des cris de Paris, à troys personnaiges, c'est assavoir : le premier Gallant, le second Gallant et le Sot.

43. Farce nouvelle du Franc Archier de Baignolet.

44. Farce joyeuse de Maistre Mimin, à six personnaiges, c'est assavoir : le Maistre d'escolle; Maistre Mimin, estudiant; Raulet, son père; Lubine, sa mère; Raoul Machue, et la Bru Maistre Mimin.

45. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, de Pernet qui va à l'escolle, c'est assavoir : Pernet, la Mère, le Maistre.

46. Farce nouvelle, très bonne et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Mère, le Filz et l'Examinateur.

47. Farce nouvelle de Colin, filz de Thevot le Maire, qui vient de Naples et amène un Turc prisonnier, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Thevot le Maire, Colin son filz, la Femme, le Pelerin.

48. Farce nouvelle, à trois personnaiges, c'est assavoir : Tout Mesnaige, Besongne faicte, la Chamberière qui est malade de plusieurs maladies, comme vous verrez ci-dedans, et le Fol qui faict du medecin pour la guarir.

49. Le Debat de la Nourrisse et de la Chamberière, à troys personnaiges, c'est assavoir : la Nourrisse, la Chamberière, Johannes.

50. Farce nouvelle des Chamberières qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eaue beniste, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Domine Johannes, Troussetaqueue, la Nourrice et Saupicquet.

Tome III.

51. Moralité nouvelle des Enfans de Maintenant, qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir Luxure, dont l'ung vient à Honte, et de Honte à Desespoir, et

de Desespoir au gibet de Perdition, et l'aultre se convertist à bien faire. Et est à treize personnages, c'est assavoir : le Fol, Maintenant, Mignotte, Bon Advis, Instruction, Finet, premier enfant; Malduit, second enfant; Discipline, Jabien, Luxure, Honte, Desespoir, Perdition.

52. Moralité nouvelle, contenant
Comment Envie, au temps de Maintenant,
Fait que les Frères que Bon Amour assemble
Sont ennemis et ont discord ensemble,
Dont les parens souffrent maint desplaisir,
Au lieu d'avoir de leurs enfans plaisir.
Mais à la fin Remort de conscience,
Vueillant user de son art et science,
Les fait renger en paix et union
Et tout leur temps vivre en communion.
A neuf personnaiges, c'est assavoir : le Preco, le Père, la Mère, le premier Filz, le second Filz, le tiers Filz, Amour Fraternel, Envie, et Remort de conscience.

53. Moralité nouvelle d'ung Empereur, qui tua son neveu qui avoit prins une fille à force; et comment ledict Empereur estant au lict de la mort, la sainte Hostie lui fut apportée miraculeusement. Et est à dix personnaiges, c'est assavoir : l'Empereur, le Chappelain, le Duc, le Conte, le Nepveu de l'Empereur, l'Escuyer, Bertaut et Guillot, serviteurs du Nepveu; la Fille violée, la Mère de la Fille, avec la sainte Hostie qui se presenta à l'Empereur.

54. Moralité ou histoire rommaine d'une Femme qui avoit voulu trahir la cité de Romme, et comment sa Fille la nourrit six sepmaines de son lait en prison, à cinq personnaiges, c'est assavoir : Oracius, Valerius, le Sergent, la Mère et la Fille.

55. Farce nouvelle, fort joyeuse et morale, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Bien Mondain, Honneur spirituel, Pouvoir Temporel, et la Femme.

56. Farce nouvelle, très bonne, morale et fort joyeuse, à troys personnaiges, c'est assavoir : Tout, Rien et Chascun.

57. Bergerie nouvelle, fort joyeuse et morale, de Mieulx que devant, à quatre personnaiges, c'est assavoir : Mieulx que devant, Plat Pays, Peuple pensif, et la Bergière.

58. Farce nouvelle moralisée des Gens Nouveaulx qui mangent le Monde et le logent de mal en pire, à quatre personnaiges, c'est assavoir : le Premier Nouveau, le Second Nouveau, le Tiers Nouveau, et le Monde.

59. Farce nouvelle à cinq personnaiges, c'est assavoir : Marchandise et Mestier, Pou d'Acquest, le Temps qui court, et Grosse Despense.

60. La vie et hystoyre du Maulvais Riche, à treize personnaiges, c'est assavoir : le Maulvais Riche, la Femme du Maulvais Riche, le Ladre, le Prescheur, Trotemenu, Tripet, cuisinier; Dieu le Père, Raphaël, Abraham, Lucifer, Sathan, Rahouart, Agrappart.

61. Farce nouvelle des Cinq Sens de l'Homme, moralisée et fort joyeuse pour rire et recréative, et est à sept personnaiges, c'est assavoir : l'Homme, la Bouche, les Mains, les Yeulx, les Piedz, l'Ouye et le Cul.

62. Debat du Corps et de l'Ame.

63. Moralité nouvelle, très bonne et très excellente, de Charité, où est demontré les maulx qui viennent aujourd'huy au Monde par faulte de charité, à douze personnaiges : le Monde, la Charité, Jeunesse, Vieillesse, Tricherie, le Pouvre, le Religieux, la Mort, le Riche Avaricieux et son Varlet, le Bon Riche Vertueux, et le Fol.

64. Le Chevalier qui donna sa Femme au Dyable, à dix personnaiges, c'est assavoir : Dieu le Père, Nostre Dame, Gabriel, Raphael, le Chevalier, sa Femme, Amaury, escuyer; Anthenor, escuyer; le Pipeur, et le Dyable.

Le tome IV contient les œuvres dramatiques d'Etienne Jodelle; les *Esbahis*, de Jacques Grevin; la *Reconnue*, de Remy Belleau.

Sous presse.

Théâtre complet de LARIVEY. 2 vol. 10 fr.

Histoire de la vie et des ouvrages de CORNEILLE, par M. J. TASCHEREAU. 1 vol. 5 fr.



Romans.

Melusine, par Jehan d'Arras; nouvelle édition, publiée par M. Ch. Brunet. 1 vol. 5 fr.

Reproduction exacte de l'édition originale, de Genève, 1478, in-fol.

Le Roman bourgeois, ouvrage comique, par Antoine Furetière. Nouvelle édition, avec des notes historiques et littéraires par M. Edouard Fournier, précédée d'une Notice par M. Ch. Asselineau. 1 vol. 5 fr.

Le *Roman bourgeois*, décrié au XVIIe siècle par les ennemis de l'auteur, mal réimprimé au XVIIIe, était à peine connu au XIXe. L'édition publiée par MM. Asselineau et Fournier a révélé à nos contemporains un des livres les plus sensés, les plus amusants, les mieux écrits du siècle de Louis XIV, le plus précieux peut-être pour l'étude des mœurs bourgeoises et littéraires à cette époque.

Six mois de la vie d'un jeune homme (1797), par Viollet le Duc. 1 vol. 4 fr.

Tiré à petit nombre pour la collection. Prix des exemplaires sur papier ordinaire, 2 fr.

Les Aventures de Don Juan de Vargas, racontées par lui-même, traduites de l'espagnol sur le manuscrit inédit, par Charles Navarin. 1 vol. 3 fr.

Don Juan de Vargas a-t il existé ? Si vous lisez son

histoire écrite par lui-même, vous reconnaîtrez tout d'abord le gentilhomme espagnol du seizième siècle, avide d'aventures et servi à souhait. Suivez-le dans les quatre parties du monde, soyez témoin de ses hauts faits d'amour et de guerre, vous trouverez un homme réel, qui a vu les lieux qu'il décrit, assisté aux événements qu'il raconte, un homme en chair et en os autant qu'homme du monde. — Si vous consultez des critiques doués d'une pénétration incontestable, le *terrible aventurier* Don Juan de Vargas serait un être imaginaire, créé de toutes pièces par l'imaginaire Charles Navarin. La question ainsi posée, c'est au public à la résoudre. Après tout, « il » a bien de l'esprit, ce don Juan de Vargas. Il y a » de l'imagination et de la grâce dans ces aventures » apocryphes. » M. Jules Janin, qui dit cela, paraît ne point regretter les quelques heures employées à la lecture de ce livre.

Sous presse.

Hitopadésa, ou l'instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduit du sanscrit par M. Ed. Lancereau. 1 vol. 5 fr.





Facéties.

Les quinze Joyes de mariage. Nouvelle édition, conforme au manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, avec les variantes des anciennes éditions et des notes. 1 vol. 3 fr.

Cet ouvrage si remarquable, qu'on attribue à l'auteur du *Petit Jean de Saintré*, Antoine de la Sale, a toujours eu de nombreux admirateurs, au nombre desquels se trouvent Rabelais et Molière. Il a été imprimé plusieurs fois; l'éditeur a reconnu l'existence de quatre textes différents, tous plus ou moins tronqués. En s'aidant des anciennes éditions et du manuscrit de la Bibliothèque publique de Rouen, il est parvenu à rétablir le texte tel qu'il a dû sortir de la plume de l'auteur. Les variantes recueillies à la fin du volume justifient pleinement ce travail, et les notes placées au bas des pages rendent l'intelligence du texte facile aux personnes même les moins versées dans la connaissance de notre littérature du moyen âge.

La Nouvelle Fabrique des excellens traits de verité, par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos. Nouvelle édition, augmentée des *Nouvelles de la terre de Prestre Jehan.* 1 vol. 4 fr.

Cet ouvrage, de la fin du seizième siècle, est le type et la source de ces nombreuses histoires où

l'exagération joue un si grand rôle. De ce volume viennent en droite ligne les *Facetieux devis et plaisans contes du sieur du Moulinet*, les histoires de M. de Crac et de sa famille, et les célèbres *Aventures du baron de Münchausen*. En somme, c'est un livre fort amusant, et qui fait connaître un des côtés de l'esprit railleur de nos pères.

Sous presse.

Les Evangiles des Quenouilles, 1 vol. 3 fr.

OEuvres de RABELAIS, seule édition conforme aux derniers textes revus par l'auteur, avec les variantes des anciennes éditions, des notes et un Glossaire. 2 vol. 10 fr.

Recueil general des caquets de l'accouchée. Nouvelle édition, revue sur les pièces originales, avec des notes littéraires et historiques, par MM. D. L. et Edouard FOURNIER. 1 vol. 5 fr.





Histoire.

H*istoire notable de la Floride,* contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine Laudonnière ; à laquelle a été ajousté un *Quatriesme voyage, fait par le capitaine* Gourgues. 1 volume. 5 fr.

Cet ouvrage, parfaitement écrit, est d'une lecture attrayante, tout intérêt historique mis à part. L'édition ancienne (*Paris*, 1586, in-8) est extrêmement rare, et celle-ci, tirée à petit nombre, pourra le devenir promptement.

Sous presse.

Les Aventures du baron de Fæneste, par d'Aubigné. Edition revue et annotée par M. Prosper Mérimée, de l'Académie française. 1 volume. 5 f.

Souvenirs de madame de Caylus. 1 vol.





Mélanges.

Sous presse.



ariétés historiques et littéraires, recueil de pièces volantes rares et curieuses, en prose et en vers. Le volume. 5 fr.

Le 1er volume paraîtra dans le courant du mois de mars. Parmi les pièces qui composent les premiers volumes, nous citerons les suivantes :

Les Singeries des Femmes de ce temps descouvertes (1623). — La Police des Pauvres, par G. Montaigne. — Le Ballet nouvelement dansé à Fontaine-Bleau par les Dames d'amour (1625). — Le Reveil du Chat qui dort, etc. (1616). — Les Statuts des filoux. — Examen sur l'Inconnu et nouvelle Caballe des frères de la Rozée-Croix (1624). — Les Entretiens de quatre Femmes en leur voyage à Charenton (1633). — Histoire espouvantable de deux Magiciens qui ont eté estranglez dans Paris, la semainte sainte. — Plaidoyer pour les Laboureurs contre les Gens d'armes (1615). — La Chasse et l'Amour à Lysidor (1627).— La Plainte des Amants contre les Amantes et la Reponse des Amantes. — La Blanque des Filles d'amour. — Facétieuse adventure de deux Bourgeois de Paris (1633). — La Mode qui court à présent et les Singularitez d'icelle, ou l'ut, ré, mi, fa, sol, de ce temps (1613). — Les plaisantes Ephemerides et Pronostications très certaines pour six années, envoyées par le capitaine Ramoneau de l'autre monde (1619). — La Mine eventée des Dames de courtoisie de Paris, etc. (1619). — Le Songe doré de la Pucelle.

OUVRAGES DE DIFFÉRENTS FORMATS.

Bibliographie lyonnaise du xv[e] siècle, par M. A. Péricaud aîné. Nouv. édit. *Lyon*, imprimerie de Louis Perrin, 1851, in-8. 1[re] partie. 7 50
2[e] partie, in-8. 4 »
3[e] partie. 2 »

Bibliotheca scatologica, ou Catalogue raisonné des livres traitant des vertus, faits et gestes de très noble et très ingénieux Messire Luc (à Rebours), seigneur de la Chaise et autres lieux, mêmement de ses descendants et autres personnages de lui issus. Ouvrage traduit du prussien et enrichi de notes très congruantes au sujet, par trois savants *en us*. In-8. 10 »

Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste, rédigé et mis en ordre par Aimé Vingtrinier, son bibliothécaire. *Lyon*, 1853, 2 vol. gr. in-8. (18,641 articles). 12 »

Catalogue des livres imprimés, manuscrits, estampes, dessins et cartes à jouer composant la bibliothèque de M. C. Leber, avec des notes par le collecteur. Tome IV, contenant le supplément et la table des auteurs et des livres anonymes. *Paris*, 1852, in-8. avec 6 fig. 8 »
Grand papier, fig. col. 25 »
Grand papier vélin, fig. col. 30 »

Catalogue des livres composant la bibliothèque poétique de M. Viollet le Duc, avec des notes. *Paris*, 1843, in-8. 9 »

—— Supplément au premier volume : Chansons, fabliaux, contes en vers et en prose, facéties, etc. *Paris*, 1847, in-8. 5 »
Les deux volumes réunis. 12 »

Choix de fables de La Fontaine, traduites en vers basques par J.-B. Archu. *La Réole*, 1848, in-8. 7 50

Chronique et hystoire faicte et composee par reverend pere en Dieu Turpin, contenant les prouesses et faictz darmes advenuz en son temps du tres magnanime Roy Charlemaigne, et de son nepveu Raouland. (*Paris*, 1835,) in-4. goth. à 2 col., avec lettres initiales fleuries et tourneures. 20 »
Pap. de Hollande. 25 »

Dialogue (le) du fol et du sage. (*Paris*, 1833,) pet. in-8. goth. 9 »
Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »
Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Dialogue facetieux d'un gentilhomme françois se complaignant de l'amour, et d'un Berger qui, le trouvant dans un bocage, le reconforta, parlant à luy en son patois. Le tout fort plaisant. *Metz*, 1671 (1847), in-16. oblong. 9 »

Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, grecs et latins, tant sacrés que profanes, par Fr. Sabbathier. *Paris*, 1815, in-8. (t. 37e et dern.). 6 »

Dit (le) de menage, pièce en vers, du XIVe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. Trebutien. (*Paris*, 1835,) in-8. goth. 2 50
Pap. de Holl. 4 »

Dit (un) daventures, pièce burlesque et satirique du XIIIe siècle, publiée pour la première fois par M. G.-S. Trebutien. (*Paris*, 1835,) in-8. goth. 2 50
Pap. de Holl. 4 »

Essai synthétique sur l'origine et la formation des langues (par Copineau). *Paris*, 1774, in-8. 4 »

Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, par Fréd. Guillaume, général de brigade. *Milan*,

de l'impr. Royale, 1812, 3 vol. gr. in-4. et atlas de 49 planch. gr. in-fol. 20 »

HISTOIRE DU MEXIQUE, par Don Alvaro Tezozomoc, trad. sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-Compans. *Paris*, 1853, 2 vol. in-8. 15 »

LAI D'IGNAURÈS, en vers, du XII[e] siècle, par Renaut, suivi des lais de Melion et du Trot, en vers, du XIII[e] siècle, publiés pour la première fois par MM. Monmerqué et Francisque Michel. *Paris*, 1832, gr. in-8. pap. vél., avec deux *fac-simile* color. 9 »

Pap. de Holl. 15 »

Pap. de Chine. 15 »

LANTERNES (LES), histoire de l'ancien éclairage de Paris, par Edouard Fournier, suivie de la réimpression de quelques poèmes rares (Les nouvelles Lanternes, 1745. — Plaintes des filoux et écumeurs de bourses contre nosseigneurs les reverbères, 1769. — Les Ambulantes à la brune contre la dureté du temps, 1769. — Les Sultanes nocturnes, 1769). *Paris*, 1854, in-8. 2 fr.

LETTRE d'un gentilhomme portugais à un de ses amis de Lisbonne sur l'exécution d'Anne Boleyn, publiée par M. Francisque Michel. *Paris*, 1832, pr. in-8. pap. vél. 3 »

LIVRE (LE) DES LÉGENDES (Introduction), par M. Le Roux de Lincy. *Paris*, 1836, in-8. 3 »

Pap. vélin. 6 »

MANUEL DU LIBRAIRE ET DE L'AMATEUR DE LIVRES, par M. Jacq.-Ch. Brunet, quatrième édition originale. *Paris*, 1842-1844, 5 vol. gr. in-8. à 2 col. 100 »

MORALITÉ DE LA VENDITION DE JOSEPH, filz du patriarche Jacob; comment ses frères, esmeuz par envye, s'assemblerent pour le faire mourir.... *Paris*, 1835, in-4. goth. format d'agenda, pap. de Holl. 36 »

Moralité de Mundus, Caro, Demonia, à cinq personnages. – Farce des deux savetiers, à trois personnages. *Paris*, Silvestre, 1838, in-4. goth. format d'agenda. 12 »

Moralité nouvelle du mauvais riche et du ladre, à douze personnages. (*Paris*, 1833,) pet. in 8. goth. 9 »

Pap. de Holl. (à 10 exempl.). 12 »

Pap. de Chine (à 4 exempl.). 15 »

Moralite tres singuliere et tres bonne des blasphemateurs du nom de Dieu. (*Paris*, 1831,) pet. in-4. gothique, format d'agenda, papier de Hollande. 36 »

Mystère de saint Crespin et saint Crespinien, publié pour la première fois, d'après un manuscrit conservé aux archives du royaume, par L. Dessalles et P. Chabaille. *Paris*, 1836, gr. in-8. orné d'un *fac-simile*. 14 »

Pap. de Holl. (*fac-simile* sur vélin). 30 »

Pap. de Chine. 30 »

Nouveaux documents inédits ou peu connus sur Montaigne, recueillis et publiés par le D[r] J.-F. Payen. In-8. de 68 pages, avec plusieurs *fac-simile*, gr. pap. vergé fort. 3 »

Grand papier vélin, *fac-simile* sur papier du XVI[e] siècle. 6 »

Parnasse (le) occitanien, ou choix de poésies originales des troubadours, tirées des manuscrits nationaux (publié par M. de Rochegude). *Toulouse*, 1819, in-8. — Essai d'un glossaire occitanien pour servir à l'intelligence des poésies des Troubadours (par le même). *Toulouse*, 1819, in-8. Les 2 vol. 10 »

Pap. vél. 20 »

Poésies francoises de J. G. Alione (d'Asti), composées de 1494 à 1520; avec une notice biographi-

que et bibliographique par M. J.-C. Brunet. *Paris*, 1836, pet. in-8. goth. orné d'un *fac-simile*. 15 »

Proverbes basques, recueillis (et publiés avec une traduction française) par Arnauld Oihénart; suivis des poésies basques du même auteur. Seconde édition, revue, corrigée, augmentée d'une traduction française des poésies et d'un appendice, et précédée d'une introduction bibliographique. *Bordeaux*, 1847, in-8. 10 »

Recueil de réimpressions d'opuscules rares ou curieux relatifs à l'histoire des beaux-arts en France, publié par les soins de MM. T. Arnauldet, Paul Chéron, Anatole de Montaiglon. In-8. papier de Hollande (tirage à 100 exemplaires).

I. Ludovicus Henricus Lomenius, Briennæ Comes, de pinacotheca sua. 1 50

II. Vie de François Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Evrard, peintre, et René, sculpteur, par J.-M. Papillon. 3 50

Relation des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, premier président en la chambre des comptes de Dauphiné, suivie d'une critique de sa généalogie, et précédée d'une Notice historique, par Alfred de Terrebasse. *Lyon*, imprim. de Louis Perrin, 1850, in-8. fig. 7 »

Roman de Mahomet, en vers, du XIII[e] siècle, par Alex. du Pont, et livre de la loi au Sarrazin, en prose, du XIV[e] siècle, par Raymond Lulle; publiés pour la première fois, et accompagnés de notes, par MM. Reinaud et Francisque Michel. *Paris*, 1831, gr. in-8. pap. vél., avec deux *fac-simile* coloriés. 12 »

Roman de la Violette ou de Gérard de Nevers, en vers, du XIII[e] siècle, par Gibert de Montreuil, publié pour la première fois par M. Francisque Michel. *Paris*, 1834, gr. in-8. pap. vél. avec trois

fac-simile et six gravures entourées d'arabesques et tirées sur papier de Chine. 36 »

Pap. de Chine. 60 »

ROMAN (LE) DU RENART, publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du Roi, par Méon, 4 vol. in-8. fig. 15 »

Gr. pap. vél., fig. avant la lettre et eaux-fortes. 50 »

En papier ordinaire, avec le supplément ci-après. 19 »

ROMAN DU RENART (supplément), publié d'après les manuscrits des bibliothèques du Roi et de l'Arsenal, avec variantes et corrections, par M. Chabaille. *Paris*, 1835, in-8. avec *fac-simile*. 6 »

Gr. pap. vél. 12 »

Pap. de Holl. 16 »

ROMAN (LE) DE ROBERT LE DIABLE, en vers, du XIII[e] siècle, publié pour la première fois par G.-S. Trebutien. *Paris*, 1837, pet. in-4. goth. à deux col., avec lettres tourneures et grav. en bois. 20 »

Pap. de Holl. 30 »

Pap. de Chine. 36 »

ROMAN DU SAINT-GRAAL, publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale, par Francisque Michel. *Bordeaux*, 1841, in-12. 4 »

ROMANS (LI) de Bauduin de Sebourc, III[e] roy de Jhérusalem, poème du XIV[e] siècle, publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque Royale (par M. L. Boca). *Valenciennes*, 1841, 2 vol. gr. in-8. br. 28 »

TABLE des auteurs, traducteurs, commentateurs, etc., avec les titres des ouvrages anonymes, suivie des prix d'adjudication, des livres composant la bibliothèque de M. le comte de La B*** (La Bédoyère). Gr. in-8. pap. vél. 2 50

TABLE des prix d'adjudication des livres composant

la bibliothèque de M. L*** (Libri). *Paris*, 1847, in-8. 1 50

Table des prix d'adjudication des livres composant la bibliothèque de M. l. m. d. R. (du Roure). *Paris*, 1848, in-8. 1 25

Trésor des origines, ou dictionnaire grammatical raisonné de la langue française, par Ch. Pougens. *Paris*, imp. roy., 1819, in-4. 6 »

Pap. vél. 9 »

Publications de la Société des Bibliophiles françois.

Apparition (l') de Jehan de Meun, ou le Songe du prieur de Salon, par Honoré Bonet. *Paris*, 1845, in-4. fig. 22 »

Carrosses (les) à cinq sols, ou les Omnibus du XVII[e] siècle (par M. de Monmerqué). *Paris*, 1828, in-12. 2 »

Jeux de cartes tarots et de cartes numérales du quatorzième au dix-huitième siècle, représentés en cent planches d'après les originaux, avec un précis historique et explicatif. *Paris*, 1844, pet. in-fol. Fig. noires. 72 »

Fig. color. 120 »

Ménagier (le) de Paris, traité de morale et d'économie domestique, composé vers 1393 par un bourgeois parisien. *Paris*, 1848, 2 vol. in-8. pap. fort. 22 »

Mélanges de littérature et d'histoire. *Paris*, impr. Crapelet, 1850, pet. in-8. de XXIII et 363 pages. 10 »

L'Heptameron des Nouvelles de Marguerite d'Angoulême, Reine de Navarre, nouvelle édition, publiée sur les manuscrits. 3 vol. pet. in-8. 36 »

Grand papier. 72 »

MANUEL

DE

L'AMATEUR D'ESTAMPES

CONTENANT

1° *Un Dictionnaire des Graveurs de toutes les nations*, dans lequel sont décrites les estampes rares, précieuses et intéressantes, avec l'indication de leurs différents états, et des prix auxquels ces estampes ont été portées dans les ventes publiques, en France et à l'Etranger, depuis un siècle ;

2° *Un Répertoire des Estampes dont les auteurs ne sont connus que par des Marques figurées* ;

3° *Un Dictionnaire des Monogrammes des Graveurs* ;

4° *Une Table des Peintres, Sculpteurs, Architectes et Dessinateurs* d'après lesquels ont été gravées les estampes mentionnées dans l'ouvrage, avec renvoi aux Artistes qui ont reproduit leurs œuvres ;

5° *Une Table méthodique des Estampes décrites* dans le Dictionnaire des Graveurs et dans le Répertoire ;

ET PRÉCÉDÉ DE

CONSIDÉRATIONS SUR L'HISTOIRE DE LA GRAVURE

SES DIVERS PROCÉDÉS, LE CHOIX DES ESTAMPES, ET LA MANIÈRE DE LES CONSERVER

PAR M. CH. LE BLANC

Du département des Estampes de la Bibliothèque Impériale

OUVRAGE DESTINÉ A FAIRE SUITE AU

Manuel du Libraire et de l'Amateur de Livres

PAR M. J.-CH. BRUNET

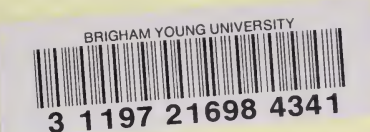
Conditions de la Publication.

Le *Manuel de l'Amateur d'Estampes* sera publié en 16 livraisons, composées chacune de dix feuilles, ou 160 pages gr. in-8°, à deux colonnes, imprimées sur papier vergé, avec monogrammes intercalés dans le texte. Le prix de chaque livr. est fixé à 4 fr. 50 c.; il est tiré quelques exempl. sur *papier vélin* au prix de *huit francs* la livraison.

LES 5 PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE.

La 6e livraison paraîtra le 15 mars 1855, les suivantes dans un délai rapproché.

4325.—Paris, imprimerie Guiraudet et Jouaust, 338, r. S.-Honoré.



BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21698 4341

